

1.

Le soleil brillait, comme il avait brillé la veille et comme il brillerait le lendemain, dans le ciel parfaitement bleu de la baie de San Francisco. Ce beau temps me semblait presque cruel. Quand on vient d'une ville comme Montréal, on ne s'habitue pas aux climats stables.

De toute façon, notre séjour en Californie tirait inéluctablement à sa fin. Ton départ anticipé, à cause de l'opération de ta mère, n'avait fait que déclencher le compte à rebours un peu plus tôt que prévu.

Lundi matin, dès huit heures, je me hâtai de conduire Phil au Berkeley PreSchool & Daycare. Là, il jouerait, s'amuserait, oublierait. Mieux valait ne rien bouleverser dans sa vie pendant cette dernière semaine.

Phil ne voulait pas rentrer à Montréal. Il me supplia une fois de plus au déjeuner, raide et pâle, ouvrant le pot de *peanut butter and jelly*, étalant l'infâme mélange de beurre d'arachides et de gelée de raisin sur une tranche de pain blanc juste sorti du réfrigérateur : il ne voulait pas quitter ses amis, son école. Hockey, ruelle, soccer, plaisirs de la neige : il avait tout oublié. Ça ne l'intéressait plus.

Je ne devais lui laisser aucun espoir. Le 1^{er} juillet, dans moins d'une semaine, nous prendrions l'avion, le même avion qui nous

avait amenés ici, en Californie, avais-je répété, le plus doucement possible, en descendant vers l'école. Le plan de départ ne changeait pas : nos places étaient réservées depuis six mois pour le dimanche suivant. Vasseur nous conduirait à l'aéroport, puis il reviendrait au Canada en voiture, rendrait visite à ses amis à Vancouver, à Toronto, et ramènerait la Renault à Montréal.

Il suçait son pouce, buté. Je n'avais pas éteint le moteur que, sans m'embrasser, il ouvrit lui-même la portière et, après un laconique adieu, courut trouver refuge dans les bras de la monitrice. Il m'en voulait. Normal. Normal qu'un enfant de cinq ans en veuille à mort à sa mère de l'avoir transporté contre son gré au bout du continent pour l'en arracher six mois plus tard, toujours contre son gré.

Maintenant, il fallait lui apprendre à rompre. Rompre avec son premier amour, une monitrice de moins de vingt ans dont la voix chantante faisait irrésistiblement penser à un oiseau. Tu l'avais appelée Hawaiian Rainbow pour rire, du titre d'une chanson qu'elle avait apprise à ses élèves. Le surnom était resté. Nous avons fini par oublier son véritable nom, japonais. Miokubi, Mitsobuchi, quelque chose du genre.

Je le regardai lui donner son dessin. Toujours le même : une bande bleu turquoise parfaitement étale, amoureusement colorisée. La mer. Au-dessus, dessiné en moins d'une seconde, un soleil avec une bouche, des yeux, des cils, et des rayons comme des cheveux électrisés. Il m'avait demandé d'écrire : *For You*, m'indiquant où il désirait les lettres, là, dans le ciel. Puis avait tracé lui-même, en majuscules inégales, celles de son prénom : P H I L I P P E. Elle l'embrassa. Ce sourire insulaire, sans mélange. Des sourires comme le sien durent fasciner un peintre comme Gauguin, pensai-je. Avec les enfants, elle ne jouait pas ses sentiments, comme nous le faisons tous un peu. Elle était « réellement » joyeuse.

Le chauffeur de Ted Jarving, l'ami, l'idole de Phil, immobilisa sa Jaguar derrière notre Renault 5. L'enfant en sortit en hurlant. Cinq ans lui aussi. Un géant auprès de Phil, qui a hérité

de ma petite ossature. Bassin étroit, épaules presque frêles. Ici, nous sommes de taille lilliputienne.

Au moment de repartir, j'appuyai légèrement sur le klaxon, trois fois de suite, comme d'habitude. Il me salua à la sauvette. Nos propres enfants ne nous reconnaissent pas en public. Une sorte de pudeur les retient de montrer qu'ils nous appartiennent, qu'ils nous aiment. Il baissa les yeux, gêné, puis se remit à courir avec ses amis. J'embrassai quand même l'intérieur de mes doigts et soufflai un baiser dans sa direction. C'est notre manière de nous quitter, depuis toujours. Depuis qu'il est en vie, cet enfant, hors de moi.

Je roulai sans penser, comme un rat conditionné, dans le labyrinthe des rues de Berkeley, balisées de sens interdits et de culs-de-sac. Inutile d'emprunter d'autres artères que les voies principales, la rue College et quelques autres, toujours encombrées par ces conducteurs paisibles et rangés que sont les Américains, comme s'ils avaient la vie devant eux, un œuf entre les mains et non pas le volant d'une voiture.

Partir, c'est mourir un peu. Ce cliché me poursuivait. Il me martelait la cervelle. Partir c'est mourir, mourir c'est partir, jusqu'à ce que les syllabes, détachées, n'aient plus de sens. La douceur de la baie de San Francisco, la cour parfumée de l'école, l'éternité dans laquelle cet enfant avait vécu jusqu'à maintenant, tout cela était encerclé par le vide. Et il venait de s'en apercevoir.

Mais le fil du temps ne casse pas. C'est ma seule conviction. Je ne l'ai pas choisie, elle s'est imposée à moi. La vie ne cesse pas après les ruptures, le fil du temps ne casse pas. Il faudrait lui apprendre cela aussi, ce ne serait pas facile sans ton aide. Et est-ce que je ne pouvais pas passer cinq minutes sans penser à toi ? Je te sentais, à côté de moi, comme les amputés sentent leur membre fantôme. M'embrassant dans le cou, effleurant ma bouche, je t'entendais encore, chuchotant pour moi seule, avant de partir : « Nous sommes des désespérés, mais nous ne nous découragerons jamais ! » Notre devise, d'après une phrase de Charles Gill citée par Ducharme dans *L'Hiver de force*. J'avais souri, bravement. Oui, oui, je comprenais.

La veille, nous avions voulu faire l'amour. Mais les choses ne sont jamais simples. Toutes ces valises, ta mère, ton frère, Mont-réal, spectrale... Le courant ne passait pas. Mort à ce point, c'est tout de même rare. Les yeux ouverts, je nous voyais, accomplissant un étrange rite. Deux iguanes, la veille d'une explosion nucléaire. Pas un seul électron de passion pour brancher nos deux têtes sur nos deux corps. Mais on n'est pas des collégiens. À la fin, tout s'était arrangé. L'Amour ! Comme si c'était la dernière fois. Peu important les années, l'habitude ou pas. Toujours la première et la dernière fois. Pourquoi un psy comme Vasseur s'entêtait-il à nier ces mystères ?

De retour à la maison, rue Golden Gate, je garai machinalement la voiture dans le virage, devant le palais vert menthe de cette femme que nous appelions, entre nous, miss Marple. Le moteur éteint, je restai longtemps assise, examinant, dans le rétroviseur, l'énigmatique constellation de taches de rousseur qui me donnent l'air d'une petite fille, même avec mes rides naissantes au coin de l'œil. Moi, Claire Dubé. Trente-cinq ans, mariée, un enfant. Profession perdue en cours de route. Cheveux blonds, yeux pâles. Petits seins, jolies jambes. Taille convenable, hanches convenables, fesses convenables : « une pithécantrophe de l'amour ! » m'avait déclaré, la nuit dernière, dans l'hilarité de l'alcool, ce cher Dr Alain Vasseur, qui m'attendait dans le salon, j'en étais sûre.

Sortir de la Renault, monter l'escalier de tuiles bordé de citronniers aux petits fruits âcres, immangeables. Monter deux à deux les marches. Vasseur m'attendait en effet, lisant le *San Francisco Chronicle*. Il avait préparé le café. Seule, je me contentai d'instantané. Mais lui, jamais. Il ne boit qu'un nectar « bien tassé ». Moulé par ses soins, comme si sa vie dépendait de cette opération.

Il replia le journal et vint s'asseoir à l'autre extrémité de l'immense canapé. Il était, je crois, nu sous sa robe de chambre. Pas rasé, les orteils battant nerveusement la mesure au bout de sa jambe poilue...

« La passion est un grand feu destructeur. Comment veux-

tu qu'un feu brûle longtemps, qu'un feu brûle toute une vie ? » demanda-t-il, inexplicablement irrité, continuant la conversation de la veille. « Est-ce que tu connais l'amour, Claire ? » Neuf heures du matin, à jeun, ou deux heures de la nuit, après cinq whiskies, même question. Lui, à Venise, il avait vu, de ses yeux vu, l'Amour. Le coup de foudre, ça existe, ma vieille !

Même dépressif, Vasseur reste ceinture noire. Ses yeux plongeaient tranquillement dans les miens. « Le sexe, c'est toujours une relation de pouvoir, qu'on le veuille ou non. Il faut une lutte, une domination de l'un sur l'autre ! Sinon, ça ne marche pas », reprit-il en me toisant. Un ami, Vasseur ! Notre meilleur ami ! Mais parfois il dépassait les bornes. Il me regardait. Je ne bronchais pas. Non, je n'allais pas rétorquer que s'il me disait cela, c'était parce que Françoise l'avait quitté, à Venise, en plein congrès, pour un rival plus riche, plus beau, plus prestigieux que lui. Faire mal pour faire mal, ce n'est pas mon affaire.

Tapis bleu, canapé bleu, lampes bleues, murs bleus. Bleu d'azur, bleu marine, bleu turquoise. Je m'efforçai de nommer correctement les nuances de cette satanée couleur, qui couvrirait chaque mur de cette maison où j'étais de moins en moins chez moi. Bleu de cobalt, bleu pétrole, bleu nuit. Je n'avais pas perdu mon vocabulaire.

Je regardai ma montre. Dix heures seulement. Le temps semblait mort. Je devais aller à ton bureau, y chercher une plaque que tu n'avais pas pu prendre, avant de partir. Mais le lundi, avais-tu dit, il n'y avait jamais personne au bureau avant midi. Il me restait donc encore au moins une heure à attendre. Une éternité.

J'avalai le reste du cappuccino. Léger, parfumé, subtilement chocolaté, mais refroidi. Tes paroles, à l'aéroport, me revenaient une par une. Les points scintillants inscraient sur des tableaux noirs l'appel aux voyageurs : Air Canada — Vol 756 — Embarquement immédiat. « N'oublie pas, lundi, sans faute ! » Pour la dixième fois au moins tu avais répété ta recommandation, pâle, oppressé, en me regardant. Je récapitulai les instructions.

« Dès lundi. Demande la clef au secrétaire. Il n'arrive jamais avant le lunch. La plaquette se trouve dans le tiroir du centre de mon bureau, dans une boîte de plastique noire. C'est carré, ce n'est pas plus gros qu'un livre. C'est une macro-disquette. Ça fonctionne dans une boîte de Bernouilli. » J'avais rigolé, à cause du nom inattendu de cette nouvelle merveille de l'informatique qui, si j'avais bien compris, permettait d'augmenter la mémoire des micro-ordinateurs.

Mais tu n'avais pas le cœur à rire. Tu pensais à ta mère, hospitalisée d'urgence à l'Hôtel-Dieu. C'était le deuxième pontage coronarien qu'elle subissait. Ton frère avait téléphoné durant la nuit de jeudi : elle était trop mal en point, pas question d'attendre. Il fallait arriver tout de suite, le plus vite possible. Le vendredi, dès l'ouverture des agences de voyages, tu cherchais un billet d'avion. Le samedi matin, une place se libérait sur le vol quotidien San Francisco-Toronto. À midi, valise en main, huit jours exactement avant la date prévue pour notre retour à Montréal, tu t'envolais.

Moi, je restais, pour régler nos affaires : payer les dernières factures, fermer le compte de banque, joindre les propriétaires de la maison, récupérer l'argent qu'ils nous devaient, et surtout, passer à ton bureau.

Avant de franchir le contrôle de sécurité, tu avais ajouté, plus bas : « Tout ce que j'ai fait depuis six mois est sur cette plaquette. Les fichiers sont protégés, mais je n'ai pas de copie. Pas de copie récente. C'est idiot, mais c'est comme ça. Je n'ai pas imprimé mes données non plus. Je voulais le faire vendredi, justement. Alors, tu comprends : un feu, une femme de ménage qui passe son aspirateur dans mes affaires, et je perds tout. Six mois de travail. Il y a tout de même certaines idées auxquelles je tiens. » Tes yeux s'étaient braqués exactement sur les miens : « C'est important, très important pour moi : la plaquette. O.K. ? Si tu as le temps, tu peux toujours ramasser mes pape-rasses. Mais les papiers ne servent plus à rien. Tout est écrit sur la plaquette. »

Sur le moment, les consignes m'avaient semblé claires, simples.

L'exécution le serait-elle moins ? Il n'y avait pas de raison. Et les gargouillements de l'angoisse dans mon estomac n'étaient probablement qu'un symptôme de ce que Vasseur appelait la « névrose des femmes mariées ». Il s'était replongé dans les potins du *San Francisco Chronicle*.

Au fond je ne savais pas grand-chose de ton travail. Un ancien collaborateur, Bob Mason, t'avait invité pour six mois à participer aux séminaires d'un groupe de psycholinguistes de l'université de Californie à Berkeley. Ils s'intéressaient comme toi à l'« interlangue », ce langage de transition, ce sous-ensemble de la langue maternelle et de la langue d'apprentissage, par lequel on peut expliquer plusieurs cas d'erreurs communes chez les bilingues imparfaits. Tu aurais dû faire un dernier séminaire à ce sujet, à Palo Alto, cette semaine. Tu appellerais Mason à l'escale de Toronto, pour l'annuler, m'avais-tu dit.

Une horloge se met en marche à notre naissance, le temps presse toujours uniformément notre vie, comme une éponge. Mais quand il s'agit de prendre un avion, on le sent davantage. Tu avais serré la main de Vasseur, embrassé Phil. Tu étais parti. Tous les départs ont quelque chose de définitif. Ensuite, il avait bien fallu regarder décoller un ou deux avions. Phil aime tellement les avions. Puis dans la Renault, pendant qu'on retraversait San Francisco vers Berkeley, il avait joué sans arrêt à « l'espace » avec le robot à voix synthétique, et j'avais craint que Vasseur n'ouvre la portière et ne se jette en hurlant du parapet du Bay Bridge, dans les eaux huileuses du port d'Oakland. Il camouflait mal une sérieuse dépression, Alain Vasseur.

Bientôt, je te retrouverais, à Dorval. Tout rentrerait dans l'ordre. Au foyer, l'épouse. Hors d'atteinte.

Au loin, la ligne d'horizon était presque violette. Nous étions là, tous les deux assis, sans parler, face à la fameuse vue de la baie de San Francisco, perdus dans nos pensées. Comment se fait-il que ni Vasseur ni moi n'ayons entendu entrer Ron O'Doorsey, quand il a surgi dans le living ? Je n'ai pu m'empêcher de pousser un petit cri étouffé...

« Hi ! » marmonna notre propriétaire, l'air presque surpris de nous trouver là.

Il avait dû enlever ses espadrilles. Il marchait en socquettes, comme font les Américains chez eux.

En un sens, évidemment, il était chez lui.

2.

Les choses allaient se compliquer, je le sentais. Nous étions le lundi 26 juin. Nous avons loué ce pavillon jusqu'au 1^{er} juillet. Ron O'Doorsey était-il amnésique, lunatique ? Que venait-il faire ici ?

Depuis que nous avons signé le bail, rien, à bien y penser, ne s'était déroulé normalement. Nous n'avions vu O'Doorsey, en tout et pour tout, que quelques minutes, à notre arrivée, le 1^{er} janvier. Il nous avait rapidement présenté sa sœur Brigid, une beauté décharnée, calcinée par le soleil.

Ils devaient se sauver, ils étaient extrêmement pressés. Nous trouverions tous les renseignements pratiques sur une disquette intitulée *Golden Gate Street*, dans le Commodore.

Un énorme garçon les avait suivis. Plus tard, j'avais appris que cet étrange obèse se prénomait Joe, et qu'il était le fils de Diran Zarian, le mari de Brigid O'Doorsey. Le couple et l'adolescent avaient été les derniers occupants de la maison avant nous.

Jean foncé, T-shirt Lacoste : Ron O'Doorsey était habillé exactement comme le premier jour. Mais fuchsia, le Lacoste, cette fois. Au cou, une écharpe de soie. Des biceps gonflés comme des ballons. Avec ses sourcils épais, il ressemble à Kadhafi, me disais-je, le cœur battant, incapable de réagir.

Je me forçai à fermer et rouvrir les poings deux ou trois fois, pour me calmer. Nous avons payé mille dollars par mois pour habiter ce palais. *U.S. dollars*. Il était, sauf erreur, trop tôt pour en reprendre possession. Surtout de cette manière pour le moins indélicate. Presque une effraction ! O'Doorsey n'avait fait aucun bruit en déclenchant la serrure électronique. Il savait pourtant que nous étions à l'intérieur. La Renault était devant la porte, et il n'y avait aucune autre Renault 5 dans le secteur. Pourquoi ne pas sonner ? J'étais en colère. Ces Californiens, tout de même, quelle effronterie !

Il fit le tour du propriétaire, examina pensivement la rocaille, dans la déclivité, juste sous la fenêtre panoramique. Cerisiers nains, petits ponts, sentiers, plantes grasses. « Ma sœur et mon beau-frère n'ont jamais été très portés sur le jardinage. » Il me fit un clin d'œil. Je souris faiblement, malgré moi. Bien sûr, on n'imaginait guère Brigid O'Doorsey et Diran Zarian en train de s'occuper de fleurs !

Mais je fus immédiatement gênée de ma connivence. Après tout, je ne connaissais ni O'Doorsey, ni sa sœur, ni son beau-frère, même si j'avais vécu dans leurs meubles, leurs collections, leurs secrets. Il m'offrit une Camel. Je n'avais pas fumé depuis trois ans. Mais j'acceptai. Puis il alla farfouiller dans le bar sur roulettes où Vasseur avait rangé, pour rire, la bouteille de Cutty Sark. « Vous permettez ? » demanda-t-il d'un air narquois. S'emparant d'un verre il se servit, avala l'alcool d'un trait, comme dans les films.

Il ouvrit la porte-fenêtre qui, formant un des murs du salon, donnait sur une espèce d'atrium à la romaine : patio central, creusé d'un bain qui occupait, avais-je découvert, la place de l'impluvium dans la maison pompéienne classique. Il s'enquit : « Vous ne vous êtes pas servis du bain tourbillon ? Vous n'aimez pas ? »

Il hochait la tête en souriant d'un air complice. Mais complice de quoi ? Que voulait-il ? Je ne pris pas la peine de lui répondre que macérer dans des eaux tièdes, sous les ramages odoriférants des eucalyptus voisins, nous aurait semblé parti-

culièrement ridicule, et que de toute façon il avait fait mauvais et froid jusqu'à la fin d'avril.

« *Well, how did you enjoy California, finally ?* » reprit-il, ignorant mon silence. Avec le décalage de la langue seconde, je m'entendis comme en écho déclarer que le séjour avait été splendide, enrichissant, que nous regretterions San Francisco. Peut-être avait-il fumé quelque chose ? Oui, c'était le divin sourire de l'herbe, pensai-je tout à coup. À moins que cette indifférence, ces yeux vitreux, ne soient l'effet d'un calmant ?

Il me regardait fixement. J'avais le sentiment absurde qu'il fallait dire quelque chose, n'importe quoi. L'incursion inopinée de notre propriétaire était plutôt inespérée, en un sens. Car il nous devait de l'argent. Et nous avions essayé, en vain, de le joindre.

Mon mari était rentré à Montréal plus tôt que prévu, expliquai-je. Moi, je restais jusqu'au 1^{er} juillet, tel que convenu. S'il le désirait, nous pourrions régler dès maintenant les derniers détails. Il m'examina froidement. Du moins, c'est ce qu'il me sembla. En avais-je trop dit ? Maintenant, il savait que j'étais seule.

Je lui fis signe de me suivre. Nous avons dû effectuer des travaux dans son garage. Avec les orages exceptionnels qu'avait connus la Californie, l'eau de pluie s'était infiltrée et par une nuit de déluge, à la fin de mars, en un seul et spectaculaire craquement, la toiture s'était effondrée. Nous avons cru bien faire en la réparant. Ma voix se cassait. Dans cette langue étrangère et pourtant si familière qu'est pour nous l'anglais, on ne sait jamais si on se fait comprendre. Il souriait toujours. Le sourire de l'hôte, pensai-je.

Il jeta à peine un coup d'œil au garage, par la fenêtre. En face, miss Marple, lézard en maillot noir, reposait au bord de sa piscine, au soleil. Elle resterait là jusqu'à midi. Il la salua de la main. Non, dit-il, ce n'était pas la peine, il ne tenait pas à voir le garage. Il nous faisait confiance. Nous avons certainement pris les bonnes décisions. Il n'était pas parti très loin, expliquait-il, durant ces six mois. Les pluies d'hiver avaient été

particulièrement dommageables cette année. Les ouragans avaient détruit des banlieues entières, plus au sud. La route côtière s'était effondrée. « *A violent winter !* » conclut-il en éclatant de rire.

Je fis une allusion discrète aux factures que nous avions réglées, rubis sur l'ongle, au menuisier noir d'Oakland qui avait effectué les réparations urgentes. Il y en avait pour deux mille dollars. J'avais l'impression de m'excuser. « Vous comprenez, nous avons tenté par tous les moyens de vous joindre, vous, votre sœur, votre mère », ajoutai-je d'une voix qui, comme toujours en anglais, ne me paraissait plus la mienne. « Mais vous ne nous aviez laissé qu'un numéro de compte ! À votre bureau, on nous a répondu que vous étiez en sabbatique. Il continuait de pleuvoir. Nous ne pouvions laisser votre propriété dans cet état. Cela l'aurait irrémédiablement abîmée. Nous avons pris sur nous de faire ces réparations. »

Ses yeux restaient impénétrables. Il n'avait pas dû dormir beaucoup. Rides creusées, paupières rougies, peau grasse. Quand il souriait, on apercevait une canine en or. Les autres dents étaient incroyablement blanches et luisantes. Je cherchais en vain la manière d'aborder maintenant la question des arrhes, de ces deux mois de loyer qu'il avait exigés en dépôt. On a beau mépriser l'argent depuis des générations, il n'était pas question de quitter les lieux sans les récupérer. J'allai chercher les factures du menuisier.

« C'est ma mère, me confia-t-il en les acceptant mollement, qui a fait construire ce bungalow. Elle l'a prêté à ma sœur et à son mari. » Il mangeait les consonnes, la bouche presque fermée, les mâchoires remuant à peine. Je hochai la tête. « *Yes, yeh, I understand, I see* », répondis-je stupidement. Et en réalité, c'était presque vrai. J'en savais sur ces Américains beaucoup plus qu'ils n'en savaient sur nous.

Dans le blanc de ses yeux, des veinules dessinaient de minuscules deltas roses. Il sortit d'un porte-documents en cuir une pochette de plastique bleue, où il rangea nos factures. Et se versa un autre whisky. Puis il se laissa tomber dans un des curieux

fauteuils de caoutchouc moulé, si légers qu'un enfant pouvait les transporter. La tête renversée dans le vide, il ferma les yeux. Il avait avalé le deuxième whisky d'un coup, comme de l'eau. Vasseur cligna de l'œil, un vieux tic. J'eus brusquement la conviction qu'O'Doorsey savait très bien ce qu'il faisait. Il avait une raison d'être là. Quelque chose de précis. Qui ne me concernait pas. Moi, je voulais un chèque, ou de l'argent comptant. Mais j'étais paralysée, clouée au canapé.

Je regrettais plus que jamais d'être venue. Rue Golden Gate : ce nom m'avait toujours paru suspect. Déjà sur les photos, on pouvait voir que cette pompeuse construction à colonnades, allongée dans une futaie d'eucalyptus, était trop chère pour nous. Bob Mason t'avait invité à participer à un séminaire de recherche. Était-ce lui qui t'avait refilé l'adresse de son associé, Ron O' Doorsey, un avocat spécialisé en droit informatique ? Probablement. Un soir tu m'avais dit qu'il y avait une propriété superbe à louer. Une authentique copie de maison romaine, avoisinant l'université de Berkeley. Exactement ce qu'il nous fallait !

Mais que signifiait l'incroyable familiarité avec laquelle cet Américain s'immisçait dans mon horaire ? Car il avait tout son temps, il était chez lui ! Il m'offrit une autre Camel. Je refusai. L'accent californien m'échappait parfois. Je n'avais pas compris sa dernière phrase. Il répéta impatientement : « N'avez-vous pas reçu quelque chose, au nom de ma sœur, hier ? Lettres, petits paquets, pour la compagnie ? Non ? Cela aurait dû vous parvenir hier. »

Bon ! On en venait aux faits. « Quelle compagnie ? » m'étonnai-je. Nous n'avions jamais entendu parler d'une compagnie. Nous n'avions rien reçu. Et puis, le dimanche, il n'y avait pas de courrier. Il haussa les épaules. Dimanche ou un autre jour, ça ne changeait absolument rien !

Vasseur apporta du café. O'Doorsey n'en voulait pas. Je renonçai à compter ses whiskies. « En 1977, expliqua-t-il en se resservant, ma mère s'est remariée. Elle nous a alors remis les profits de la vente d'un ranch familial, situé dans ce qui allait

devenir Silicon Valley. Avec ce petit capital, Brigid et moi avons fondé une compagnie : The Maltese Falcon Inc. Nous vendons des jeux électroniques par correspondance. Notre plus grand succès est inspiré du roman de Dashiell Hammett. Il s'agit de trouver un faucon. On décide au hasard qui sera Brigid O'Shaughnessy, Sam Spade. C'est un jeu de rôles. Le gagnant est celui qui trouve le vrai faucon...

— Oui, bien sûr », ne pus-je m'empêcher de m'exclamer. J'avais relu ici *Le Faucon maltais*. On s'y entre-tue pour une statuette fabuleuse, le fameux faucon de Malte. Mais quand on le trouve, on s'aperçoit que l'oiseau n'est qu'une copie.

« En janvier, nous avons changé l'adresse de correspondance. Mais le nom de la compagnie est resté le même : The Maltese Falcon Inc. », ajouta O'Doorsey. Il sentait l'alcool, la lotion. Ouvrant l'album de famille resté à sa place sous la table à café, il se mit à le feuilleter en faisant rapidement tourner les pages. J'essayai discrètement mes mains. Elles étaient complètement mouillées.

« Regardez, dit O'Doorsey à Vasseur. C'est ma sœur. Quelle beauté, n'est-ce pas ? » C'était une photo de Brigid O'Doorsey en soutien-gorge fleuri, jupe longue, devant le Pentagone. « Et celle-ci, c'est la même époque. Fameuse époque. C'est juste ici, à Berkeley. Sous Sather Gate, à l'entrée du campus. En légende, c'est elle qui a écrit : *Hô Chi Minh, Hô Hô Hô*. » Vasseur fit signe qu'il comprenait ce slogan. Nous ne sommes pas des Zoulous. Il y avait aussi Brigid, jean effiloché, chemise à carreaux, dans un terrain vague dont les étudiants s'étaient emparés pour y faire pousser des légumes et d'où en mai 1969, le shérif d'Alameda County les avait délogés par les armes, tuant l'un d'entre eux et blessant un autre aux yeux. « *L.B.J., L.B.J., how many kids did you kill today* ? murmurait O'Doorsey, rêveur. *Make love, not war* ! Ha ! ha ! ha !... C'étaient les belles années... »

Vasseur le regardait fixement, de ses petits yeux gris professionnels. « Vous, madame, vous savez tout cela », me dit alors O'Doorsey, sur un ton presque accusateur en se retournant brusquement vers moi.

Je ne répondis pas. Pourquoi nier l'évidence ? Brigid avait tout laissé : jarretelles, culottes de satin bleu, cahiers de comptes et de rendez-vous. Photos grivoises, prises dans de grands appartements à murs vitrés, équipés de salles de projection, de vastes cuisines modernes. Pourquoi n'aurais-je pas lu son journal ? Ses soirées nudistes avaient été célèbres jusqu'à Hollywood : week-ends piscine, hibashi-bikini, brunchs champagne-et-fraises... C'était à elle de vider sa maison avant de partir.

« En six mois, vous avez eu le temps de fouiller. Vous savez tout de nous ? Alors attention. Vous devez faire très attention au mari de ma sœur. »

Il marchait de long en large. « Où sont passées ses poupées, toutes les poupées de Brigid ? » demanda-t-il d'une voix angoissée. « Elle ne vous pardonnera jam... » Avec un soulagement démesuré, je m'empressai de lui ouvrir le placard. Elles étaient toutes là, dans leurs cartons individuels. Une centaine de poupées, aux cheveux roux, aux yeux bleus, toutes habillées en bleu. La collection de Brigid.

« *I'm sorry. I'm sorry* », s'excusa-t-il. Un excessif. Un de ces fous qui ont fait la réputation de la Californie ! me disais-je. Il se pencha à la fenêtre, scrutant la rue Golden Gate, toujours déserte et silencieuse comme une allée de cimetière. « Bon. Décidément, personne ne vient », marmonna-t-il en me voyant consulter ma montre. Je ne dissimulai pas mon impatience. Il était près de midi. Je ne pensais qu'à une chose : aller à ton bureau, chercher la plaquette. Et partir.

Lisait-il les pensées ? « À propos, votre mari, si je me souviens bien, est venu ici pour rencontrer des ingénieurs en informatique, n'est-ce pas, madame ? dit-il. Mon ami Mason m'a raconté que votre mari s'intéresse aux langages synthétiques, à la traduction automatique, à la miniaturisation ? Mais ce sont de bons, ce sont d'excellents sujets de recherche. Dites-lui que cela m'intéresse grandement. Les Américains sont prisonniers de leur langue, vous savez. »

Que voulait-il dire ? Que connaissait-il de tes projets ? Moi-

même je ne savais pas tout. Mais je n'aimais pas l'entendre parler si précisément de ce logiciel de traduction, un programme dont tu caressais depuis longtemps l'idée, mais que tu n'avais guère le temps de développer. Le plus vite j'aurais récupéré cette plaquette, le mieux cela serait. Je me levai, pour donner le signal du départ.

Il se planta dans l'arcade du living. « Vous savez, n'est-ce pas, que Zarian est un chien de garde de l'informatique ? Spécialiste des mots de passe, des badges de contrôle, des copies illégales. Il a même fabriqué un détecteur de mensonges. Mais il est sans principes. Il travaille pour l'armée. Ne niez pas que vous le connaissez. Nous le savons. *Listen to me... I'm gonna tell you something, Mrs. Dubé.* Un petit message pour votre ami Zarian. Méfiez-vous de lui. C'est un homme dangereux. Un faucon. En épousant ma sœur, il s'est mêlé de mes affaires, et je ne tolère pas qu'on se moque de nous. Ma sœur, c'est sacré. Vous avez vu ce qu'il a fait d'elle ? *Anorexia nervosa, you know that terrible disease ?* Je lui ai envoyé un ultimatum. Il doit répondre, ajouta-t-il lentement, en me dévisageant. Vous le connaissez. Je le sais... »

Je haussai les épaules. Vasseur devait jubiler. Mes rapports avec le mari de Brigid O'Doorsey, Diran Zarian, l'intéressaient au plus haut point. Avais-je ou non couché avec ce riche ingénieur avec lequel je jouais au tennis, à la marina de Berkeley ?

« *Mr. Zarian !* continuait O'Doorsey. Un type de la côte Est. Il peut bien avoir étudié à Harvard, au MIT, travaillé pour Hewlett Packard, I.B.M. On s'en fout. Les grands prêtres des ordinateurs aboutissent tous chez nous. Ici et maintenant ! Ecoutez-moi bien. Il faut que mon beau-frère comprenne qu'on ne se mêle pas de mes affaires. Il était censé m'envoyer sa réponse ici, ici même, avant aujourd'hui. Et vous me dites que nous n'avez rien pour moi. Alors, dites-lui clairement que je n'attendrai pas très longtemps. » Sa voix tremblait.

Il recula lentement vers la porte. Je le suivis. Mais il se retourna soudainement et dévala l'escalier. Du palier j'eus beau crier, lui rappeler mon argent, « *you owe me some money. When*

will we meet ? », ma voix se perdit dans le vrombissement de sa Corvette qui disparut dans le virage.

La télé était restée allumée dans une chambre. Je reconnus les voix et l'accent populaires des personnages de *Sesame Street*. Sur la table du salon, O'Doorsey avait oublié une disquette. Sur l'étiquette argentée, ornée d'un faucon et du sigle de la compagnie des O'Doorsey, je lus : « The Maltese Falcon Inc. »

3.

« *How to get to Sesame Street !* » C'était le thème final de l'émission. Il était exactement midi.

Nous sommes restés un moment, Vasseur et moi, à contempler sans rien dire la rue, silencieuse et désertique. O'Doorsey était-il venu, avait-il réellement vidé la bouteille de whisky, était-il reparti sans dire au revoir ? Peu à peu, sous ce soleil aveuglant, on aurait pu en douter.

Et de toute façon, me disais-je, cela n'a aucune importance. Même si j'en connaissais des bribes, je devais me mettre dans la tête que cette histoire n'était pas la mienne et ne le serait jamais. Cette femme, Brigid O'Doorsey, « trop » californienne... Trop riche, trop maigre pour être réelle. La Corvette de Ron O'Doorsey, les agaves du jardin de miss Marple. Leurs piscines caricaturales, leurs bains tourbillons entourés de plantes en pots. Trop connu, déjà vu. Ici, on était toujours un peu dans un film, de l'autre côté de l'écran. Il fallait se cramponner à la réalité. Et en réalité, la seule chose qui importait, c'était de rentrer.

En tout premier lieu, j'allais récupérer ta plaquette. Ensuite je voulais faire quelques courses, lait, fruits, pain, très peu de chose. Aller chercher Phil à l'école et l'emmener au parc. Pour le distraire. Ou au jardin des Merveilles d'Oakland, le premier du genre en Amérique. Ou encore mieux, goûter à cette fameuse crème glacée

à la gomme à mâcher qu'il réclamait depuis six mois et qui me semblait le comble de la barbarie.

Vasseur soupira. Je l'abandonnais cruellement à sa solitude. D'une voix traînante il demanda où je mangerais. Prêt à tout pour se raccrocher. Il proposa un croissant au jambon dans un café de la rue College. Après quoi, annonça-t-il, il irait visiter San Francisco !

Ce n'était pas trop tôt. Depuis son arrivée, trois semaines auparavant, il n'était pas sorti des limites de Berkeley. Au mois de mai, il avait voulu annuler son billet, téléphonant à plusieurs reprises de Montréal pour expliquer qu'il n'avait pas le temps, pas envie de quitter ses patients. Une jeune fille, en particulier, l'inquiétait. Il ne pouvait pas la laisser en ce moment. Tu l'avais ultimement convaincu qu'il n'était pas normal de se laisser vampiriser par son métier, et qu'il avait besoin de recul, comme tout le monde. Il avait fallu insister. S'il ne venait pas, qui ramènerait la Renault ?

C'est moi qui étais allée le chercher à l'aéroport d'Oakland. De loin, il m'était apparu incroyablement vieilli. Il attendait, près du carrousel à bagages où je lui avais donné rendez-vous. Perdu dans ses pensées, il ne redressait ni son dos voûté ni son crâne, toujours plus dégarni. Il avait rasé barbe et moustache. Le résultat était foudroyant. La figure de l'adolescent se surimposait à celle de l'homme empêtré dans la crise de la quarantaine. J'avais été si bouleversée par ce changement que je m'étais arrêtée un moment, cachée par une colonne, le regardant à la dérobée, confusément gênée de le surprendre ainsi. Son éternel imperméable, et ces chaussures de cuir noir que sa mère ou les jésuites du collège Sainte-Marie avaient choisies pour lui vingt ans auparavant. Sentant peut-être mon regard, il s'était levé lentement, m'avait aperçue, m'avait embrassée en tremblant. Il ne se remettait pas du départ de Françoise.

Je n'avais pas envie de manger en sa compagnie. Mais gravissant d'un pas accablé les trois petites marches conduisant à la chambre qu'il occupait, et qui ouvrait en face de celle de Brigid sur un jardin intérieur, il promit de s'habiller en vitesse.

Je l'attendis dans la cuisine. Nous nous comprenions malgré tout. Quand il voulait bien cesser de me provoquer, nous étions de grands copains. Mais sitôt qu'il se sentait en confiance, il ne pouvait s'empêcher d'attaquer. Réaction de scorpion, son signe ascendant ! Vasseur venait d'une famille ni plus ni moins compliquée que les autres familles des années 50, en transition, sans le savoir, entre les vingt-quatre enfants et le degré zéro de fécondité. Je le connaissais depuis toujours. Il avait fait ses études grâce au Prêt d'honneur. Médecine pour gagner de l'argent. Psychiatrie parce que c'était intéressant. Et parce qu'il avait des problèmes personnels. Il avait passé des années en analyse. Mais il n'avait jamais acquis le détachement, le regard chirurgical auxquels il aspirait.

Je téléphonai à Montréal. À la maison, chez ton frère, au bureau de ton frère : pas de réponse. L'opération de ta mère aurait lieu aujourd'hui ou demain. Tu étais sans doute là-bas, dans ce très vieil hôpital, au pied de la montagne où déjà les Amérindiens enterraient leurs morts. Là où, selon toute probabilité, nous mourrons nous aussi, ne serait-ce que pour des raisons administratives. Je me sentais accablée. Mais je ne savais pas pourquoi.

Je rangeai les verres dans la lave-vaisselle, refermai le clavier du micro-ordinateur. Puis, me ravisant, je rouvris l'appareil et y introduisis la disquette laissée par Ron O'Doorsey. Un faucon vert apparut sur l'écran, accompagné du logo et du copyright de la compagnie du Faucon maltais. Dans l'image suivante, un visage en pointillé, que je reconnus être celui de Dashiell Hammett, s'animait pour émettre, en lettres scintillantes, l'invitation à participer à un *Sex Game*. J'appuyai sur une touche pour continuer. Des lignes bâtirent sous mes yeux l'épure d'une pièce en perspective, comme un dessin d'architecte. Au fond de la pièce apparut une statue de Vénus callipyge. Un rythme de samba accompagnait la scène. Des lettres s'alignèrent : « Êtes-vous un homme ou une femme ? » Homme. La Vénus s'anima, descendit de son socle en se déhanchant, se rapprochant de moi. « Êtes-vous violent ou non violent ? » La pin-up faisait un sourire de Joconde.

Vasseur était derrière moi. Il écrivit « violent » sur l'écran. Le décor se transforma en lit à baldaquin, entouré de rideaux. La Vénus s'était allongée, bougeant mécaniquement les jambes, dans une position stéréotypée. Le choix continuait : êtes-vous actif ou passif ? Je riâis. Mais il appuya sur la touche de sortie. Et il descendit, sans mot dire, pour aller s'affaler contre la portière de la Renault et m'attendre.

Il avait mis une chemise rose dont le col n'était pas du même tissu que le reste. La chemise était rayée de fines torsades bourgogne, le col uni. Une cravate vaguement moirée, vieux rose, et un pantalon gris ! Vasseur n'a jamais su s'habiller. Cheveux trop longs sur les tempes, un peu frisés, négligés. Je lui ouvris la portière de l'intérieur. Ses petits yeux gris vifs, brillants, plongèrent dans les miens. Manie de psy. Regard chosificateur.

Le soleil faisait mal aux yeux, même à travers les verres fumés. Le volant brûlait les doigts. Je dus me servir d'un pan de ma blouse pour insérer la clef dans le démarreur. La vieille Renault se mit bravement en marche. La richarde d'en face releva la tête, au-dessus de sa haie de poinsettias. Ses cheveux nuance chablis de Californie lui faisaient comme un chapeau. Elle tenait à la main le loup de plastique blanc qu'on met sur les yeux pour se faire bronzer. Je lui souhaitai un cancer de la peau. À toi, elle adressait parfois quelques *good morning*. Moi, je n'existais pas. Mais j'ai l'habitude.

Le fond de la baie se confondait avec la ligne mauve de l'horizon. Le bleu de ce ciel était le résultat de plus de deux mois de sécheresse. Pourtant, les pelouses étaient aussi vertes qu'un gazon irlandais. Un cyprès, un séquoia. Un ginkgo bilobé au milieu d'une couronne de glaieuls rouges : jardins paysagés à photographe en Ektachrome. Le silence planait, comme dans un film dont on aurait enlevé la bande sonore. Feuilles lustrées, trop brillantes, trop foncées. Miroirs noirs du lierre, cette luxueuse mauvaise herbe des Californiens. Romarin, jasmin, lauriers-roses et fleurs d'oranger : écœurants, insupportables, à la longue, pour mon odorat septentrional. Maisons pastel, orientées à l'avenant, déposées individuellement, sans souci

d'un style, d'un rythme collectifs. Derrière chaque fenêtre d'invisibles yeux électroniques observaient, photographiaient, enregistraient. Parasols et chaises disposés en rond sur des patios éblouissants, autour de piscines turquoise aux formes irrégulières. Cette clarté faisait penser aux toiles de David Hockney. Mais j'avais depuis longtemps démystifié le décor.

Je passai en deuxième pour descendre la pente à pic de la rue Golden Gate, empruntai un tortueux défilé jusqu'à l'autoroute bordée de lierre, que j'évitai pour retrouver la rue College, l'artère principale. Je n'aurais qu'à suivre jusqu'au bout, ensuite, pour arriver aux environs du campus.

Au restaurant, on nous apporta une sorte de croissant gonflé d'air déposé sur des brindilles de luzerne et accompagné de tranches de courgette et d'une sauce au yogourt. Discussion sur l'oralité déficiente des Américains, l'amour et le temps, le sort de la langue française en Amérique. De quoi vous resserrer encore l'œsophage.

Je déposai Vasseur à la station du Bart, en lui expliquant comment sélectionner son billet dans les guichets automatiques, et comment déjouer les pièges de l'affichage électronique indiquant la destination finale du train. Il m'écoutait, découragé, comme un vieillard transporté dans le futur par une machine infernale. Il avait l'intention de flâner dans le quartier italien de San Francisco. Je lui conseillai le café *Trieste*. Là-bas c'est encore les années 60. Il me pressa familièrement le bras. Je lui recommandai aussi la fontaine de la place Embarcadero. Il haussa les épaules. « Ces Californiens sont complètement marteaux, il faudra que tu m'expliques ce qui se passe, ajouta-t-il. Mais ce soir, je vais essayer d'avoir un billet pour l'Opéra. » Je fus soulagée. J'avais besoin de solitude. Qui a encore besoin de solitude ? En général, on en souffre plutôt.

La circulation, comme toujours, était dense et lente dans les rues qui se refusaient de toutes les manières aux autos. Berkeley est une petite ville connue internationalement, et pourtant provinciale. Le bout du monde. Elle rappelait certaines banlieues anglaises de Montréal, les autres villes universitaires où

nous avons séjourné, Kingston, Ithaca. Sauf pour la végétation faussement tropicale, avec ces palmiers effilochés, jaunis, un peu rabougris, et ces essences transplantées. Mais grâce au fameux climat, tout finissait par être assez beau. Même les quartiers noirs, plus pauvres, avaient quelque chose d'esthétique, avec leurs couleurs de bonbons. Fameux soleil, fameux ciel bleu.

Brusquement j'eus envie de pluie, d'arbres feuillus, d'incertitude barométrique. La température ne s'accorde pas toujours avec les sentiments. Mais en Californie, le décalage était pire qu'ailleurs. Six mois de pluie, six mois de soleil. Noir ou blanc. Logique. Voyager dans l'espace, c'est voyager dans le temps. Einstein l'a dit il y a déjà longtemps. Ici, sur les bords du Pacifique, on se trouvait un peu dans le futur. Comme à Kuujuaq, un jour, j'avais eu le sentiment de reculer jusqu'à la préhistoire. Et dans le futur, il n'y avait pas la « patine du temps ». C'était la luminosité insupportable de la science-fiction.

Je décidai de me garer dans la très large avenue Hearst, même si c'était interdit. La patrouille pourrait toujours nous courir après, à Montréal. Je traversai à pied le campus. Deux amoureux s'y étaient fait attaquer par un hippie. L'incident s'était bien terminé. J'avais lu cela dans une des innombrables publications qu'on nous offrait gratuitement dans la ville, chez le marchand de légumes, dans les restaurants. Il faisait très chaud, le campus était désert. La clarté blanche, les lauriers-roses, le souffle sec et chaud du vent me firent penser encore une fois à la ville de Rome. Mais une Rome silencieuse, et sans passé.

Un homme aux cheveux courts, portant des lunettes de soleil et des écouteurs, trottinait derrière moi dans le sentier, suivi d'un molosse noir. Je le sentis me frôler, de sa combinaison fuselée, faite de ce tissu synthétique qui, accélérant la sudation, vous permet de maigrir plus vite. Les fils métalliques brillaient au soleil. M'avait-il vue sursauter ? Retenant le monstre hargneux et haletant qui lui allait bien à la taille, il interrompit le jogging un moment, tourna le bouton pour baisser le volume, s'inclina en s'excusant d'un ton moqueur : « J'espère que je ne

vous ai pas trop surprise. » Puis il éclata de rire en continuant en direction du Lawrence Hall of Science. Je passai Sather Gate, et débouchai dans la rue Bancroft. Des étudiants fortunés, en pantalons blancs, T-shirts pâles, mocassins, flânaient en sirotant une bière. Je me fauilai jusqu'à la rue Bodwicht.

Je n'avais jamais vu le bureau que Bob Mason t'avait déniché au U.C.B. Center of Languages. Il me parut minuscule. Un placard, plutôt qu'un bureau. Mais la vaste maison de bois, avec sa corniche à la chinoise, avait le charme de l'autre siècle. Assis à ta place, je trouvai un Japonais, aux yeux cerclés de lunettes trop petites pour lui. Communiquer en anglais fut carrément impossible. Dans la salle de conférences, les autres chercheurs, réunis autour de quelque grand prêtre de l'intelligence artificielle, grignotaient silencieusement leurs sandwiches au tofu et à la luzerne. Un de ces repas-débats qui vous ruinent l'estomac.

Alors, en souriant, j'ai fouillé, tranquillement. Le Japonais me regardait faire, sans broncher. Mais dans l'étagère, dans les tiroirs : rien. *Nothing*.

Le secrétaire, un clone de David Bowie, lèvres minces, cheveux blanchis au peroxyde, eut un haussement d'épaules parfaitement énigmatique lorsque je lui fis part de mon « petit problème ». Non, il ne savait vraiment pas où l'on avait pu mettre tes affaires. On lui avait dit que tu étais reparti au Canada, et de laisser ton bureau à ce stagiaire japonais. Bien sûr, il avait entendu parler d'un groupe d'étude sur le langage et la pensée, l'intelligence artificielle, les langages machines. Il consulta son fichier : tu étais plutôt rattaché à l'équipe de linguistique de Palo Alto, et il faudrait communiquer directement avec Bob Mason pour éventuellement savoir où était cette plaquette. Très souvent, expliqua-t-il, les chercheurs échangeaient maintenant les plaquettes d'ordinateur, sans prendre la peine d'imprimer leurs données. Bob Mason était justement passé à Berkeley vendredi soir dernier. Peut-être l'avait-il prise ? En général il ne pouvait être rejoint qu'à Palo Alto. Ou encore mieux, chez lui.

« Quelque part, *in the Bay Area* », avait-il finalement susurré,

excédé par mes questions, le souffle s'épuisant sur ses lèvres dédaigneuses, les paroles sortant rares, sèches, saccadées, puis franchement monosyllabiques, dans une sorte de nasillement inarticulé, entre ses dents serrées, pendant qu'il me regardait, lointain et glacial.

Diran Zarian, le mari arménien de Brigid O'Doorsey, avait bien raison. « *Californians, you know, they don't give a damn* », répétait-il souvent. Les Californiens s'en fichent. Absolument.

Je lui donnais parfaitement raison. Au U.C.B. Center of Languages, on se souciait apparemment comme de sa première chemise du reste du monde. Les gens arrivaient, venaient voir, repartaient. On s'en fichait. Je ne tirerais rien de plus de cet Apollon aux cheveux blondasses.

Et il était trois heures passées. Phil devait m'attendre, sur le trottoir, en face de l'école maternelle. Je regagnai la Renault en courant comme une démente entre les vendeurs itinérants et les quelques étudiants, dispersés, qui flânaient.

4.

J'étais en retard. On avait eu le temps de déposer au moins cinq tracts sous mes essuie-glace. Je ne pris pas celui de les enlever. Les papiers roses, jaunes, blancs, mal encrés, s'envoleraient d'eux-mêmes. Je démarrai en pestant intérieurement contre cette nouvelle forme de pollution, de violence intellectuelle. Les dépliant s'agrippèrent comme des âmes perdues au pare-brise, me bloquant la vue. Je dus m'arrêter pour les arracher. Je fourrai les lambeaux en vrac dans un sac de plastique qui traînait à l'arrière. Je les mettrai à la poubelle à la maison. L'un d'entre eux resta tout de même sur la banquette. Il concernait la secte des « Moonies ». Je me rendis compte que je tremblais. Je me sentais si mal que j'avais l'impression que mon pied refuserait bientôt de peser sur l'accélérateur. Il faisait de plus en plus chaud, j'avais soif. Feux rouges, vieilles dames au volant, autobus scolaires en attente. Je ne me tranquillissai, encore essoufflée, que lorsque j'aperçus devant l'école, mon petit garçon, assis en tailleur sur le trottoir, Hawaiian Rainbow, si menue, à côté de lui. « J'avais peur que tu ne viennes jamais ! » me dit-il en français.

Elle riait, pour montrer qu'elle ne comprenait pas. « *Such a loving child* », me dit-elle. Pas « *lovely* » *child*. *Loving*. Un enfant affectueux. Phil lui avait beaucoup appris, ajouta-t-elle en

me regardant avec candeur. Elle voulait faire une fête, chez elle, pour lui. Le samedi midi, veille du départ. Était-ce possible ? Ses yeux étaient deux billes joyeuses. Comme le mot *allegro*, pensai-je. J'acceptai l'invitation. Phil, grave, aussi énigmatique qu'une statuette indienne, monta dans la voiture comme on va à l'échafaud. Rien n'allait. J'avais envie de tout laisser tomber. Mais je devais tenir le coup. Je n'avais pas le choix.

— Tu te rends compte, Phil, c'est pour bientôt maintenant, Montréal !

— Je ne veux pas retourner à Montréal.

— Tu veux qu'on achète un de ces robots, pour ton ami Stéphane ? Des cartes postales ?

— Non. Mais est-ce qu'on pourrait aller voir *E.T.* ?

— Encore ! Ouhiii. Si tu veux.

Il se recroquevilla sur son siège.

— Les microbes, c'est grave, hein ?

Il repensait à sa maladie, cultivait les idées noires. Quand il avait un an, il venait à peine d'apprendre à marcher, il avait d'abord eu mal à la hanche, puis avait cessé de se tenir debout. Il ne s'en souvenait pas vraiment. Mais on lui avait souvent raconté. Il avait vu les photos. Chambre verte, appareil à sérum : j'avais passé vingt-huit semaines à l'hôpital, assise sur une chaise en face à face avec mon enfant. Une enquête digne de Sherlock Holmes. On avait fini par trouver des staphylocoques dans la moelle osseuse du tibia. « Staphylocoque » avait été un des premiers mots prononcés par Phil. Traitement massif. Moelle osseuse, circulation lente, le staphylocoque grugeait, grugeait. Grugeait Claire Dubé. Cesser la pige, abandonner le journalisme. Pas de métier, pas de personnalité, pas de carrière. M'étais-je jamais remise de cette maladie ? Toutes les quatre heures, l'infirmière ajoutant une dose de pénicilline au soluté : « Il souffre, il faut le retenir, madame, que l'aiguille ne bouge pas. » Trouver, cinq fois par jour, un endroit où piquer. Dans les veines des bras, dans les veines des pieds et en dernier recours dans les veines du front. « Il ne doit pas s'énerver, il ne doit pas se

lever. » L'hôpital pour enfants. Des mères qui tenaient à bout de bras le petit fil de la vie. Je ne pourrais jamais oublier. Une femme venue d'Abitibi, veiller sa fille leucémique. Une femme venue de Gaspésie, veiller son fils aux os friables. Trachéotomies, dialyses, incubateurs. J'avais juré de les venger. J'avais promis que le mépris n'aurait qu'un temps. Mais je n'avais pas encore trouvé comment faire. Peut-être étais-je partie de Montréal pour oublier les yeux de ces mères ? Les trahir ? Je me sentais accablée. Face à tout cela, quel sens y avait-il à courir après une plaquette d'ordinateur égarée quelque part dans le « Bay Area ».

— À l'hôpital, il y avait d'autres enfants...

— D'autres enfants ?

— D'autres enfants qui sont morts.

— Eh oui, il y en avait qui mouraient.

— Mais pas moi.

— Non. Pas toi.

Comment le rassurer, lui enlever ce sentiment de contingence : rien, rien d'autre ne devait m'occuper. Le film commença. L'histoire de l'extra-terrestre qui doit retourner sur sa planète coïncidait trop bien avec notre départ. Eclairé par la lumière de l'écran, le visage tendu et absorbé de Phil m'apparut exactement tel qu'il serait, adulte. Il était fasciné par ce film. Le soir, il écoutait le disque extrait de la bande sonore en s'endormant, et il mouillait son oreiller de larmes. E.T. allait partir. Il n'y avait rien à faire. Phil allait s'en aller. Quitter Hawaiian Rainbow.

Partir, c'est mourir un peu. *Absence makes the heart grow fonder*. Le dicton anglais n'avait pas du tout la même envergure. Sans doute y en avait-il un autre plus proche de la maxime française ? Je ne le connaissais pas. Je ne le connaîtrais jamais. Et je ne voulais pas le connaître. Au contraire de toi, je n'ai jamais pensé qu'on puisse sortir de sa langue natale si facilement. J'étais la femme d'une seule langue. Je te parlais encore, ici, si loin. C'est toi qui avais imaginé cette expérience d'immersion dans l'anglais, pas moi. Une fraction importante de la

population mondiale utilisait plus de deux langues. Le cerveau humain assimilait une langue seconde d'autant plus facilement que l'individu était jeune. Tu m'avais convaincue. Mais avions-nous bien fait ? J'embrassai ses cheveux, chuchotai : « Ta maman t'aimera toujours toujours toujours. » E.T. s'envolait dans sa nacelle. Mais Phil, cette fois, ne pleurait pas.

Je voulais rentrer, te téléphoner, t'avertir de la disparition de ta plaquette. Mais il fallut d'abord passer par le McDonald's. Impossible d'y échapper. Des dizaines d'obèses aussi dépourvus que Joe, le fils de Diran Zarian, avalaient stupidement *big macs* et autres gastronomies en silence. Je regardai Phil grignoter ses frites. Il réclama du Coca-Cola. Nous nous entendîmes pour un Seven-Up. Il ne parlait pas. J'aime sa présence, comme d'autres celle de leur chat. Si j'avais vécu à une autre époque, pensai-je, j'aurais eu quatre, cinq, six enfants. Je les aurais aimés en toute légitimité. Ils auraient été mon rempart, un joyeux bouclier. Mais cela ne se fait plus.

À la sortie de San Jose, où j'avais déniché le cinéma présentant *E.T.*, je me trompai d'embranchement. Il fallut passer par l'autoroute du Sud, roulant longtemps, interminablement, dans la nuée blanche des lampes à vapeur de mercure et de sodium, des tubes au néon, à l'argon, à l'hélium, qui s'allumaient partout, faisaient ressembler la fameuse vallée à la Voie lactée. Phil chantonait, apparemment serein.

Les lumières de la maison s'étaient allumées en notre absence. Les O'Doorsey étaient branchés sur un système de contrôle électronique de l'électricité. Nous avons grimpé l'escalier, en amoureux.

« Je vais me coucher tout seul, maman, tu vas voir, je suis capable. »

Il allait mieux. J'écoutai les petits pas rapides sur le carrelage, le jaillissement de l'eau du robinet dans le profond lavabo en céramique mexicaine. Il jouait. Il urina rapidement dans le cabinet turquoise, actionna la luxueuse et silencieuse chasse d'eau. Puis je n'entendis plus que sa voix gazouillant en anglais. Dans la chambre qu'il occupait, celle de Joe Zarian, garnie comme il

se devait de clichés de Walt Disney, Phil « jouait à l'espace ». Il parlait aux robots. J'allais enfin pouvoir réfléchir un peu. T'appeler. Te consulter. Comment retrouver cette plaquette ?

Le *San Francisco Chronicle* avait été livré durant notre absence. Je bus un verre d'eau, et m'assis dans la cuisine.

Sur la première page du journal, il y avait la photo de Bob Mason !

Cheveux blonds longs sur les épaules athlétiques, anneau à l'oreille, torse nu. C'était lui, mais on le reconnaissait à peine. En vignette : *Bob Mason en 1972, devant le prototype d'un ordinateur qu'il avait fabriqué dans son garage de Menlo Park.* En arrière-plan, on voyait une camionnette Volkswagen entièrement couverte de dessins psychédélics. Bob Mason portait une casquette. Il souriait comme un ange.

« Né à Pacifica... rédacteur au *Berkeley Barb*... membre de plusieurs clubs d'amateurs d'ordinateurs. » Nul autre que lui.

« Piqué dès le début par la passion de l'informatique, Bob Mason en a été un des plus généreux penseurs. Copain de Stephen Wozniack, dit "Woz", fameux inventeur de l'Apple, il était depuis de nombreuses années en contact avec Steve Jobs, qui lui aurait demandé de "rêver" des applications possibles des "chips" "dans une perspective populaire". Il sera regretté de la petite communauté de Silicon Valley et de celle de Palo Alto... Il était parmi... les rares individus capables de faire le pont entre l'université et l'industrie... Un accident. Arrêt cardiaque. Mort instantanée. Au cours d'une garden-party. À Redwood City. Dans la nuit du samedi 23 au dimanche 24. Bob Mason avait-il abusé du Diet Coke, de la cocaïne ? Il n'avait que trente-huit ans. »

Steve Jobs, Stephen Wozniack. Tes idoles !

• Bob Mason mort.

• Je te téléphonai.

• Je téléphonai plusieurs fois.

• C'était la nuit à San Francisco, et déjà l'aube à Montréal.

• Tu ne répondais pas.

• C'était pourtant écrit en toutes lettres : Bob Mason travail-

lait en ce moment à la miniaturisation d'un logiciel de traduction automatique ! Comme toi ?

Chez nous, chez ton frère, il n'y avait personne. Il fallait pourtant que je te parle. Ne m'avais-tu pas dit que, déjà, lorsque nous étions arrivés, il t'avait semblé un peu exagéré de retrouver le sujet de ta propre communication dans la liste des articles proposés par Bob Mason ? Cela, ou quelque chose du genre, t'avait considérablement irrité. On s'était emparé de ton idée ? Mais à qui appartiennent les idées ? Nous avions discuté. Qu'est-ce qu'une idée originale ? Vous étiez deux copains. Vous aviez collaboré à plusieurs reprises à des articles sur des sujets communs. Mason s'était intéressé à la neurologie, aux pathologies du langage, quand tu travaillais à une classification des différences entre les langues. Ensemble, vous vous étiez passionnés pour la question de l'« interlangue ». Vos domaines se recoupaient nécessairement. Vous étiez des collaborateurs, pas des concurrents ! Et qu'est-ce que la paternité d'une idée ?

J'entendis tout à coup parler, quelque part, dans le bungalow. Je me levai brusquement. Mon verre vide tomba par terre avec un bruit mat. Puis je me souvins. Cela était déjà arrivé. Je me dirigeai vers la chambre de Joe Zarian. La voix venait effectivement de là. Phil s'était endormi, robot à la main. Le robot avait roulé. Cela avait déclenché le mécanisme encastré qui le faisait « parler ». J'appuyai sur une touche, derrière le jouet. La voix grêle se décomposa, puis se tut.

J'éteignis la lumière du plafonnier en me disant que, plutôt que de me demander éternellement qui je suis, où j'en suis, j'aurais dû écouter tes considérations sur le langage machine et les langues humaines, sur les machines logiques et le cerveau humain. J'aurais peut-être compris ce qui se passait et ce que je devais faire. Récupérer cette plaquette contenant des centaines et des centaines d'heures de travail inscrites, invisibles, dans des milliers et des milliers de microscopiques alvéoles ! Facile à dire. Bob Mason était mort. Je frissonnai.

Je bordai Phil. Il marmonna quelques mots en anglais en soupirant. Son visage grimaça, puis reprit sa placidité.

Dans la chambre, seul Donald Duck veillait, éclairant le tapis de fibres d'acrylique rose.

Dans la nôtre, transformée en quartier général, j'avais rassemblé nos affaires sans conviction. À mesure que disparaissaient une à une les marques de notre présence, celle de Brigid s'accroissait.

La tête vide, les mains moites, je réinstallai ses poupées à leur place dans deux meubles d'angle fermés par des vitrines bombées. Certaines étaient des œuvres d'art, d'autres de simples babioles commerciales : Barbie et compagnie. Têtes de porcelaine, robes parfumées, corps de chiffon, trop mou ou trop raide. « Poupée de cire poupée de son. » Je me suis toujours méfiée des poupées. Leurs corps trop mous ou trop rigides. Elles me regardaient, avec leurs yeux bleus, perçants.

Je m'étendis ensuite sur le lit de Brigid O'Doorsey, incapable de penser. Il était passé minuit depuis longtemps. Vasseur n'était pas rentré. J'avais oublié de lui dire que le dernier Bart pour Berkeley quittait San Francisco à onze heures.

J'essayai de réfléchir, de prendre une décision d'ordre pratique. Mais je sombrai rapidement dans le demi-sommeil. J'avais froid, mais je n'avais pas le réflexe de ramener la couverture sur moi. Je restais là, recroquevillée, les mains entre mes cuisses pour les réchauffer. Sans toi, je n'étais que la moitié de « nous-mêmes ». Etrange impression de ne plus être vraiment « individuée », d'être un demi-corps, la partie d'un tout. Aristophane avait dit que l'homme et la femme n'auraient fait à l'origine qu'un seul corps, ils auraient été arrachés l'un à l'autre et depuis ce temps ils s'attireraient comme des aimants, ils se chercheraient à tâtons, et ce serait aussi immatériel que ça, l'Amour ! Si c'était le cas, je connaissais l'Amour !

Avais-tu oui ou non tenté de rejoindre ce pauvre Mason, à l'escale ? Avais-tu appris qu'il était mort ? Pourquoi au juste étais-tu venu ici ? Quand Mason t'avait-il proposé ces séminaires ? Que faisait O'Doorsey dans les affaires de Mason ? Avais-tu déjà entendu parler de leur compagnie de jeux ? De quoi Mason était-il mort ? Qui avait pris ta plaquette ? Où

était-elle ? D'après le secrétaire aux cheveux décolorés, Mason était passé au bureau vendredi. Il était mort le lendemain. Comment réagiras-tu à cette nouvelle ? Mason était-il pour toi un ami, un simple copain de travail ? Et quelles conséquences cela pouvait-il avoir, que j'ignorais, moi, Claire Dubé ?

Je sortis de ma torpeur quelques heures plus tard. Le téléphone sonnait. Les chiffres marquaient 5 h 22 au cadran électronique de Brigid O'Doorsey. Vasseur n'était toujours pas rentré. Au loin, le ciel était irradié par la lumière des autoroutes. Le téléphone ne sonnait pas souvent, rue Golden Gate. Cherchant dans l'obscurité, je crus que ce serait toi. Nous n'étions venus que pour six mois, n'avions pas connu beaucoup de gens. Sans doute avais-tu oublié le décalage.

Mais ce n'était pas toi, c'était une femme. Je reconnus tout de suite la voix métallique, éraillée, loin, très loin, au bout du fil. « *Hello, hello ?* » Brigid O'Doorsey, j'en étais sûre. Ce ton abrupt, âpre. Exactement comme lorsque nous étions arrivés, et qu'elle m'avait demandé mon nom, ce que je faisais, si je travaillerais, ici. J'avais eu le sentiment qu'elle posait ces questions pour me montrer que la réponse ne lui importait pas.

J'entendais respirer dans l'appareil. J'attendis. Longtemps. Très longtemps. Le silence nous reliait. Je le brisai nerveusement : « *Yes ? Who is this ?* » Elle ne répondait pas. Elle restait là, comme en sursis, au bout du fil, loin, dans la rumeur légère du téléphone, mais elle ne disait rien. Peut-être ne pouvait-elle pas parler ? Je n'osais pas raccrocher.

Les eucalyptus échevelés, les sombres séquoias, les jardins

cloisonnés, l'étang bleu turquoise de la piscine de miss Marple émergeaient lentement du noir, comme des visages d'un bassin d'acide. Les oiseaux jacassaient dans la haie de bambous. Cette voix violente, contenue. *Hello ? Hello !*

Puis le dé clic de l'appareil. Cela avait duré à peine quelques secondes. Je restai debout, figée, à côté du téléphone.

J'avais la certitude immédiate qu'elle voulait communiquer, dire quelque chose d'une extrême importance et que, pour une raison quelconque, elle n'en avait pas été capable. Exactement comme le 1^{er} janvier, juste avant qu'elle se sauve, avec le grotesque fils de Diran Zarian, dans la Corvette de son frère...

Brigid O'Doorsey !

Le cœur battant, plantée à côté de la crédence, les yeux fixés sur l'appareil, j'attendais, contre toute logique, qu'elle rappelle. Je regardais fixement sa photo, jeune fille, devant le *St. Francis Hotel*. En robe de bal. À seize, dix-sept ans peut-être. Le soir d'une graduation, d'un premier bal sans doute, à Union Square, San Francisco. Les épaules rondes. Cheveux lisses tombant sur les épaules. Décolleté charmant, juvénile. Un regard composé, déjà. Cette façon de ne pas vous voir ! Ses yeux signaient littéralement son corps.

Et pourtant il était difficile de croire que cette photo était bien celle de la femme que j'avais entrevue, à peine quelques minutes, le 1^{er} janvier, et que je n'oublierai jamais. Ce visage plastifié, momifié. Entre vingt et soixante ans. La taille d'une adolescente. La voix rauque des grands fumeurs. Un épiderme de papier.

Comme les handicapés, les mourants, habiles à lire sur les physionomies l'horreur qu'inspire leur état, elle guettait sur ma figure, les yeux mi-clos, le mouvement de recul, puis l'effort pour camoufler le choc que ne peut manquer de provoquer son inimaginable, son inhumaine maigreur. Par la suite, dans les magasins, au supermarché, j'avais eu l'occasion de m'habituer à ces visages complètement artificiels, mille fois remodelés, « désinquamés », desquamés.

J'avais serré la main qu'elle me tendait en souriant, effleuré,

malgré ma répulsion, les longs doigts froids, rencontrant ce regard qui m'effaçait étrangement, comme une bombe à neutrons. Sans doute était-il dans ma nature de me laisser fasciner par des femmes de son genre. Et il était dans celle de Brigid O'Doorsey d'exercer cette fascination.

J'attendais son appel. Sans pouvoir l'expliquer, j'étais sûre qu'elle était au bout du fil, quelque part, pas très loin, et qu'elle allait retéléphoner. Je rapprochai sa photo, la scrutant, comme tant de fois depuis six mois. Il y avait un mystère dans ce visage. Pour la majorité des gens, la beauté est une qualité. Mais les personnes qui en sont gratifiées s'en plaignent souvent. Peu de femmes peuvent se vanter d'avoir été plus fortes que le filtre que la beauté met entre elles et les autres. Elle nous échoit à la naissance. Cadeau des fées...

Poupée en robe de dentelle étalée sur des coussins de satin, les cheveux roux parfaitement coiffés. Photos d'écolière, de communiant, de graduée. Clichés de mode, dans les rues de Paris, de New York, dans le désert de la Mort. Toujours le même regard, souverain, supérieur, et vide. Qu'on me regarde. Je suis la plus belle. Le corps de Brigid O'Doorsey n'avait probablement jamais été plus beau, ni moins beau, que celui de bien d'autres fillettes nourries aux Corn Flakes et sevrées au calcium liquide. Mais, livrée au regard, privée de la pudeur naturelle qui protège les jeunes femmes du trop grand éclat de leur beauté, elle était devenue ce que j'appelais une femme faite pour être « vue ».

Elle allait rappeler.

J'attendais.

Son parfum flottait dans la chambre, dans les draps, dans les tiroirs. Elle était là... Brigid O'Doorsey... Elle avait toujours été là... Présente dans les vêtements qu'elle avait laissés dans la garde-robe, ses objets personnels, sa collection de poupées. Partout dans cette maison que je n'aurais qu'empruntée, n'y laissant même pas mon odeur...

Jamais je n'avais éprouvé aussi clairement l'étrange impression de ne pas exister que durant cette brève rencontre. « *Will*

you be working here ? — No, I have a child. » C'étaient les seuls mots que nous ayons échangés. Et pendant six mois, je m'étais absurdement reproché de ne pas avoir su expliquer pourquoi je ne « travaillerais » pas. « Non, j'ai un enfant. » Les mots s'étaient refermés comme un piège, inattendu, sur moi. Ils ne représentaient ni la réalité ni ce que je pensais. Quelle mystérieuse énergie se dégage de la mise en présence d'une femme comme Brigid O'Doorsey et d'une *mother-woman*, comme on appelait, aux Etats-Unis, la catégorie dans laquelle elle m'avait sans doute rangée pour toujours ? Ce regard. Celui de Kim Novak, dans *Vertigo*. Celui de Mary Astor, dans *The Maltese Falcon*.

Une chose était certaine : elle s'apprêtait alors à se sauver. C'est ce malaise que j'avais senti. L'onde du mensonge, presque tangible, entre elle et moi.

Je me souvenais en détail de ces moments. Ron O'Doorsey lui avait fait signe. Elle avait dévalé les marches, ses sandales trop hautes claquant sur la tuile. Le garçon, lui, s'était attardé un peu. Phil ne le quittait pas des yeux : son triple menton, la cicatrice sur la joue, son ventre à étages, ses petits cheveux drus, son survêtement militaire. Il n'avait jamais rien vu de semblable. Joe Zarian nous avait jeté un regard morne, puis avait commencé à descendre lentement, difficilement les marches, ses énormes fesses se déplaçant maladroitement, l'une après l'autre, masse désarticulée, presque inhumaine, dans le large pantalon tacheté vert mousse et vert bouteille.

Nous avons monté les bagages. Dans la maison, c'était le fouillis total. Un fatras de tasses et de soucoupes, de verres à moitié vides, de mégots, de quartiers de citron séchés. Des cannettes de boissons gazeuses. Les draps de satin défait dans la chambre. Des piles et des piles de romans sentimentaux dans la salle de bains, les placards, les armoires, sous les lits. Une garde-robe mur à mur, portes à miroirs coulissantes ouvertes, bourrée de robes bleues. Et les poupées qui me regardaient, de leurs yeux fixes, bleus ! bleus ! bleus !

Elle avait tout laissé, tel quel, quand son frère lui avait fait

signe de descendre. Nous nous étions grandement interrogés, le soir de notre arrivée, sur ces hôtes étranges. Comment aurais-je pensé que, lorsqu'une femme se sauve de son mari, elle ne prépare pas ses bagages à l'avance ?

Dans la buanderie, immense comme celle d'un bateau, je fouillai plus tard dans les boîtes de chaussures poussiéreuses pleines de photos, les sacs d'épicerie remplis de coupures de journaux concernant de célèbres affaires californiennes, Patricia Hearst, Sharon Tate. Et dans les cahiers de souvenirs où elle avait collé des pages de catalogues de vente de vêtements à domicile, j'avais peu à peu appris à reconnaître Brigid parmi les jeunes mannequins annonçant les soutiens-gorge et autres babioles de dentelle.

Dans l'Apple, nous avions découvert des centaines de recettes végétariennes, patronnées par le mouvement No Meat de San Francisco. Dans le Commodore, tel que nous l'avait dit Ron O'Doorsey, il y avait une disquette pleine de graphiques en trois dimensions, synthétisant les diverses opérations et instructions concernant les carpettes, fenêtres, boiseries, salles de bains, mosaïques.

Une lueur froide éclairait maintenant le bleu des murs. J'allumai la lampe, bleue elle aussi. Au bout de dix minutes, quinze peut-être, le téléphone sonna de nouveau. Mais un coup seulement. Une sorte de gémissement électronique. Je notai l'heure exacte.

J'entendais du bruit. Des petits coups frappés. Cela provenait de la cour. On avait cogné du doigt à la vitre de la chambre de Brigid. J'en étais sûre. Mais cela avait cessé. On marchait dans le jardin intérieur. J'entendis tousser, soulagée. C'était la toux nerveuse de Vasseur.

« Stupide ! Tu m'as fait peur ! D'où viens-tu ? »

Il s'était acheté des vêtements. Chaussures italiennes, pantalon de cuir noir, chemisette de coton imprimé. Il se laissa tomber sur le lit de Brigid.

« Qui sommes-nous, où allons-nous ? répondit-il, la voix brisée. As-tu quelque chose à boire ?

— Mais... »

Il se redressa, s'assit sur le bord du lit. Sa figure, plombée dans l'éclairage du matin, avait une mauvaise consistance, comme du papier mâché. Il mit son visage entre ses mains, sans parler. Ses épaules tressautaient. Il riait silencieusement. Ou pleurerait ?

« Où étais-tu ! Je viens de recevoir un appel bizarre. Ça ne va pas ?

— Ça va mieux. Ça va passer. Oui, ça va. J'ai très bien baisé. Et toi ?

— Regarde le journal.

— Tu aurais dû voir l'appartement où je me suis retrouvé ! On prend un dernier verre ?

— Non. Merci. Ce n'est pas une heure pour boire.

— Sage petite fille. Laisse-moi te regarder. La panique et la passion, dans vos yeux, ma chère... De toute beauté !

— Alain, j'ai peur. Je n'ai pas trouvé...

— La peur est la plus grande passion de ta vie.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Qui a dit ça ?

— Je suis allé voir ta fameuse fontaine, à Embarcadero. Rustique. Bûcheron. Ensuite, j'ai téléphoné à Françoise...

— Ah ?

— Il y avait une femme qui glapissait dans le lit d'où je lui parlais. Je lui ai dit ce que j'avais sur le cœur. Ventre mou, poils aux mamelons, cellulite aux cuisses, varices, vagin desséché... Sur fond de rires érotiques. Disons qu'elle n'a pas apprécié... »

Le téléphone sonna de nouveau. Je me précipitai. Il faisait tout à fait clair, maintenant.

— *Hello, listen to me...*

C'était elle ! Elle respirait par saccades, au bout du fil, oppressée, comme contrainte.

— *You, you're a woman, you'll understand, listen to me... Do you understand English ?*

Si je comprenais l'anglais ! « Ce n'est pas la faute de Joe, ce qui s'est passé, chuchotait-elle. Je veux parler à mon mari. Vous le connaissez. Dites-lui que je veux lui parler. Il doit savoir ce

qui arrive. Cela vous concerne aussi. Chut. Un instant. Non. Ça va. Ecoutez : Ron et Bob ont pris les affaires de votre mari, je le sais. Mais Bob n'était pas d'accord. Il disait que cela ne donnerait rien. Pauvre, pauvre Bob. Je n'y comprends pas grand-chose. Mais j'ai peur. Ils cherchent toujours quelque chose. Ils se sont battus. Joe n'était pas content. Ron est parti maintenant, mais il va revenir. C'est mon frère. Il m'aime trop. Mon frère s'est battu avec Bob. Joe a mis le feu dans le lit. Il a allumé un feu. Il avait une pierre pointue dans la main. Vous comprenez ? Bob a tenté de lui expliquer. Mais ce sont des choses inacceptables pour un enfant. Il a raison, au fond, Joe. Que va-t-il arriver, maintenant, je ne le sais pas. Je vous en prie, parlez à mon mari, trouvez-le, expliquez-lui, je vous promets que je dirai à mon frère de vous redonner vos documents. Ne les cherchez pas. J'ai été une mauvaise femme. Tout est de ma faute. Dites-le à mon mari. C'est un homme incomparable. Il comprendra. Dites-lui que je dois lui parler, lui expliquer. Je vais lui dire la vérité. Vous êtes une femme, vous avez un enfant, je suis sûre que vous comprenez. Joe est en danger ici. On va dire qu'il a tué Bob. L'assistante dit qu'il est dangereux pour les autres et pour lui-même. On va le mettre en prison. La police va venir. Il y avait beaucoup de monde. Il y avait même un vidéo. Tout a été enregistré. Pauvre, pauvre Joe ! Je veux que son père vienne le chercher. Il faut qu'on s'entende. J'ai été une mauvaise femme. Une très mauvaise femme, vous savez. Mais au fond, je suis restée une petite fille. Vous ne pouvez pas me téléphoner ici. C'est trop dangereux. Je vais vous retéléphoner. Je ne sais pas quand. Dites à mon mari que je regrette. Ce pauvre Bob est mort. Mais moi, personne, personne ne veut me tuer. »

Elle répéta trois fois ces paroles étranges : « *Nobody, you know, nobody wants to kill me.* » Puis elle raccrocha brusquement.

Je n'avais pas dit un mot.

Le combiné me glissa des mains. L'air était doux, humide. Il ferait encore beau. Il faisait toujours beau, dans la baie de San Francisco, et j'en avais marre.

Vasseur, encore habillé, était étendu, rigide, de tout son long, sur le lit de Brigid. Il ronflait.

Bientôt, Phil se réveillerait. J'étais sa mère. Cela seul devait compter.

6.

Rien n'allait plus. Mais que pouvais-je bien faire ? Phil s'était réveillé en grognant. Je lui avais préparé des œufs brouillés. Il avait refusé de les avaler. Nous étions mardi. Mardi matin. Il ne restait que quatre jours d'école. Il voulait y retourner immédiatement. Il avait rendez-vous. Une cabane à construire. Je l'avais déposé devant le Berkeley PreSchool, puis j'avais acheté le *San Francisco Chronicle*. Il n'y avait rien sur Mason. Rien du tout.

Je revins rue Golden Gate décidée à passer à l'action. Comment ? Je n'en avais pas la moindre idée. Vasseur dormait encore.

Nobody wants to kill me. J'avais la gorge serrée, les mains froides. Je m'étais rendu compte que je n'avais pas les coordonnées de Diran Zarian.

J'avais fait sa connaissance dans des circonstances inusitées, le 2 janvier, début du déluge hivernal. L'eau crépitait sur les toits de tuile, sur les dalles de la cour. Les pneus de rares voitures suçaient le pavé mouillé. Tu étais sorti avec Phil. Dans cette maison comme dans une douche, je ne l'avais pas entendu entrer. Je me trouvais dans la chambre, en train de placer nos affaires. Sa chambre ! Je l'avais aperçu, tout à coup, à contre-jour. J'avais sursauté, hurlé ! Lui souriait, très doucement : « *Don't be afraid. You're a friend of Brigid's ?* »

J'avais, comme on dit, manqué de m'évanouir. Mais de surprise, pas de peur. Sa voix, subtil mélange d'ironie, de désespoir et de supériorité. Qui était cet homme ? Pourquoi ne nous avait-on pas prévenus ? Il n'était pas américain, cela s'entendait immédiatement. Il regardait nos valises, le linge déployé sur le lit. « *Who are you ?* » demanda-t-il, avec le calme de celui qui en a vu d'autres.

Lorsque j'eus prononcé mon nom, il s'exclama. Il ne se rendait toujours pas compte du quiproquo : « Un nom français ! Vous parlez français ! Vous êtes française ? Vous venez de Paris ?... *What ? Montréal ?* » Son français était si vulnérable. Attendant. Avec un léger accent germanique. Il s'était alors incliné avec une sorte de courtoisie surannée, charmante. « Alors, madame, je me présente : Diran Zarian. » Sur sa chemise blanche de coton pékiné, un monogramme, brodé en noir.

Nous nous étions expliqués. Lui revenait des fêtes du Nouvel An dans la communauté arménienne de Fresno. Moi, je lui avais montré le bail. Nous étions dûment locataires. Il avait sorti de son portefeuille un certificat de compagnie d'assurances tout froissé : il était bien le mari de Brigid O'Doorsey. Cette maison était son domicile légal. Mais ni Brigid ni son frère ne lui avaient jamais laissé entendre qu'ils l'avaient louée à partir du 1^{er} janvier !

« *Damned Californians* », avait-il conclu. En effet. Louer la maison, se sauver avec l'enfant d'un premier mariage, ce n'étaient pas des manières. « Chantage, chantage », avait-il ajouté, mystérieux, comme pour sauver les apparences. Il avait ramassé sa brosse à dents, des articles de toilette, et avait fourré pêle-mêle le contenu de ses tiroirs dans un grand sac à ordures que la compagnie d'éboueurs distribuait parcimonieusement à ses abonnés. Il était reparti en laissant ses costumes. Il reviendrait peut-être les chercher.

Je ne croyais pas le revoir. Mais je m'étais trompée. Dès le lendemain, il m'invitait à jouer au tennis. « Pour parler français... » Nous avons dû nous rencontrer une dizaine de fois, au club de la Marina, depuis.

Quoi qu'il en soit, je devais communiquer avec lui, lui dire que Brigid avait téléphoné. Cela pouvait être très important, mettre Child Find sur une piste. C'était à ce mouvement, spécialisé dans la recherche des enfants disparus, parfois emportés par un parent vengeur jusque sur d'autres continents, qu'il avait confié son cas. *Abduction*. Un véritable problème national.

D'après Zarian, Ron O'Doorsey avait profité de l'attachement maladif de Joe pour Brigid, et lui avait ni plus ni moins ravi son fils. Pour quels motifs ? Il prétendait que son beau-frère était un homme jaloux et possessif qui n'avait jamais accepté le mariage de sa sœur. D'autres fois, il laissait entendre que même ce mariage aurait été pensé, provoqué par l'avocat, pour obtenir des renseignements pour sa compagnie d'informatique. Rien n'était clair. Pourquoi une femme comme Brigid aurait-elle voulu s'embarasser d'un grotesque garçon obèse, énurésique, vaguement exhibitionniste, violent à ses heures, qui n'était même pas son enfant à elle ? Fuite ou enlèvement ?

Cela ne me concernait pas. Le temps s'accélérait tranquillement. Mardi, mercredi, jeudi, vendredi. Le samedi, c'était la fête chez Hawaiian Rainbow, les derniers préparatifs. Il restait vraiment peu de jours pour récupérer la plaquette. L'équivalent de soixante disquettes, de quarante bouquins, m'avais-tu expliqué. Dans une tablette de la taille de celles des Sumériens, guère plus grosse que *Le Discours de la méthode*. Un gadget admirable, portant ce nom aux relents dix-neuviémistes de *Bernouilli Box*. Bob Mason était mort. Dans des circonstances troubles. Et cela m'enlevait toute envie de retourner à ton bureau, interroger d'autres collègues. Brigid O'Doorsey avait probablement raison : Ron et Bob avaient ta plaquette. Pourquoi m'aurait-elle téléphoné, pourquoi m'aurait-elle menti ? Si elle avait raison, il fallait trouver Ron O'Doorsey.

Je m'emparai en tremblant du combiné, composai notre numéro à Montréal. Mais on ne répondait ni à la maison, ni chez

ton frère, ni chez les divers amis où je fis résonner, dans la canicule que j'imaginai, des douzaines de coups désespérés. Fin juin. Les gens étaient à la campagne. Faisaient le pont entre la Saint-Jean et le 1^{er} juillet. Rien ne changeait.

Je savais que Zarian travaillait quelque part près de San Jose, ou de Cupertino. C'était tout. Je résolus d'essayer de l'atteindre à Fresno, chez sa mère. Il ne devait pas y avoir plusieurs Zarian dans l'annuaire téléphonique de la région. J'en trouvai effectivement un sur le boulevard Skyline. On me répondit en arménien. J'essayai de communiquer en anglais, en français. La personne ne parlait que sa langue. Je répétai plusieurs fois : *Diran, Diran Zarian ? I'm Claire. Claire Dubé*. Un long silence, puis on coupa.

Quelques minutes plus tard, je réessayai, mais la ligne était occupée.

Elle le resta pendant une heure.

Ensuite, on ne répondit plus.

J'étais partagée. Il aurait été plus simple de ne pas revoir Diran Zarian. Mais j'étais au fond ravie de ce prétexte pour le joindre une dernière fois avant de quitter la Californie. Je téléphonai aussi à la succursale bancaire de la rue Market, seule adresse laissée par les O'Doorsey. J'avais un début d'eczéma dans les mains. Jamais le petit fil de la raison ne m'avait paru si précieux.

À la banque, c'était une machine qui répondait au téléphone. L'ordinateur me demanda mon numéro. J'énumérai les chiffres du compte où nous avions versé mensuellement, cinq fois de suite, mille dollars U.S., comme convenu. Mon accent ne passait pas. « *Don't understand. Please-give-your-number* », répondait la voix imperturbable qui savait quelles syllabes relier, où séparer les mots !

Je recommençai plusieurs fois, recomposant, attendant que la ligne soit disponible et, au signal, énumérant les chiffres le plus clairement possible. Éliminer les parasites. La machine devait reconnaître l'image d'une configuration sonore. Je m'efforçai d'imiter cet accent stéréotypé. Et tout d'un coup l'ordinateur

comprit. Noûôû. Noûôû. Les langues humaines sont incapables d'imiter les bruits électroniques. Nous avons réussi à montrer aux machines à imiter nos sons, mais l'inverse n'est pas possible. Noûôôôôôû, trchtrchtrch : ingestion, digestion instantanées de renseignements. « *This, number, is no longer, in use, please check.* »

Phrases complètes, grammaticales. Je retéléphoniai. Du calme. Je répétais l'opération. La réponse était cohérente, immuable. Copie conforme. Le compte avait été fermé. Probablement le programme avait-il été prévu ainsi dès le début. Après cinq versements, fermeture automatique. Que peut un simple être humain face à un ordinateur qui l'entend, mais qui est programmé pour ne pas le comprendre ? Si j'avais pu laisser un message, sur un répondeur automatique, j'aurais eu quelque espoir d'atteindre un cerveau humain. Mais la boucle était parfaite. Coupant moi-même la communication, mon amour, je murmurai à mi-voix notre galvanisante devise : « Nous sommes des désespérés, mais nous ne nous découragerons jamais. »

Par la fenêtre j'aperçus alors une « femme-homme », immobilisant un triporteur devant le palais vert menthe et rose thé de miss Marple. Elle grimpa l'escalier de tuiles et sonna à notre porte. J'appuyai sur le bouton du micro, inséré dans le mur, qui permettait de refouler les importuns. « *A parcel. For Mrs. O'Doorsey.* » J'allai ouvrir. Les épaules larges de la mastodonte étaient enserrées dans un vêtement de sport de tissu chatoyant, couleur aubergine. Ses deux seins parfaitement ronds étaient moulés comme des ballons par la combinaison. Elle devait fréquenter les gymnases. Ses cuisses étaient fermes, gigantesques. Elle me regarda d'un œil dur et me remit sans sourire une petite boîte de plastique. Sur la bande de papier magnétisé, les points trop espacés d'une imprimante industrielle sautaient sous mes yeux : « *For Brigid O'Doorsey only. Care of : Claire Dubé.* » Je devais signer un papier. Elle m'en donna une copie.

Les jambes molles, je m'écroulai dans le canapé bleu turquoise de Brigid O'Doorsey. Le vent s'était levé. Une fenêtre

claquait quelque part. On entendait aussi le moteur d'une tondeuse à gazon. Ces bruits me parvenaient amplifiés, démesurément désagréables. Ce paquet, qui avait la taille et le poids d'une cassette, provenait de quelqu'un qui connaissait mon existence : Ron O'Doorsey, Diran Zarian, Bob Mason. Il n'y avait pas beaucoup de possibilités. Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, on ne rencontrait pas facilement les Américains, dans ces banlieues où tout le monde joue un peu à Frankenstein avec le silicium. Quelqu'un dont j'aurais moi-même ignoré l'existence aurait-il connu mon nom ? Quelqu'un que toi, par exemple, tu aurais rencontré ? Compte tenu de la mentalité californienne, cette hypothèse m'apparut hautement improbable.

Et puis, ce paquet ne m'était pas directement adressé. C'était clairement indiqué : pour Brigid O'Doorsey « seulement ». S'agissait-il de la réponse que Ron était venu chercher lundi ? Comment savoir ? Rien n'indiquait que l'envoi provenait de Diran Zarian. Je décidai de ne pas l'ouvrir. Pas tout de suite. Dans la vie, il faut se mêler de ses affaires. La plaquette que je devais rapporter était une boîte noire, carrée, beaucoup plus grosse qu'une disquette, de la taille d'un livre moyen, m'avais-tu dit. Ce que j'avais entre les mains était beaucoup plus petit qu'un livre, et il ne pouvait s'agir du même objet. À l'intérieur, quelque chose ballottait légèrement. J'en étais convaincue : il s'agissait d'une cassette dans sa boîte de plastique. Brigid avait promis de rappeler. Il n'y avait qu'à attendre. Ou à laisser le paquet dans la maison en partant.

Vasseur traînait ses pieds dans la cuisine. C'était un mauvais matin ! Tenant sa tasse de café à deux mains, il vint me rejoindre en gémissant. À Venise il avait vu l'Amour ! Le grand ! Le vrai ! Celui qui fait mal ! Il ne regrettait rien, sauf de ne pas avoir été choisi par la divine foudre d'Éros. Il avait vu l'amour jaillir comme un éclair entre sa propre femme et cet Espagnol qui avait tant et tant publié. « Un grand savant ! » La blancheur de la nappe, les œillets rouges, le décor, c'était exactement comme dans un film de Visconti ou de Marguerite Duras, disait-il.

Il avait vu sa propre femme se laisser attirer comme un papillon par cet homme. Au fond, il ne lui reprochait rien, elle avait bien fait. Il avait fini par comprendre, par lui pardonner. Si ce-la lui était arrivé, il aurait fait la même chose, lui. Et moi ? Qu'aurais-je fait ? C'était du harcèlement.

« Moi, non. Je ne crois pas que cela pourrait jamais m'arriver », dis-je lentement, pour la millièème fois, en rangeant le petit paquet dans mon sac à main. « Non, ce n'était pas possible », dis-je en tremblant, m'efforçant de garder la voix la plus douce.

Mais est-ce que j'étais sûre, alors, de connaître l'amour ?

Se cramponner à la douceur. Vasseur allait recommencer. Comme un magnétophone dément qui débobinerait tout ce qu'il a enregistré en une seule phrase interminable : ses cauchemars macabres, la pourriture molle et blanche de son cerveau, l'écroulement de la civilisation occidentale, la déperdition, l'entropie, l'anéantissement de la planète, la surpopulation, la chute des valeurs boursières, le sida, la peste, les pluies acides, l'envahissement audiovisuel, l'analphabétisme de la jeunesse, l'américanisation de Montréal, la sclérose de la langue française, le retour de la droite ! Mais comment, bon Dieu, comment pouvait-on faire un enfant dans un tel contexte ?

L'exemplaire de l'édition originale du *Faucon maltais*, chez Alfred A. Knopf, était sur la table à café. Je passai nerveusement mon doigt sur l'autographe : « *Dashingly Yours, Hammett* ». La signature de Dashiell ? Authentique, ou fausse ? Il y avait aussi un autre exemplaire, relié en cuir bleu roi, provenant d'un tirage du *Faucon maltais* moins ancien, réservé aux seuls membres de l'Association des amis de Dashiell Hammett de San Francisco... Brigid possédait toutes les œuvres de Dashiell Hammett, parfois dans de très vieilles éditions qui, comme celle-ci, valaient des milliers de dollars.

Pour le faire taire, je racontai à Vasseur l'histoire de Brigid O'Shaughnessy qui cherche une statuette précieuse, en forme de faucon. Pour l'obtenir, elle est prête à tout. Et d'abord, à

séduire le détective qu'elle embauche, Sam Spade. Mais le faucon trouvé est sans valeur, une copie de l'original. Et l'incorruptible Spade la livre à la police, après s'être confronté avec elle dans un dialogue célèbre par le cynisme avec lequel l'incorruptible Dashiell utilise, justement, le mot amour...

« *All we've got is the fact that maybe you love me and maybe I love you.* » Je lui lus les fameuses paroles qui, dites avec la voix et l'accent de Humphrey Bogart, dans le film de John Huston, étaient ce que j'avais entendu de plus vrai concernant « l'Amour ». Mais Vasseur avait juré à son grand-père de ne jamais apprendre l'anglais. Il faisait semblant de ne pas comprendre. Je traduisis librement : « Tout ce qu'on peut dire, c'est que peut-être tu m'aimes, et que peut-être je t'aime. » Exactement. Nous ne sommes pas plus futés que Sam Spade !

Je le regardai dans les yeux et dis lentement : « L'amour est un mot qu'il faut se garder de prononcer, Alain. Ce qui compte, c'est la réalité. »

Puis, en rigolant, j'ajoutai : « Dashiell Hammett l'a brillamment démontré, dans le dénouement du *Faucon maltais*, quand Brigid O'Shaughnessy échoue dans son ultime tentative d'emberlificoter Sam Spade avec ce mot, ce traître mot. »

Mais tout en parlant je réfléchissais. Cette femme. Ces livres. Son prénom, le même que celui de la fameuse héroïne. O'Doorsey, O'Shaughnessy. Même apostrophe, mêmes phonèmes. La compagnie de jeux informatisés du Faucon maltais. Et ces poupées ? N'avaient-elles pas toutes les yeux bleus ? Les cheveux roux ? Comme Brigid O'Shaughnessy ?

Il fallait essayer de rejoindre Brigid O'Doorsey. Je n'en pouvais plus ! Bouger. Partir. Aller n'importe où, faire n'importe quoi, mais agir. Echapper à Vasseur en premier lieu.

Emportant le précieux roman, le paquet adressé à Brigid O'Doorsey, ainsi que les photos les plus récentes que je connaissais d'elle, je revins vers lui et, en lui faisant la bise, lui dis tranquillement : « Bon, moi, je vais faire un tour. Il faut que je trouve la plaquette. Salut, Alain, à ce soir. » Il essaya de me retenir, mais je me précipitai vers la Renault.

À l'entrée de l'autoroute, j'emplis le réservoir d'essence et j'ajoutai de l'huile au moteur.

Munie du petit colis, je filai vers San Francisco avec l'intention de le faire parvenir à tout prix à Brigid O'Doorsey.

7.

À tort ou à raison, je me laissai guider par des spéculations. Que pouvais-je faire de mieux ? J'avais l'impression d'avoir depuis longtemps passé une frontière. Un fil de plus en plus ténu me reliait au reste de ma vie. Mais je devais continuer. Du moins pour un moment encore.

Le dépliant des Amis de Dashiell Hammett à mes côtés sur la banquette, je retrouvai ce que je cherchais : une petite librairie, rue Market, au coin de la Cinquième Rue, approximativement à l'emplacement du premier magasin du bijoutier Samuels, pour lequel Dashiell Hammett avait travaillé quelque temps, en charge de la publicité, et où il avait rencontré une jeune fille qui lui avait inspiré le personnage de Brigid O'Shaughnessy, dans *Le Faucon maltais*.

Le libraire se trouvait là, au fond de l'unique pièce très haute, partagée en couloirs étroits par des rayonnages allant du plancher au plafond, où les livres d'occasion étaient soigneusement rangés, si serrés qu'il était difficile de retirer certains exemplaires. Même si j'y étais venue plusieurs fois, fascinée par l'exceptionnelle richesse de la librairie, je n'étais pas sûre que le petit bonhomme me reconnaîtrait.

« Excusez-moi, je cherche Brigid O'Doorsey. »

Il ne bougeait pas.

« Je sais qu'elle assiste parfois aux promenades littéraires des Amis de Dashiell Hammett. »

Il me regarda d'un œil soupçonneux, sous sa visière de plastique. Je lui montrai le paquet.

« Mon nom est Claire Dubé. Regardez, j'ai reçu ceci, pour elle. J'aimerais lui remettre en main propre. Pouvez-vous m'aider ? »

Il continua à attacher, avec une ficelle, un ballot de romans policiers jaunis. Il prit un crayon derrière son oreille et inscrivit sur un papier le prix du solde.

De mon sac, je sortis *Le Faucon maltais*.

« Regardez. Ce livre appartient à Brigid O'Doorsey. Je crois que c'est la signature de Dashiell Hammett ? »

Ses yeux se plissèrent. Il déposa son ballot. Sur un pupitre en bois foncé, sur lequel se trouvait une lampe à abat-jour vert, il alla chercher une énorme loupe. Il portait des pantoufles chinoises en satin noir brodé et traînait les pieds. Son souffle était rauque, et il était épisodiquement secoué par des quintes de toux, grasses à vous donner envie de vomir. Il examina longtemps la jaquette du livre, sans rien dire. Il semblait réfléchir. Je sortis les photos.

« Vous la reconnaissez, n'est-ce pas ? »

Il haussa les épaules, se dirigea vers un des rayons. Je le suivis. Il tira d'un recoin une échelle de bois qu'il escalada lentement, barreau après barreau, pour aller replacer un lourd volume relié de cuir grenat parmi d'autres œuvres de Toynbee. Dans un anglais approximatif je lui racontai que, le deuxième dimanche du mois de mars, lorsque nous nous étions joints au tour guidé des Amis de Dashiell Hammett, tour qu'il dirigeait d'ailleurs lui-même, Brigid O'Doorsey se trouvait parmi le groupe de touristes admirateurs du célèbre romancier, venus visiter le « San Francisco de Hammett ». Camouflée sous une perruque noire, elle portait une robe bleue.

Dans une langue seconde, les mots sont simplement plus éloignés de la réalité que dans la langue maternelle. J'avais l'impression de délirer. Pourtant, cette fois, le libraire sembla

m'écouter plus attentivement. Il redescendit péniblement de l'échelle. Les barreaux grinçaient.

« Elle porte toujours une robe bleue. Vous la connaissez sûrement. Rappelez-vous. C'était au mois de mars et il faisait très froid. Il y avait des touristes japonais. Dans Burrit Alley, juste en face de la plaque consacrée au *Faucon maltais*, je me suis trouvée à côté d'elle. À ce moment-là, je n'étais pas certaine. Mais maintenant, oui, j'en suis persuadée. Une femme extrêmement... maigre. Mais qui a certainement été très belle. Lorsqu'elle a quitté le groupe, je l'ai suivie de loin. Elle avait une perruque noire, un collier de verroterie bleu, d'énormes pendants d'oreilles. Elle marchait dans la rue Stockton. Aussitôt entrée dans le quartier chinois, elle s'est faufilée entre les cageots de légumes, dans les venelles. Je suis sûre que c'était elle, maintenant. Elle m'avait reconnue. Sinon, pourquoi se serait-elle sauvée ? Elle savait que j'avais rencontré son mari. Que j'avais été mêlée à son histoire. Elle avait probablement senti que j'étais sur le point de la reconnaître, que dans quelques secondes j'allais m'exclamer, lui toucher le bras, l'interpeller. Ce sont des choses qu'on peut très bien pressentir. Alors, elle s'est sauvée. »

Il avait recommencé à vaquer à ses affaires en maugréant, sans s'occuper de moi. Je le suivais en parlant. Il empilait maintenant des volumes de *l'Encyclopaedia Britannica* sur un diable. Le soleil entraînait par la vitrine, et la poussière soulevée dansait dans la lumière. Le libraire enleva son sarrau marine, crasseux. Il portait un costume incroyablement démodé, et pourtant parfaitement neuf, en serge noire.

« Voyez les photos, au moins », dis-je en les lui mettant sous le nez. Il les regarda à contrecœur, en soupirant. J'avais apporté les plus récentes. Les plus décentes aussi. On y voyait Brigid O'Doorsey au sortir d'une clinique de beauté, sans doute au Mexique. On pouvait lire un nom en français sur la photo polaroid : « La fontaine de Jouvence — *Beauty* — Tjua. » Le reste des lettres d'un mot qui ne pouvait qu'être Tijuana était coupé par le cadrage. Devant la clinique, debout entre deux

femmes en blanc, Brigid souriait courageusement. « C'est elle. Vous voyez, n'est-ce pas, de qui je parle ? »

Le vieil homme se détourna en marmonnant vers les rayons. Il regardait ses livres avec une sorte de détresse. Une librairie d'une richesse remarquable. Un ordre impeccable. Des volumes d'occasion, provenant de toutes les littératures, de toutes les langues, de toutes les époques.

« Si elle vient, je vous en prie, pouvez-vous lui dire que j'ai reçu un paquet pour elle ? Regardez : je crois que c'est une cassette. En tout cas c'est la taille et la forme d'une cassette. Qu'elle communique avec moi. Je m'appelle Claire. Elle me connaît. Elle saura qui je suis. Je voudrais lui parler. Je suis la locataire de sa maison, à Berkeley. Je dois repartir bientôt à Montréal. Elle me doit de l'argent. Et je cherche aussi un... document, qui appartient à mon mari. Elle pourrait probablement me renseigner à ce sujet. C'est très important. »

Il hochait la tête pensivement. Puis il me demanda si j'étais bien la cliente qui avait acheté, l'autre jour, un vieux roman français. Je répondis que oui, même si le roman était en réalité celui, réputé introuvable, d'un modeste mais attachant écrivain montréalais nommé Rex Desmarchais. La présence de ce livre à San Francisco m'avait tellement étonnée que je l'avais immédiatement acheté.

Il m'examina longtemps de la tête aux pieds, et avoua d'un ton maussade : « *She comes, sometimes. But I haven't seen her for a long time. Quite a long time* », ajouta-t-il, en hochant la tête, mécontent. D'après lui, Brigid O'Doorsey n'était qu'une « folle urbaine », comme on en rencontre malheureusement de plus en plus dans les grandes villes américaines, désertées au profit des banlieues et des centres commerciaux. Il avait prononcé les mots *shopping centers* avec un accent étranger, d'un ton accablé. Il semblait très perplexe.

Il me fit signe de le suivre, et m'attira dans l'arrière-boutique, dont il referma la porte. La lumière d'un immense aquarium éclairait le débarras où voisinaient des chemises, des cintres, des boîtes de conserve et de céréales, une bicyclette, un manteau

de fourrure élimé, des chapeaux de feutre mou, une canne, une voiturette, une table de métal avec un dessus d'émail écaillé où traînaient des assiettes grasses abandonnées depuis des siècles. Une énorme tortue nageait dans l'aquarium. En apercevant le libraire, elle vint se frapper la tête contre la vitre. Le vieil homme s'approcha et lui parla doucement, dans une langue qui me sembla être du yiddish, ou peut-être un dialecte de l'allemand. Il prit en tremblant un mince morceau de viande crue qui traînait dans une soucoupe en plastique rose, l'approcha au-dessus de la tête préhistorique de la tortue, qui étira un cou dégoûtant et happa maladroitement la nourriture, replongeant ensuite pour déguster sa pitance en faisant battre ses palmes moussues, terminées par de curieuses griffes en corne noire. Il se tourna vers moi et chuchota, en haussant une fois de plus les épaules : « *You can try room 1219.* »

La chambre 1219 du *St. Francis Hotel* ? En un sens, je ne fus pas surprise.

Je savais que les O'Doorsey avaient été vus, depuis leur départ, au bar en marbre noir du *St. Francis*. Diran Zarian me l'avait dit. J'approuvai. De fait, c'était probablement une bonne idée.

« Je sais, dis-je. Il y a eu un scandale dans cette chambre. En 1921, n'est-ce pas ? Un charmant week-end, entre vedettes de Hollywood. Une femme est morte, deux ou trois jours plus tard. Elle avait le pubis défoncé. Elle s'appelait Virginia Rappe. Un dénommé Arbuckle, un obèse, grande vedette comique du cinéma muet, avait été accusé de l'avoir violée, et d'avoir causé sa mort. On n'a jamais pu savoir si elle était morte d'un avortement préalable, ou des suites de cette orgie, dans cette chambre du *St. Francis Hotel*. Dashiell Hammett s'était vanté d'avoir participé à l'enquête, pour la défense, n'est-ce pas ? Il avait essayé de sauver Arbuckle. Mais c'était trop tard. La carrière de l'acteur était brisée. C'est à cela que vous faites allusion ? »

Le vieux libraire souriait, comme pour me féliciter. Il me poussa doucement vers la sortie, ferma la porte sur moi. Puis il

la rouvrit et glissa la tête dans l'entrebâillement, pour ajouter : « Lui, il est simplement idiot. Elle, elle est détraquée. Fêlée. Je vous jure. N'essayez pas de comprendre. »

Je marchai un peu dans la rue Market.

J'entrai dans une boulangerie qui fabriquait des *bagels*, des brioches au sésame ou aux graines de pavot. Les murs étaient jaunes, couverts de photos géantes de pains aux œufs dont la pâte tressée, dorée, appétissante, me donna faim. Je choisis un sandwich au thon, enveloppé dans un cellophane, et demandai un grand verre de jus d'orange. Le caissier avait le teint foncé des Indiens. Je m'assis dans la vitrine pour manger. Les rues de San Francisco m'attiraient comme des bras.

Je sortis et retournai à la Renault. Mais au lieu de me diriger vers l'ouest pour reprendre l'autoroute 101 menant au Bay Bridge, je filai vers l'est, tournai à gauche dans Columbus, passai devant la fameuse librairie City Lights, et me garai de nouveau, dans un endroit interdit. Dans la vitrine, il y avait un livre de Jack Kerouac.

Alors, j'eus un brusque coup de cafard. D'où nous venait, mon amour, ce périodique besoin de partir ? Comme un manque, un appel d'air. Tout l'hiver, nous n'avions pourtant cessé de répéter, comme Kafka l'avait dit de la ville de Prague : « Montréal ne nous lâchera pas. » Kafka, comme nous, n'avait plus que cette ville à aimer. Je me sentais si accablée qu'il me sembla inutile d'entrer dans la librairie où le poète Lawrence Ferlinghetti en chair et en os se tenait derrière sa caisse, comme si le temps n'avait pas passé, comme au musée de cire.

Je remontai dans la voiture, roulai encore et me retrouvai inévitablement sur les quais. Les voiles de catamarans, le Golden Gate Bridge peint en rouge, les gratte-ciel en miroirs. Tout cela m'apparaissait cruellement désuet. Un musée, sur une carte postale. Je cherchai vaguement, sur mon plan, la façon la plus courte de se rendre à Union Square, au *St. Francis Hotel*. Monter à la chambre 1219...

Puis je décidai que non. Tout cela était parfaitement absurde et irréel, ne me regardait en rien. Je dérivais et m'éloignais de

moi-même et cela ne m'avancait en rien. Tout ça pour une plaque d'ordinateur ? Non. Pas la peine.

Prise de panique, je rejoignis l'autoroute comme si j'avais eu le feu à mes trousses. Tout cela était parfaitement insensé. Ici, mon enfant n'avait que moi au monde. Un accident, un retard, et personne n'irait le chercher à l'école. J'étais une mère irresponsable. Je devais immédiatement retourner sur l'autre rive.

Sur le pont, la circulation était comme toujours dense, rapide, agressive. Une Maserati argentée, excitée semblait-il par le derrière fleurdelisé de notre Renault, me poursuivit, phares allumés. Une femme la conduisait, les bras parfaitement tendus vers le volant. Gantée, coiffée, elle fit pivoter sa tête d'oiseau dans ma direction, et me lança un coup d'œil méchant en me dépassant par la droite.

8.

À l'école, Hawaiian Rainbow me remit une page photocopiee où elle avait dessiné le plan du quartier où elle habitait, et indiqué comment s'y rendre. D'autres enfants de la classe avaient accepté son invitation. Samedi, deux heures, avait-elle précisé sur la feuille.

Depuis San Francisco, j'avais l'impression d'avoir un couteau planté près du cœur, une sorte de couteau immatériel qui ne faisait pas mal, mais pointait vers l'intérieur, me privant d'oxygène, d'hémoglobine... J'avais résolu de ne plus m'occuper de tes affaires avant de t'avoir parlé. Mais aucune de mes résolutions ne tenait le coup, depuis ton départ.

Rue Golden Gate, pour gagner du temps sur l'éternelle rivale qu'est la télé, et sur Vasseur qui là-haut, dans le bungalow, devait m'attendre pour s'épancher, je proposai à Phil une session de tricycle. Dans son inexpérience, Vasseur lui avait offert un de ces véhicules à roues larges et basses, sans se demander comment l'objet pourrait rentrer dans la Renault au moment de repartir pour Montréal.

Phil était le seul enfant de cette enclave résidentielle. Nous étions de toute façon les seuls à faire usage du trottoir. Jamais en six mois je n'avais vu un seul être humain marcher ici. Tout le monde circulait en voiture. À la longue, je m'étais surprise à

penser que ce n'était pas seulement par paresse, et qu'il était peut-être dangereux de marcher dans ces rues désertes. N'importe qui pouvait vous cueillir au vol et vous faire disparaître en un rien de temps. On racontait tant de choses.

Il enfonça le casque protecteur de Joe Zarian sur son crâne et m'emprunta mes lunettes de soleil. Il fallait aussi des gants. Il y en avait dans l'auto. J'installai le pilote dans son bolide. Sa voix de cristal, son babillage ininterrompu : je ne voulais penser à rien d'autre... Je donnai une légère poussée de la main au véhicule qui s'ébranla lentement. Je restai en haut de la pente. Le couteau invisible était toujours là, incommode.

Je n'avais jamais eu le sentiment d'être chez moi en Californie. Mais j'avais cru, naïvement, que ce déplacement me révélerait le sens de ma vie. L'anglais, le climat, la proximité de Hollywood : j'avais cru à la magie du lieu, au miracle du voyage. Et je devais me rendre à l'évidence : pas plus cette fois-ci que les autres, je n'avais encore eu de révélation finale, ou la certitude absolue du sens de mes choix. Je me retrouvais aussi indécise, incapable de rien regretter, incapable d'assumer non plus mes décisions. Le mieux que je pouvais faire était de m'en tenir à une ligne de vie minimaliste, biologique : mon enfant, mon mari. Après tout, il y a cinquante ans seulement, un enfant, un mari, suffisaient à faire l'identité d'une femme. Et maintenant c'était le contraire. La réalité pouvait-elle se modifier à ce point en si peu de temps ? Je n'avais jamais partagé l'illusion qu'on puisse choisir sa vie. Mais je désirais être fidèle à ce qui avait eu lieu. Je n'aime pas les gens qui forcent le destin.

Le tricycle faisait du vacarme en accélérant. Le bruit cessa brusquement, suivi d'un silence suspect. Un terrifiant bouledogue noir habitait à l'intersection où aboutissait la pente. J'entendis japper, hurler. Je descendis en courant. Le tricycle s'était enfoncé dans un talus de lierre. Je dus le remonter moi-même, Phil traînant la patte et gémissant, déparlant, zozotant comme un enfant de deux ans.

Il se planta droit devant moi. Son visage était fermé, ses yeux

durs. Il parlait doucement, à mi-voix, avec une patience contenue. Je reconnus ma propre intonation, quand je m'efforçais de ne pas me fâcher, contre lui, contre Vasseur. « Maman. Ecoute-moi bien. Je suis sérieux. Très sérieux. On ne peut pas partir d'ici. Je ne veux pas laisser Hawaiian Rainbow, mon école, mes amis. »

Si nous n'étions pas allés à Venise, Phil n'aurait pas été là, pensai-je tout à coup. Trois jours passés étendus l'un à côté de l'autre, sans sortir d'une chambre sombre, éclairée par un lustre en verre soufflé. Les gondoles cognaient aux murs. Les dames de l'hôtel déposaient discrètement, à l'heure des repas, un plateau de fruits et une carafe d'eau devant le seuil de la porte. Nous n'y touchions pas. Nous ne bougions pas. Pour nous narguer, nous rendre fous, des bruits étouffés, au-dessus de nos têtes, dans d'autres chambres de cet hôtel abritant certainement des couples illicites en proie à la passion, des professeurs américains avec leur jeune maîtresse, des femmes d'affaires italiennes avec leur jeune amant... À Venise, j'avais décidé de rompre avec toi. Non pas parce que je ne t'aimais pas, mais parce que je ne savais plus ce que voulait dire le mot amour. Et puis, brusquement, le vent avait tourné, et nous avions été de nouveau violemment rattachés l'un à l'autre. Réunis, et parfaitement amalgamés, soudés, broyés. L'orage après le calme. Les gens qui n'ont pas un jour fait l'amour à tâtons, dans le noir absolu, en sachant que quelqu'un pourrait en naître, ne connaissent pas le sens du mot nudité.

« Maman, regarde ! » Une créature bizarre sortait de la chaumière anglaise, jaune canari, jouxtant la propriété de miss Marple. Phil examinait, subjugué, sans s'en cacher, cette femme curieusement habillée d'une cape noire allant jusqu'à terre. Ses cheveux gris étaient coiffés en bandeaux et attachés en arrière par un élastique. « Je la connais », me dit-il à mi-voix. Elle souriait d'un air un peu dérangé, et se dirigeait droit vers nous d'un pas martial.

« Puis-je vous parler quelques secondes ? C'est vous qui habitez la maison de Brigid ?

— Oui.

— Vous savez que Brigid est un membre actif du mouvement No Meat ?

— J'ai vu les recettes.

— Et ce petit enfant, il connaît, lui, le mouvement No Meat, non ? »

Phil se colla contre moi. On lui avait en effet montré, à l'école, un film où l'on voyait littéralement des enfants africains mourir de faim. Depuis, il me demandait chaque jour si ces enfants étaient morts, maintenant. Il insistait. Ces enfants qu'il avait vus, ceux-là, est-ce qu'ils étaient déjà morts de faim ? Est-ce qu'ils étaient morts lorsqu'il avait vu leur image dans le film ? Quand, exactement, étaient-ils morts ? La veille encore il m'en avait reparlé. Et cela m'avait rappelé ce passage de Montaigne que tu m'avais lu, un soir, sur l'usage des Egyptiens de mettre un mort au milieu de leurs salles de banquet. Maintenant, c'était le Sahel à la télé en dînant. Les images étaient simplement de plus en plus belles.

« Oui, je crois qu'il a effectivement entendu parler de... cela. Vous connaissez Brigid O'Doorsey ?

— Je la connais un peu. Je suis responsable de la diffusion de nos idées dans ce quartier. La voisine m'a dit qu'elle était partie, et que vous habitiez chez elle. Avez-vous vu notre livre, *Eating in a Small Planet* ? »

Je fis signe que oui, et pris Phil par la main, pour partir. Il avait été vivement impressionné par les photos. J'avais moi-même lu le livre de propagande du mouvement No Meat. Il y avait, dans les armoires de Brigid O'Doorsey, une quantité démentielle de pots remplis de toutes les variétés de lentilles, pois, millet, blé concassé et autres protéines végétales, dignes d'un marché africain. Et une accumulation non moins extraordinaire de diverses boissons gazeuses artificiellement sucrées à saveur de cola, citron, limette, cerise noire, orange, vanille, et couleurs correspondantes, rivalisant les unes avec les autres pour éteindre votre soif de sucre sans vous refiler de calories. Toutes laissaient dans la bouche le même goût savonneux qui à la longue avait dû, m'étais-je imaginé, enlever définitivement l'appétit à Brigid O'Doorsey et la transformer en squelette vivant.

Les cadavres charcutés des pauvres vaches, parquées par les multinationales de la viande, dans les villes puantes du Midwest, est-ce que j'étais encore capable de les avaler ? me demandait la sorcière. Je mangeais de la charogne ? Sa peau était blanche et lisse comme celle des religieuses de mon enfance.

« Vous savez que les travailleurs du raisin meurent comme des mouches ? Il y a des insecticides dans tous les fruits que vous achetez ici. »

Phil me tirait par la manche.

« Est-ce que vous avez déjà pensé que si chacune d'entre nous cessait d'acheter de la viande, du jour au lendemain, l'économie du pays, l'équilibre du monde, seraient renversés ? »

Les comptoirs du Safeway étaient devenus des tombeaux. Le beurre, le fromage, étaient contaminés. Le poisson au mercure rendait fou. Plus de colorants, plus de sucres industriels.

« Est-ce que vous accepteriez de rapporter des dépliants dans votre pays ? Est-ce que vous accepteriez d'être notre correspondante ? »

Elle me scrutait de ses yeux sévères. Je souris en faisant non de la tête, et j'entraînai Phil avec moi, en tirant sur le tricycle qui bringuebalait dans l'escalier de tuiles.

Vasseur prenait une de ses interminables douches. Sur la table de la cuisine, il y avait un message, écrit de sa main : *Mr. Diran Zarian a téléphoné. Tu as rendez-vous avec lui, mercredi soir, à San Francisco, devant le Civic Center.*

Je frappai à la porte de la salle de bains. Il chantait.

« *C'est la lutte finale !...* »

— Qu'est-ce que ce message ? Tu n'as pas demandé un numéro de téléphone ? Qui t'a dit que j'accepterais ?

— Mais ce Zarian prenait l'avion pour San Diego. Il téléphonait du hall des départs. On entendait presque les moteurs. Il m'a raconté toute une salade. Attends un peu. Je ne voudrais pas que ma nudité trouble votre esprit, ma chère... »

Il ressortit de la douche avec sa bouteille de whisky et un verre vide. Il semblait entré dans une phase dite « maniaque » du cycle binaire qui le ballottait de positif en négatif, d'actif en

passif, d'optimiste en pessimiste, ainsi qu'il me l'avait maintes fois expliqué, depuis que, à Venise, il avait lui aussi aperçu Cupidon en personne.

« Il voulait te parler. J'ai retenu tous les détails. Il y aurait eu un accident, non loin de Redwood City, et M. Zarian veut absolument te rencontrer, car il dit que tu dois te méfier de Ron O'Doorsey. Un avocat véreux, un parasite stupide, un maître chanteur. Ce furent ses paroles, chère. Je ne fais que répéter l'information. Ces étrangers ont toujours beaucoup de vocabulaire. Il m'a aussi demandé comment vous aviez fait pour trouver cette maison. Je n'ai rien dit. Il voulait savoir si vous connaissiez un certain Bob... »

— Mason ?

— Oui, Bob Mason, exactement. Tu le connais ?

— Mais oui. C'est lui. Regarde, dans le journal. Il est mort samedi dernier. Je te l'ai montré, hier. Je t'en ai parlé des dizaines de fois. Mais tu ne m'écoutes pas quand je parle.

— Il voulait savoir si vous connaissiez cet individu depuis longtemps, s'il était "vraiment" un de vos amis. Il semblait fort agité. Il prend du speed ? De la cocaïne ? Comme il ne revient que mercredi de San Diego, il te donne rendez-vous au Civic Center. Il dit que tu ne peux pas ne pas connaître l'endroit, qu'il t'en a déjà parlé.

— Tout de même. Tu aurais pu lui demander de rappeler. Ce n'est pas très compliqué, téléphoner de San Diego.

— Impossible. M. Zarian est un homme très important ! Il s'en allait en mission secrète. Exposer les résultats d'une recherche à la Défense américaine. Il serait *incommunicado*. »

Vasseur riait à gorge déployée.

« Tu vas te décrocher la mâchoire. Es-tu en train de capoter, Alain Vasseur ? »

— C'est l'effet des antidépresseurs. Antidépresseurs et whisky, santé et joie garanties. Foi de psy. Allons, un verre ?

— Et qui gardera Phil ?

— Bon ! Tu vas y aller ! Excellent. Je vais m'occuper de l'enfant. Ne t'en fais pas, Claire. Tu sais... j'aime beaucoup Phil. En fait, je crois... que je l'aime... un peu trop. »

Des sanglots étouffés l'empêchaient tout à coup de parler. Enfin. Ce que chez les hommes on considère comme étant des sanglots.

Mais j'étais incapable de sympathiser. Je commençais à être sérieusement désensibilisée. Cette histoire n'était pas la mienne, mais elle était en train de le devenir.

« Il a dit : votre amie n'est qu'une petite fille, elle doit faire extrêmement attention... Bière ? Vin ?

— Perrier.

— Et moi, je veux du jus. »

Phil jouait tranquillement avec les robots transformables de Joe Zarian. Dessinés par des ingénieurs, manipulés par des séries d'enfants scientifiquement échantillonnés et observés à leur insu derrière un miroir espion. Une fois testés selon la couleur, la forme, la sécurité, on les annonçait à la télévision. Rien à faire contre l'efficacité behavioriste !

Vasseur lui proposa une partie d'échecs sur ordinateur.

Je sortis résolument le paquet destiné à Brigid O'Doorsey de mon sac à main. Rageusement, je déchirai l'emballage. Il contenait bien une cassette. Et où était passé le magnétophone ?

Tubes et masques de plongée, bottes italiennes, pelle à sable, éléphant en peluche et crème à raser : toute ma vie était répandue, en vrac, sur le plancher de la chambre. Je fouillai, trouvai l'appareil. Les piles étaient faibles. Un long moment s'écoula, durant lequel le ruban tourna, silencieux. Puis, comme je m'y attendais, je reconnus clairement la voix et l'accent de Diran Zarian.

« *Représente-toi donc, récitait-il lentement, des hommes qui vivent dans une sorte de demeure souterraine, en forme de caverne. À l'intérieur de cette demeure ils sont, depuis leur enfance, enchaînés par les jambes et par le cou...* »

Je rembobinai le ruban, et je réécoutai ce texte que je reconnaissais parfaitement, sans y croire encore. Vasseur s'exclama :

« Le mythe de la caverne !

— Je crois que je perds la boule !

— *Les hommes dont telle est la condition, continuait Zarian, ne tiendraient pour être le vrai, absolument rien d'autre que les ombres projetées par les objets fabriqués...* »

Les ombres projetées par les objets fabriqués !

Le récit de Platon continuait, sans autre explication, jusqu'à la fin. Ensuite, on entendait un immense rire désabusé. Puis, plus rien.

Je courus dans la salle de bains, fermai soigneusement la porte, la verrouillai, ouvris le robinet de la baignoire, m'y assis et laissai monter l'eau chaude, très chaude, jusqu'à ce que j'en aie jusqu'au menton, et je restai là, engourdie, mettant parfois la tête sous l'eau, retenant ma respiration, écoutant les clapotis. On verrait, on verrait bien.

La nuit qui suivit, contrairement aux précédentes, je dormis d'un sommeil profond, chargé de longs rêves denses et énigmatiques. Ma traître cervelle concocta un mélange de Vasseur et de Zarian, une sorte de dieu qui avait les manières de Marcello Mastroianni et de Woody Allen réunis. Quand je me réveillai, j'avais les jambes moites et l'impression d'avoir vécu l'orgasme du siècle sans pouvoir m'en souvenir. Le sang battait dans ma tête, et j'avais le sentiment de pouvoir localiser les images dans les circonvolutions de mon cerveau, tant elles avaient été saisissantes.

Mais on doit savoir aménager ses rêves, comme on détourne les rivières. Diran Zarian s'avérait la seule et unique piste. Je passai cette journée du mercredi à m'en convaincre.

Tout avait été rangé, dans la maison de Brigid O'Doorsey. Nous y étions ce que nous avons toujours été : des étrangers.

Je relus une dernière fois son journal intime. C'était le témoignage laconique d'une enfant du siècle. De 1960 à 1977, elle avait consigné tous les détails de sa vie sexuelle. Notes et fragments, d'une précision clinique, dans un grand cahier aigumarine. Au début, rendez-vous anodins. Succession de noms et de marques d'autos. Et quelques commentaires, permettant de deviner l'audace de la jeune fille consciente de son extraordinaire pouvoir : « Je suis la plus belle. »

En 1965, elle avait fait quelques mois en psycho à l'université de Berkeley. En tant que résidente du patelin, elle avait le droit de faire des études dans la célèbre institution. Sur les photos de cette époque, Brigid portait des chandails moulés, des cheveux en *pageboy*. Mais elle n'avait pas survécu longtemps aux exigences de la vie intellectuelle. *Sois belle et tais-toi*, avait écrit la nymphette sur ses devoirs ratés, sur ses feuilles d'examens vides, de même que sur son premier et dernier relevé de notes.

Elle avait ensuite travaillé pour des agences fabriquant des catalogues de vente à domicile. Puis elle avait été mannequin chez Macy. Quelques années plus tard, elle posait pour des photographes de haute couture dans des décors exotiques. Sur toutes les images, ses yeux et ses cheveux la distinguaient immédiatement des autres femmes. Mystérieux, intangible relief de la beauté.

Plus tard encore, venait le désenchantement. Un homme d'affaires de Detroit ne bandait que d'après photos. Un autre était circoncis et Grigri, comme elle se faisait apparemment appeler par ses amants, ses clients, n'appréciait pas tellement le membre décapuchonné. Dans son carnet, un jour, j'avais compté presque deux cents noms d'hommes, courtiers, avocats, hommes d'affaires, membres du Parti démocrate, journalistes, écrivains. Elle les recevait, ou elle se rendait chez eux à Chicago, à Philadelphie, au Texas. Elle leur envoyait certainement des lettres, puisqu'ils lui répondaient. Des lettres d'amour stéréotypées, pauvres comme des romans-photos. Un surnommé Hypo se laissait sucer comme un pachyderme sans bouger l'orteil, l'œil brillant, pendant des heures, sans réagir. Misère de misère.

Impossible de résumer. Tout était éparé. Brigid O'Doorsey avait acquis le goût de l'argent en travaillant comme mannequin. Elle avait fréquenté le milieu des spectacles rock. Puis elle avait couru le monde en blue-jean. Étudié la peinture à Paris. Collectionné la verroterie de safre, les poupées aux yeux de smalt, les bleus de cobalt !

Peu à peu l'obsession de l'épiderme s'insinuait dans sa vie. Des dizaines et des dizaines d'interventions avaient été pratiquées,

semble-t-il, sur son visage livré aux aiguilles à coudre de richissimes doctresses qui effaçaient les traces du temps, dans de louches cliniques de beauté. On soulève la peau, on la tend, puis on excise le surplus. « Vous aurez le ventre d'une enfant de cinq ans », précisait une publicité qu'elle avait collée dans son cahier. C'était la dernière page. Ensuite, plus rien. Une droguée du scalpel.

Notre vie ne nous suffit pas, le secret de celle des autres nous tarade. L'armoire contenait des douzaines de robes. Certaines étaient trop grandes pour moi. D'autres très petites. Je les avais souvent essayées. Je revêtis une des plus spectaculaires, en lamé, crêpai mes cheveux, étirai le coin de mes yeux. Dans le miroir de Brigid, je me regardai longtemps. Je ne me changeai même pas pour descendre chercher Phil à l'école. Il ne remarqua d'ailleurs pas mon déguisement. Il semblait fatigué, morose, atone. Le blanc de ses yeux était rouge et irrité. Il ne voulut pas de goûter et s'effondra devant la télé.

Il ne me restait que deux heures à tuer avant de partir pour San Francisco rejoindre Diran Zarian. Gymnastique, douche. La cassette de Jane Fonda était impitoyable. Mais indispensable à la survie de l'humain rivé à ses écrans. Abdominaux, taille, jambes, fesses. « *To the right, left, right, left... Squeeze !* » Le soleil rasait les murs bleu foncé de la chambre de Brigid O'Doorsey. « *And now, relax !* »

Tulles synthétiques, brochés de térylène, velours moirés du polyester. Froufrous et jabots dérivés du pétrole. Je respirais le parfum composite des robes de Brigid O'Doorsey. Eau de Cologne et fragrances pétrochimiques des dacrons et nylons. Je les posai sur moi, les endossai l'une après l'autre.

Dans la robe d'une autre, on se voit mieux. Après tout j'étais peut-être venue ici, au bout du continent, pour apercevoir mon image dans une robe de satin et me dire : si j'avais eu un de ces corps échanrés et dramatiques, peut-être ne m'aurais-tu pas aimée, peut-être pas regardée, il y a longtemps, quelques instants avant la première neige, à Montréal. Mais tu m'avais regardée, tu avais choisi de m'aimer. Et ni avant ni après, personne, jamais, ne m'avait aimée autant que

toi. J'avais parfois détesté ces premières minutes, mais je n'avais jamais réussi à les effacer.

La première neige. Les bruits feutrés, les rires assourdis, nos mouvements ralentis. Une clarté presque irréaliste montant des trottoirs. Nous avions marché en calant dans la neige, comme en rêve. Vasseur nous avait quittés. Peut-être depuis ce temps essayait-il, sans le savoir, d'annuler ces instants dont il avait été témoin ? Tu venais de me donner, sans conditions, ta vie. Et déjà je me demandais si je devais partir ou rester. Mais la neige tombait, et j'étais restée avec toi, dans la nuit mauve, abritée par la silhouette familière de Montréal. Et nos paroles, approximatives et libres, avaient commencé à tisser leur cocon. Nous nous entendions, comme deux musiciens qui ne se seraient jamais vus et qui pourtant se « retrouveraient » pour une improvisation. Et ensuite, jamais nous n'avons cessé de nous entendre. Notre vie se joue en un instant. Ensuite, on se rappelle cet instant...

Je me maquillai. Je peignis mes ongles en violet. Bretelles de satin, bustier intégré, taille ajustée : la robe bleu paon de Brigid O'Doorsey m'allait parfaitement, même si j'étais plutôt du genre cotonnade, toile, textile naturel.

Je ne me reconnaissais pas.

Je décidai de sortir ainsi habillée, pour m'amuser.

Dans mon agenda j'écrivis pour moi-même :

1. *la plaquette.*

2. *les dollars.*

3. *la chambre 1219.*

Je mis l'agenda dans le sac de Brigid, avec mon porte-monnaie, mes clefs, un mouchoir. J'enfilai les sandales de serpent de Brigid O'Doorsey. Les oreilles ornées de ses faux lapis-lazulis, sa bague de zircon au doigt, un de ses bracelets de plastique au poignet, je me sauvai par le jardin en riant comme une enfant.

Avec Vasseur, Phil serait très bien.

DEUXIÈME PARTIE

Si tu ne m'aimes pas, il n'y a rien à dire.
Si tu m'aimes, il n'y a pas de réponse non plus.

DASHIELL HAMMETT,
Le Faucon maltais.

1.

Sur le Bay Bridge, j'aperçus mon propre regard, moqueur, dans le rétroviseur. J'aime les ponts. Mais celui-là est gigantesque. À l'heure de pointe, lorsque les autos nerveuses hurlent sur les deux étages, il est difficile d'oublier qu'on se trouve au-dessus d'une faille géologique.

Dans le prolongement du pont, une voie surélevée débouchait, je le savais, à proximité du Civic Center. Non loin de l'endroit où Zarian, comme il me l'avait une fois raconté, avait fait la connaissance de Brigid O'Doorsey, dans la file d'attente d'une foire d'informatique, en avril 1977. Cette exposition fut une des premières à présenter des prototypes de micro-ordinateurs. L'événement avait, après coup, été considéré par maints journalistes scientifiques comme le premier signe du fameux boom de Silicon Valley.

Dans la rue Larkin, en face du « massif symbole de la justice », comme le disait un dépliant, se trouvait une place pour stationner. Autant dire un miracle. Je me garai, assez convenablement pour une fois.

Diran Zarian était venu incognito à cette foire, à titre strictement personnel, « pour observer » seulement, m'avait-il expliqué. Quelques types de I.B.M. étaient là aussi. Mais en 1977, aucun ingénieur sérieux ne croyait à la possibilité de commercialiser les micro-ordinateurs.

Dans le vent glacé de San Francisco, il avait vu Ron O'Doorsey sortir de la foule et se diriger droit vers lui, suivi d'une femme aux cheveux roux ondulés, habillée d'une robe de taffetas turquoise et d'un vison assorti. « Le silence se faisait sur son passage », m'avait-il dit, avec son accent ténébreux. Employer en toute naïveté ce genre d'image faisait partie du charme indéniabie de Diran Zarian.

J'étais en avance. Je marchai un peu dans les allées du petit parc à la française. Pigeons, clochards, pinard et *bag ladies*. Toutes les villes se ressemblent. La femme de Dashiell Hammett venait promener son enfant dans ce square, avais-je déjà lu quelque part. Des papiers gras, des verres de plastique, des sacs à ordures déchirés, poussiéreux et vides, flottaient à quelques centimètres du sol, soufflés par le vent. Les sandales de Brigid me faisaient mal aux pieds. Je m'assis sur un banc, réfléchissant à cette histoire qui me fascinait peut-être surtout par la façon aléatoire, et presque fatale, dont j'y avais été sinon mêlée, du moins momentanément associée.

En 1977, Ron O'Doorsey et Diran Zarian se connaissaient déjà, me rappelai-je. Ils s'étaient violemment affrontés à propos du piratage informatique, quelques années plus tôt, dans une réunion d'ingénieurs, de militaires, de mathématiciens et de logiciens. Cela se passait à Albuquerque, au Nouveau-Mexique. O'Doorsey avait prétendu, au nom du pragmatisme, que jamais on ne pourrait faire respecter la propriété des logiciels : trop faciles à copier, impossible d'établir des règlements applicables. Zarian et ses confrères ne s'étaient pas gênés pour dénoncer la présence, à cette réunion de haut niveau, de porte-parole camouflés des hippies.

O'Doorsey n'était qu'un flibustier ! Je me rappelais l'indignation de Zarian. Partager la propriété de ces nouveaux biens, cela pouvait paraître noblement humaniste, mais en réalité, ces idéalistes n'étaient que des irresponsables, qui allaient faire perdre aux Américains leur suprématie dans le domaine des logiciels. « Imaginez, s'était-il enflammé, l'angoisse de celui qui, détenant la clef du XXI^e siècle, sait aussi que nul système ne

peut lui en conserver le privilège et que, si complexe et si délicat que soit le dessin de cette clef, il suffit d'une seconde pour le copier et le multiplier, sans qu'aucune trace soit conservée de son génial découvreur. » Cela n'avait aucun sens. Et pourtant, telle était la situation dans le Klondike des années 80, c'est-à-dire l'immense, l'invisible, l'ingouvernable domaine du *software*. Il fallait absolument des règlements.

Lorsqu'il avait aperçu Brigid, croisé son regard, Zarian avait toutefois oublié cette controverse avec son frère, et toutes ses réticences professionnelles. Un éclair avait découpé cet instant, l'isolant du reste de la durée et de sa mémoire, faisant de lui un autre homme, un homme sans passé. Ce n'est que lorsque sa femme s'était sauvée avec Joe, qu'il avait commencé à douter de l'authenticité des secondes décisives où, sur un regard de Brigid, il s'était avoué : « Je l'aime, je la veux. » Car les regrets, eux, avaient commencé bien avant le 1^{er} janvier ! Il ne m'avait pas caché que son mariage avec Brigid avait été un échec total. Pire que le premier.

Et moi, la locataire, qui avais été témoin de sa stupéfaction, j'étais devenue de fil en aiguille sa confidente. « Croyez-vous qu'on peut jouer le coup de foudre ? » en était venu à me demander cet homme si puéril sous certains aspects.

S'il avait su, lors de cette mémorable foire de micro-informatique, que les O'Doorsey connaissaient Bob Mason, Zarian se serait doublement méfié. Mais comment aurait-il soupçonné qu'ils étaient amis de toujours ? Zarian avait rencontré Bob Mason chez Hewlett, en 1974, et il lui avait damé le pion dans une quelconque bataille administrative. Ce « génial dégénéré » ne le lui avait jamais pardonné. S'il avait su que ces trois-là avaient partagé, pendant plus de cinq ans, une chambre dans une commune de Haight Ashbury, il aurait peut-être eu, dans la foule, voyant de loin Ron O'Doorsey, le réflexe de détourner la tête ! Et alors peut-être n'aurait-il jamais épousé, pour son plus grand malheur, la plus belle femme de la baie de San Francisco ?

Mais on ne se méfiait jamais assez des *damned Californians*,

expression désignant dans son esprit haineux aussi bien Bob Mason que Ron O'Doorsey.

Leur rencontre avait donc eu lieu ici, sept ans plus tôt. Ils avaient visité la foire d'ordinateurs et, en quittant le hall d'exposition, Brigid avait proposé un rendez-vous à Zarian, le même soir, à *Cliff House*, un des restaurants prestigieux du San Francisco d'antan. Sous prétexte d'échanger des microprocesseurs.

En 1977, tout Californien avait entendu dire que ces fameuses pastilles de silicium, métal semi-conducteur sur lequel on avait commencé à imprimer de minuscules circuits électroniques, allaient permettre de fabriquer des doubles de notre cerveau, de révolutionner l'histoire de la connaissance et de la technologie. Mais la photolithographie était encore nouvelle. Les « puces » étaient rares, et valaient donc leur prix d'or sur le marché noir des amateurs. Les ingénieurs chevronnés comme Zarian, qui avait ses entrées jusqu'à la NASA, n'avaient et n'ont toutefois jamais eu la moindre difficulté à se procurer ces microprocesseurs. Les O'Doorsey ne pouvaient l'ignorer. Le prétexte invoqué par Brigid n'était pas sérieux. Ce restaurant, sur les rochers romantiques, au bord du Pacifique : il était clair, aux yeux de Zarian, qu'il s'agissait d'un rendez-vous galant.

Il était déjà aveuglé. Rien d'autre ne comptait pour lui que de revoir, seul à seule, cette femme au magnétisme exceptionnel. À cette époque, Brigid était loin d'être le triste fantôme que j'avais entrevu. Elle portait une robe décolletée tout à fait remarquable. Lui, un chercheur habitué aux laboratoires et aux austères femmes de science, des beautés de ce calibre, il n'en avait jamais rencontré « dans la réalité ». Mentait-elle, déjà, dans cette ligne d'attente, devant le Civic Center de San Francisco ? Est-ce que tout, absolument tout, n'aurait pas été arrangé, manigancé par Ron O'Doorsey ?

Il faisait froid. Zarian était en retard. Il y avait bien une demi-heure que j'attendais. Il viendrait directement de l'aéroport, m'avait expliqué Vasseur. Peut-être avait-il manqué l'avion, peut-être y avait-il un embouteillage sur l'autoroute ? Je fis le

tour du parc pour me réchauffer, avec l'intention d'entrer dans un petit magasin qui vendait des livres sur la musique.

« Je t'aime, tu m'aimes. Vous savez, moi, je me méfie, je n'ai jamais dit... ces mots », lui avais-je confié, le jour où il m'avait raconté cet épisode de sa vie.

Je ne m'étais pas rendu compte de ce que cet aveu pouvait avoir de paradoxal dans la bouche d'une femme mariée. Mes paroles l'avaient grandement étonné. Il m'avait regardée avec une sorte de frayeur. Puis il avait réfléchi longuement. Et moi aussi, j'avais réfléchi. Il va croire que je n'« aime » pas, me disais-je. Mais les vies les plus simples sont peut-être les plus compliquées, beaucoup plus compliquées qu'on ne le croit. J'avais été subitement angoissée, une fois de plus, par l'apparence inexorablement banale et médiocre de la mienne. Mais je ne pouvais pas penser le contraire de ce que je pensais, je ne pouvais pas dire le contraire de ce que je disais...

« J'ai tant souffert, à cause d'elle », m'avait-il enfin répondu, après un long silence. Je l'avais regardé en face. « Mais si c'était à refaire, avait-il ajouté, je n'aurais pas le choix, je recommencerais. C'est comme vous. On ne peut accepter de passer à côté de sa propre vie, n'est-ce pas ? C'est ce que vous voulez dire ? »

J'avais approuvé, avec un intense soulagement. Oui, il avait compris, lui, ce que Vasseur justement refusait d'entendre. À partir de ce moment notre connivence était allée en grandissant. Et maintenant, j'attendais, fébrile, agitée, curieuse, cet homme énigmatique et si attachant.

About Music vendait des foulards de soie portant la signature des différents artistes et chefs d'orchestre qui s'étaient produits à l'Opera House. Il y avait aussi une documentation exceptionnelle sur *Tristan et Isolde*, qu'on jouait en ce moment. J'achetai un pipeau en plastique pour Phil, et je le glissai dans le sac à main imitation crocodile de Brigid O'Doorsey.

Je contournai l'énorme édifice et revins vers le square par la rue McAllister. J'étais à quelques mètres seulement du lieu de rendez-vous des Maltese Falcon Tours, en face de la

Bibliothèque publique de San Francisco, à l'angle de Larkin et McAllister.

J'aperçus Zarian. Il était penché sur la plaque minéralogique de la Renault. Costume de lin surpiqué de fil de soie, cravate noire, escarpins. Il déchiffrait : « Je-me-su-vians »... Se relevant et me regardant dans les yeux : « Mais, me demanda-t-il doucement, mais vous vous souvenez de quoi ? » Sa voix était bouleversante.

« Vous savez, nous sommes des désespérés, mais nous ne nous découragerons jamais. » Les mots étaient sortis un par un de ma bouche. Comment cette phrase, « notre phrase », me vint-elle à l'esprit ? Jamais je n'avais interprété la devise du Québec comme là-bas, sous le ciel céruléen de San Francisco, en ce début de soirée, à travers les yeux si émouvants de cet Arménien. Il répéta : « Nous sommes des désespérés, mais nous ne nous découragerons jamais ! Oui, je comprends. C'est une très belle phrase », ajouta-t-il.

2.

Au bout de quelques secondes, se moquant de lui-même, comme font parfois les hommes quand ils sont émus, il reprit : « Pour moi, l'anglais est la langue des affaires, l'arménien, la langue de ma mère, et le français... la langue de l'amour, n'est-ce pas ? » Il prit ma main en riant et l'embrassa. Le grand style.

Il m'avait souvent parlé de la diaspora des Arméniens, de Californie, une des plus anciennes d'Amérique. Parlé aussi de leur pays, coincé entre la Perse et la Grèce, les Turcs et les Russes. Son grand-père, un haut fonctionnaire polyglotte et idéaliste, avait participé avec enthousiasme à la fameuse alliance des Arméniens et des Turcs, un peu avant la Première Guerre mondiale. Il s'était heureusement sauvé à toute vitesse à Vienne puis vers la France, en 1913, lorsqu'il avait compris que le massacre était inévitable. Nous avions peu à peu pris l'habitude de jouer au tennis, à la marina de Berkeley, et d'aller ensuite prendre un café et des pâtisseries au miel, évoquant comme des complices les grands empires. Il aimait tellement, tellement, « parler français ». Tout mon

Il me regarda sans dire un mot. Je regrettai plus que tout les moments de stupide enfantillage. Mais s'il reconnaissait les vêtements de Brigid, rien ne paraissait sur son visage.

Bibliothèque publique de San Francisco, à l'angle de Larkin et McAllister.

J'aperçus Zarian. Il était penché sur la plaque minéralogique de la Renault. Costume de lin surpiqué de fil de soie, cravate noire, escarpins. Il déchiffrait : « Je-me-su-vians »... Se relevant et me regardant dans les yeux : « Mais, me demanda-t-il doucement, mais vous vous souvenez de quoi ? » Sa voix était bouleversante.

« Vous savez, nous sommes des désespérés, mais nous ne nous découragerons jamais. » Les mots étaient sortis un par un de ma bouche. Comment cette phrase, « notre phrase », me vint-elle à l'esprit ? Jamais je n'avais interprété la devise du Québec comme là-bas, sous le ciel céruleen de San Francisco, en ce début de soirée, à travers les yeux si émouvants de cet Arménien. Il répéta : « Nous sommes des désespérés, mais nous ne nous découragerons jamais ! Oui, je comprends. C'est une très belle phrase », ajouta-t-il.

2.

Au bout de quelques secondes, se moquant de lui-même, comme font parfois les hommes quand ils sont émus, il reprit : « Pour moi, l'anglais est la langue des affaires, l'arménien la langue de ma mère, et le français... la langue de l'amour, n'est-ce pas ? » Il prit ma main en riant et l'embrassa. Le grand style.

Il m'avait souvent parlé de la diaspora des Arméniens de Californie, une des plus anciennes d'Amérique. Parlé aussi de leur pays, coincé entre la Perse et la Grèce, les Turcs et les Russes, parlé de ce qui fait qu'un Arménien est un Arménien. Son grand-père, un haut fonctionnaire polyglotte et idéaliste, avait participé avec enthousiasme à la fameuse alliance des Arméniens et des Turcs, un peu avant la Première Guerre mondiale. Il s'était heureusement sauvé à toute vitesse à Vienne puis vers la France, en 1913, lorsqu'il avait compris que le massacre était inévitable. Nous avions peu à peu pris l'habitude de jouer au tennis, à la marina de Berkeley, et d'aller ensuite prendre un café et des pâtisseries au miel, évoquant comme des complices la cruelle dialectique des petites populations et des grands empires. Il aimait tellement, tellement, « parler français ».

Il me regarda sans dire un mot. Je regrettai plus que tout mon stupide enfantillage. Mais s'il reconnaissait les vêtements de Brigid, rien ne paraissait sur son visage.

« Ma voiture est garée dans la rue Golden Gate, me dit-il enfin.

— Comment ?

— Oui, il y a une rue Golden Gate à deux pas d'ici.

— Les Américains n'ont pas beaucoup d'imagination.

— Ah ! les Américains ! Ils vous ouvriront peut-être les bras. Mais ils ne les refermeront jamais ! Nous avons beaucoup de choses à discuter, venez. »

Je gavai le parcmètre de monnaie. Zarian s'était déjà éloigné. Je courus pour le rattraper, ridiculement perchée sur les sandales à babioles de Brigid O'Doorsey.

La Mercedes décapotable, symbole un peu trop voyant à mon goût, fila bientôt dans la rue Market. Je remarquai en passant que mon ami le libraire n'était pas à son poste. « Brigid a téléphoné », annonçai-je.

À peine l'épais sourcil bougea-t-il. Il ne répondit pas. M'avait-il entendue ? Nous roulions. Quel plaisir que ces voitures, tout de même ! « Brigid a téléphoné, et Ron O'Doorsey est venu.

— Vous voulez prendre un verre au nouveau *Hyatt Regency* ? »

Je proposai plutôt une terrasse que je connaissais, sur la place Embarcadero, juste derrière cet hôtel. Il y avait là une fontaine, conçue par un de mes compatriotes. Lui n'avait jamais remarqué la moindre fontaine là-bas.

Diran Zarian à San Francisco était différent de ce qu'il était à Berkeley. Un je-ne-sais-quoi de modifié dans son sourire, sa nervosité, aurait dû me faire taire. J'aurais pu me rendre compte de son agacement, garder mes allusions à Armand Vaillancourt et à cette fontaine qu'il a réussi à construire sur la place Embarcadero de San Francisco. Les relents beat, j'aurais dû le savoir, sont incompatibles avec les ingénieurs postmodernes. Quand il m'a dit, inexplicablement impatient, « *Let's talk English here* », j'aurais dû comprendre que la couleur locale finit tôt ou tard par irriter. Il avait effectivement un sourire très américain sur ses dents blanches quand, devant cette sculpture de ciment et d'eau, de ville et de nature, il m'a dit, en me tapotant l'épaule : « Vous êtes un petit peuple, vous aurez toujours de la difficulté à percer... »

— Nous sommes de moins en moins un peuple, et de plus en plus une population. Et une population, vous savez, c'est très très bien, c'est tout à fait respectable, c'est mieux que rien du tout ! Une pure question de mots, tout ça ! »

J'étais en colère. La soirée était jeune. J'ai failli revenir. Lui dire gentiment adieu pour toujours, et quitter cette table où la demi-carafe de Californian Chablis était déjà vide. Mais il me prit doucement la main, en hochant la tête, comme pour s'excuser...

« Dites-moi, qu'était venu faire votre mari ici, exactement ? me demanda-t-il. Chercher fortune, comme dans les romans ? Suivre l'exode des cerveaux ? Ce ne sont pas des jeux de petite fille. Savez-vous qu'O'Doorsey est un homme dangereux ? Rien n'est plus dangereux qu'un homme stupide. Je peux peut-être vous venir en aide. Que cherchez-vous, au juste ? Qu'attendez-vous pour partir ? Pourquoi une femme comme vous se retrouve-t-elle avec un homme comme moi, ce soir, dans cette ville ? »

Je suis restée assise, clouée à la chaise de fer forgé blanc.

L'hiver dernier, au congrès de psycholinguistique de Chicago, Bob Mason, que nous avons rencontré ici en Californie dans les années 70, avait fait état de recherches sur les parallélismes possibles entre le cerveau comme machine et les machines logiques.

Il écoutait attentivement. Je tournais autour du pot.

De fil en aiguille, après une discussion sur l'intelligence artificielle et les langages machines, il y avait eu une invitation à participer à un séminaire, au centre des langages de l'université de Californie à Berkeley. Nous n'avions pas dédaigné l'occasion...

Zarian m'interrompit avec véhémence. « Mais méfiez-vous ! Ces Californiens ne sont que des chasseurs d'idées. J'ai connu Mason à Texas Instruments, je l'ai vu faire. Quand lui et O'Doorsey ont fondé, parmi les premiers d'ailleurs, une de ces compagnies qui poussent comme des champignons, entre les routes 101 et 82, ils l'ont justement appelée Symbiotic Software. Mon beau-frère, à

cette époque, avait les cheveux en queue de cheval, et portait des colliers, croyez-le ou non. La compagnie a évidemment fait faillite. C'était une coopérative. Alors Mason s'est mis à prêcher dans les journaux de Berkeley que les intellectuels devaient veiller à ce que la découverte du siècle n'échappe pas aux populations, aux démunis, aux sacrifiés de la terre ! Puis ils ont retrouvé de l'argent et fondé une autre compagnie. Ils vendent des jeux électroniques par correspondance. Je suis prêt à parier que, durant les six derniers mois, Mason et Brigid ont passé leur temps à boire des cocktails et à jouer à *Dungeons and Dragons* sur l'ordinateur. Mason a travaillé à l'informatisation de ce jeu. Vous ne le connaissez pas ? Votre enfant ne joue pas à ces jeux ! Alors je vous en supplie, éloignez-le de ces irresponsables stupidités, madame ! Sous la tutelle du Maître de jeu, l'enfant se perd dans les consignes, il abdique toute individualité. Mason prétend venir en aide aux enfants du divorce avec des ordinateurs. Tout de même ! Il n'y a plus de limites à l'idéologie ! Depuis que nous avons partagé, chez Texas, la mémorable émotion pour l'informatique, Bob Mason se retrouve périodiquement sur mon chemin. Sa mort, permettez-moi de vous le dire, m'a intensément réjoui. »

Il s'arrêta, surpris lui-même de ce qu'il venait d'avouer, me regardant fixement, comme pour retrouver le fil.

« J'ai parlé à Brigid, repris-je d'une voix ferme. Elle a téléphoné. Elle veut absolument vous voir. Elle dit que votre fils est en danger. Qu'il est mêlé à la mort de Bob Mason. » Mais manifestement Zarian ne tenait pas à aborder ce sujet pour le moment.

« Ce sont des rapaces, continuait-il. Sous prétexte d'échanger des programmes, ils vous volent vos idées. Attention au chantage. Votre mari connaît-il vraiment leurs méthodes ? Il ne devrait pas collaborer avec eux. »

Je répétai : « Ecoutez, je pense que c'est important, ce que je vous dis. Il faut absolument que je vous transmette son message. Elle veut que vous repreniez votre fils. Vous comprenez ? Brigid a téléphoné et elle m'a expressément demandé de vous parler. C'est la raison pour laquelle je suis venue à votre ren-

dez-vous. Elle semblait très nerveuse. Elle m'a dit qu'elle regrettait. Qu'elle avait peur, parce que son frère et Mason s'étaient battus... » Cette fois, il avait entendu. Il ne pouvait pas ne pas avoir entendu ! Mais il poursuivit tout de même son idée fixe, m'interrompant sans m'écouter.

« La libre dissémination des programmes, l'architecture ouverte des ordinateurs, le partage des logiciels : les Japonais seront les premiers à profiter de ces stupides faiblesses. A-t-on jamais vu un seul exemple de partage dans l'histoire de l'humanité ? Où s'en va l'Amérique ? Tout cela ne sert qu'à justifier la copie. Dans ces universités, les gens ne savent même pas qu'ils volent. Je vous scandalise ?

— Votre beau-frère est venu chez moi, lundi matin, répétai-je, lentement. Si j'ai bien compris, il venait chercher un colis, pour sa compagnie, justement. Ce paquet, il est arrivé le lendemain. Et il m'était confié, pour que je le donne à Brigid. Bon ! D'accord ! Ce ne sont pas mes affaires ? Comme vous voulez. Je n'en parle plus. Je vous le dis pour la dernière fois : vous devez... entrer en communication avec lui et avec elle. Les deux vous recherchent. »

D'un geste nonchalant de la main, Zarian me montra quelle importance il accordait à son beau-frère...

« Qu'attendez-vous pour partir d'ici ? » me demanda-t-il doucement, comme à une petite fille. « Vous devriez me le dire. Je les connais. Je peux vous aider ?

— Je dois récupérer une plaquette de Bernouilli.

— Les micro-ordinateurs sont de la foutaise.

— Peut-être. Mais ils sont parfois utiles.

— Et où est-elle, votre plaquette ?

— Eh bien, elle était censée être dans un bureau, à l'université. Mais elle n'y est plus.

— Ils vous l'auront prise.

— Eux...

— Mason, O'Doorsey ! Pourquoi pensez-vous qu'ils sont par-tis avec mon propre enfant ? Chantage, chantage industriel.

— Et que veulent-ils obtenir de vous ?

— Ah ! »

Il s'était levé, laissant un billet de vingt dollars sur la table. La place Embarcadero était déserte et glaciale maintenant que le soleil était tombé et que soufflait un vent qui venait de la mer.

Revenu à la Mercedes, il déchira dédaigneusement la convention que venait de lui apposer une jeune femme noire en uniforme. La voiture décolla. On devait bien rouler à cent milles à l'heure, cheveux au vent, sur les quais, filant comme il se devait vers Fisherman's Wharf pour le coucher du soleil.

3.

Sur les quais, sans éteindre le moteur, il confia sa précieuse voiture au portier d'un restaurant de fruits de mer. Il déclara, en regardant au loin, que ce port urbain où, il n'y a pas si longtemps, Kerouac et Miller ont déambulé chacun de leur côté sans jamais se rencontrer, n'était plus fréquenté que par les touristes.

Comme si on n'était pas tous deux des étrangers dans cette ville. Plus on va vers le futur, plus l'oubli fonctionne vite. Et plus il est tentant de céder à l'illusion d'être là depuis toujours, et pour toujours. C'est dans cette illusion, chère au cœur des humains, que je devais passer le reste de la soirée.

Sans me consulter, il acheta deux billets pour le bateau vers Sausalito. Je n'étais pas obligée de le suivre, mais je l'ai suivi. Son sourire désinvolte, ses yeux autoritaires. « Il y a deux sortes d'hommes sexy, m'avait un jour confié, dans la salle d'attente du gynéco, une femme qui semblait s'y connaître. Les nounours, et ceux qui vous font peur. Le papa et le macho. » Lui était la synthèse des deux.

Sausalito ne m'avait jamais impressionnée. Un repaire d'artistes riches en face de San Francisco, une marina, des boutiques. Rien de différent des autres ports de plaisance si ce n'était la baie, l'immense baie où, dans le goulet de la porte d'Or, s'engouffre le Pacifique et se couche le soleil.

Évidemment, Zarian avait ses habitudes. Chez *Ondine*, le plus spectaculaire des restaurants de la rade. Nom français, cuisine américaine. Vue de la ville à l'horizon, voiles multicolores gonflées par le vent. Décor idéal pour publicité d'alcool de luxe dans le *New York Times* du dimanche.

Attablés dans la salle à manger construite, tel un quai, au-dessus des vagues, nous avons devisé, grignotant des crevettes géantes, du homard et des huîtres, et buvant beaucoup, beaucoup de Californian Chablis. Nous avons parlé du métissage culturel, et de la prédominance japonaise dans la conception de la troisième génération d'ordinateurs. De son fils Joseph Zarian, dont la glotonnerie ne serait pas sans rapport avec le départ de sa mère. Cette femme de lettres, née à Baltimore, n'avait pas supporté les mœurs de la côte Ouest et elle était partie chercher âme et carrière à l'université de New York à Syracuse. Leur fils n'avait pas encore un an. Il me décrit aussi les interventions chirurgicales que Brigid avait cru bon de faire subir à Joe pour le guérir de sa terrible maladie : insertion d'un ballon dans l'estomac, ablation d'une partie de l'intestin. Rien n'y faisait. Il réengraissait automatiquement, en quelques mois.

Quand ai-je commencé à raconter que tu avais conçu un programme de traduction automatique et que tu croyais trouver ici une solution au passage des langues humaines au langage binaire des machines ? Tu pensais même transformer ensuite ce langage binaire en voix artificielle, par l'intermédiaire de spectrogrammes et autres systèmes de codage.

« Inventer la machine à parler, quoi !

— Non, la machine à traduire.

— Et Mason était au courant ?

— Je ne sais pas. Je ne partage pas la passion des machines, vous savez. Je suis une survivante de l'ère B.C.

— *Before computer* ! Mais, ma pauvre enfant, c'est évident ! Ils vous auront pris cette plaquette. Mais ne vous en faites pas, ils vous la remettront. Je les connais. Ils le font avec tout le monde. Ils ne veulent que la copier. Tout peut

être copié, vous savez ! Et la copie est rigoureusement semblable à l'original. Vous ne pourrez jamais rien prouver. Ils sont très forts pour déjouer les systèmes de protection. J'en sais quelque chose. Mais moi, ils ne m'auront pas. »

En parlant, buvant du vin, j'entendais ma voix d'épouse évoquer avec fierté les activités de son mari, cette idée de stocker du vocabulaire, 50 000, 100 000 mots, dans un espace aussi petit que le boîtier d'une montre. Tu avais longtemps travaillé à établir un modèle général qui rendrait compte des différences et des ressemblances entre les langues. Grâce à ton précieux bidule, les voyageurs modernes, disais-tu, pourraient porter au poignet un appareil capable de traduire les locutions usuelles des langues les plus connues, l'anglais, le japonais, le russe, l'espagnol, le français peut-être. Pour les Américains, plutôt négligents dans l'apprentissage des langues secondes, ce bijou serait une béquille essentielle. Et qu'on imagine les bienfaits pour les pays balkanisés, l'Inde par exemple, cette tour de Babel...

« Oui, l'unilinguisme est le talon d'Achille du peuple américain. Votre mari a bien raison », me dit Zarian. Il devait savoir de quoi il parlait, lui qui parle au moins cinq langues. « Mieux vaut la tour de Babel que celle de l'unilinguisme ! » affirmait-il, péremptoire. Il m'avait déjà servi son aphorisme cet hiver. Et j'avais rétorqué qu'on ne possède jamais sa langue maternelle, qu'il y a des désavantages aussi au multilinguisme. Il m'avait traitée de bornée. *Narrow minded*.

« Les dominants de l'an 2000 seront assurément polyglottes, continua-t-il. Mais notre époque risque d'assister à la confusion des langues, ce fantasme archaïque. Les frontières n'ont plus de sens, la planète n'est plus qu'un immense village... »

Il me regardait fixement. « Une montre traductrice ! Cela paraît intéressant. Si Mason connaissait votre projet, O'Doorsey le connaît aussi. Mason, c'était le génie irresponsable, O'Doorsey, l'homme pratique. Alors, faites bien attention. Faites même attention à votre enfant. Vous voyez ce qu'ils m'ont fait ? Ils sont capables de tout. Mason était un drogué, il était fini. Il

comptait sur O'Doorsey pour le ravitailler et le faire vivre. Ils ont toujours été ensemble. Je ne le savais pas quand j'ai rencontré Brigid. Et votre mari, savait-il tout ça ? Il n'aurait pas dû leur faire confiance. »

Il fronça les sourcils, commanda du café et un soufflé au Grand Marnier. Moi, je n'avais plus faim. Et j'avais déjà beaucoup trop bu. « Des idées comme celles-là, il y en a actuellement des milliers qui naissent chaque jour, autour d'une pizza et d'un Diet Coke, dans chaque boîte carrée que vous voyez dans le périmètre de Silicon Valley, continua-t-il avec suffisance. Le grand public s'imagine qu'on peut amasser beaucoup d'argent avec les ordinateurs *personnels*. » Il appuya sur le dernier mot, pour bien marquer son mépris, et me demanda la permission de fumer.

« Des joujoux. Moi, déclara-t-il, je préfère encore parler directement aux vraies machines, dans leur propre langage. Mais enfin ! Il faut admettre qu'à cause de l'engouement qu'ils ont suscité de toutes pièces, ces hippies se mettent à valoir leur pesant d'or... Les capitalistes arrivent de l'Est par avion, prêts à risquer le tout pour le tout. C'est la répétition de la Ruée vers l'or ! Mais monnayer le pouvoir qui donne le savoir est une délicate et dangereuse opération. Qui connaît la valeur des nouveaux biens ? J'ai assisté personnellement à la dégringolade de la calculatrice. Vous avez des notions d'économie ? En ce moment, on passe du troc à la monnaie. Fascinant. Combien vaut un logiciel comme celui que fabrique votre mari ? Combien vaut une idée ? Vous savez, me dit-il en chuchotant, j'ai connu un ingénieur très brillant, à San Diego. Il a vendu la licence d'un système d'opération, dès le début. Pour un quart de million. Du vol. Son système a ensuite été utilisé par I.B.M. pour son fameux P.C., il y a trois ans, en 1981. C'est comme ça. Parce que Brigid et son frère ont reçu un petit capital de leur père, ils lisent les revues financières de New York et se prennent pour des capitalistes à risques ! Ce sont des sots.

— Leur compagnie s'appelle The Maltese Falcon, dis-je

timidement. C'est le titre d'un roman célèbre. Son auteur, Dashiell Hammett, s'est fait rouler d'une façon analogue, semble-t-il, lorsqu'il en a vendu les droits à Hollywood. À San Francisco, tout à l'heure, je vous montrerai d'où provient le nom de leur compagnie, vous verrez...

— Une montre polyglotte ! J'aurais pu y penser. J'ai moi-même inventé... Mais ne le dites jamais... Je suis, moi, Diran Zarian, le modeste inventeur d'un détecteur de mensonges ! Ce n'est pas si éloigné ! *Traduttore traditore !* »

Il était lui aussi passablement éméché. Nous avions à peine touché au dessert, trop sucré, qu'un éphèbe avait démonstrativement fait flamber devant nous. Tout autour, les couples dinaient au son d'une de ces musiques d'ambiance entièrement synthétisées. Je n'étais plus dans la réalité depuis longtemps. Un détecteur de mensonges ! Cela me paraissait invraisemblable. Mais il semblait prendre la chose très au sérieux, baissant soudainement la voix, mystérieux, théâtral !

« Bientôt, ma chère, toutes les frégates américaines seront équipées de mon gadget à détecter les émotions. Peur, culpabilité, trahison, etc. C'est justement ce contrat que je suis allé négocier hier à San Diego avec la section informatique de l'armée américaine. Un véritable bijou d'interfaces. »

Son sourire plein d'autosatisfaction me donnait l'impression qu'il inventait au fur et à mesure. Jusqu'à quel point ce qu'il disait pouvait-il être vrai ? La question, bizarrement, n'avait aucune importance. « La guerre est absolument nécessaire pour maintenir l'agressivité naturelle de l'espèce humaine », ajouta-t-il.

Dans notre bulle septentrionale, nous oublions volontiers qu'à chaque minute une bombe est fabriquée, qui sert à la fois à tuer et à nous nourrir. Et pour que cela se produise, il faut bien qu'il y ait des individus qui partagent les idées de l'ingénieur militaire que j'avais devant moi, en chair et en os.

Je regardais cette robe, ces bracelets, ces chaussures qui n'étaient pas à moi. Et les lèvres de cet homme quand il me

parlait. Ses mains, sa peau olivâtre, son costume beige pâle. Je n'ai jamais su résister à l'intelligence. Je m'évanouissais de moi-même. Dans un délicieux effet de fondu enchaîné, une femme que je reconnaissais parfaitement montait à la surface, mains moites, jambes molles.

Quand, comment Zarian payait-il l'addition ? Comment fis-je même pour me lever de table sans tituber, et sortir du restaurant ? Il faisait noir. J'étais pompette et désinvolte. Et ce n'était que le début de la soirée.

De justesse, nous avons attrapé la dernière navette revenant vers San Francisco, grâce à l'athlète blond qui nous avait servi d'échanson, et qui nous y conduisit, dans la limousine de l'établissement. Dans cette région ultime de l'Occident, j'aurai aussi compris ce que le mot riche veut dire, et qu'il ne veut pas dire la même chose sous toutes les latitudes, ce en quoi il n'est qu'un mot comme les autres, ce en quoi les mots ne sont en rien différents du reste.

Accoudée sur le pont du bateau, je persistais à lui expliquer qui je suis. Le chablis de Napa Valley me donnait une étonnante impression de logique et de rigueur. « Vous savez, un Montréalais débarquant à San Francisco se trouve un peu dans la situation de Dostoïevski quand il est arrivé de Saint-Pétersbourg dans les capitales européennes et que, halluciné par l'argent, il a écrit *Le Joueur*. » Il me fit taire en m'embrassant longuement. Le phare de la prison d'Alcatraz éclairait le brouillard. Je me laissais faire. Ce corps nouveau, son odeur, sa chaleur, me donnaient le sentiment d'être moi aussi dans une nouvelle peau. Ses mains courant sur cette robe qui ne m'appartenait pas révélaient, comme dans une décalomanie, une femme que je n'étais pas et qui, pourtant, puisqu'elle habitait mon corps, devait bien être entrée par quelque faille en moi. J'embrassais les lèvres chaudes et satinées de Diran Zarian comme si cela ne devait jamais finir.

Il était déjà tard quand, de nouveau sur la terre ferme, nous avons continué à nous éloigner en direction du quartier de Dashiell Hammett. Et je ne pensais ni à Vasseur ni à mon

enfant lorsque, rivée au bras de Diran Zarian, je l'entraînai malgré lui vers le centre-ville de San Francisco. Je devais absolument lui montrer la fameuse plaque consacrée au *Faucon maltais*.

Nous n'étions pas très loin de l'endroit où Spade, dans le premier chapitre du *Faucon maltais*, paie le chauffeur de taxi avant d'aller constater le décès de son associé. « C'est ici que commence le roman de Dashiell Hammett, expliquai-je.

— Je ne connais pas ce Hammett. Mais la semaine dernière, deux jours avant la mort de Mason, j'ai reçu un message, à mon bureau de San Carlos. Mon téléscripneur reste toujours ouvert. Le message m'était parvenu pendant la nuit, de cette compagnie de... L'Aigle de Malte...

— *Faucon maltais* !

— Peu importe !

— Mais non ! »

Il s'arrêta brusquement. La rue était noire, et ses yeux, tout à coup, flambaient de colère.

« Ecoutez-moi ! Qu'est-ce que ce roman peut bien avoir à faire dans ce message ? Ils avaient écrit ceci : "*We have to share our experience. Try to communicate.* Pour le bien de Joe, nous devons nous parler, et vite. *Before the 24 th.*" Pour montrer ma bonne volonté, je devais répondre, ou venir les rencontrer, rue Golden Gate.

— Et Mason est mort le...

— Il est mort le 23. Mais je ne le savais pas. Et ça n'a rien

d'étonnant. Mason était un homme qui fumait trois paquets de cigarettes par jour, et qui se levait trois fois chaque nuit pour s'enfiler cognac et Diet Coke. Ajoutez à ça quelques centaines de dollars de cocaïne par semaine, et vous comprendrez que sa mort ne prouve rien. Je vous l'ai dit : ce sont des fous. Je leur ai répondu par la cassette que vous avez reçue, au nom de Brigid.

— Mais que vous veulent-ils, au juste ?

— Cela est ridicule, dérisoire. Des enfants qui jouent aux cow-boys. Je leur ai raconté une petite histoire... Une très ancienne histoire. Plus vraie que jamais, ici, au cœur de la civilisation de l'image... »

Il eut un ricanement cynique, désenchanté. Je n'osais pas lui dire que j'avais écouté cette cassette. L'endroit était aussi sinistre que dans le roman. Sombre et lugubre comme le sont restés certains quartiers urbains où les façades crasseuses n'ont jamais été rénovées ni même nettoyées. À l'époque de Dashiell Hammett, fis-je remarquer, l'endroit devait être encore plus sordide, à cause de la proximité du quartier chinois, où s'entre-tuaient les gangs rivalisant pour la maîtrise du trafic de l'opium et de la prostitution.

« Mais *qui* est Dashiell Hammett, pour l'amour !

— Le maître du roman-détective des années 30. *Le Faucon maltais* est son chef-d'œuvre. Un homme d'une grande intégrité. Je dois d'ailleurs vous avouer que votre cassette, je l'ai écoutée, dis-je rapidement. Mais que voulez-vous que Brigid comprenne à Platon ? Où voulez-vous en venir ? »

Il riait de bon cœur !

« Quel plaisir de parler avec vous ! Vous avez reconnu Platon ! Comment pourrai-je me passer de vous, quand vous serez repartie ? »

Il posa sa main sur mon épaule. Je me dégageai et je l'entraînai dans les marches du tunnel qui réunit les rues Stockton et Bush. L'endroit sentait l'urine de chat. Un panier débordait d'ordures. Un clochard ivre était étendu sur le parapet. Zarian récitait, criant par-dessus l'écho infernal des autos : « *Des*

hommes qui ne seraient jamais sortis de la caverne ne tiendraient pour être le vrai absolument rien d'autre que les ombres projetées par les objets fabriqués. Cette phrase ne vous semble-t-elle pas particulièrement pertinente, ici, dans Silicon Valley ? »

Nous sommes restés longtemps penchés au-dessus du ... point où Bush Street, avant de plonger dans le quartier chinois, domine Stockton Street... J'avais sorti le roman de mon sac. Sur le viaduc où Sam Spade fait halte, je lui fis la lecture : « *Le brouillard nocturne de San Francisco, léger, collant, pénétrant, flottait dans la rue...* Le détective, expliquai-je, attend quelques minutes avant d'aller constater le décès de son associé Miles Archer. Ecoutez, regardez, nous sommes exactement à cet endroit : *Les mains posées sur la barre humide, il regarda au-dessous de lui Stockton Street. Une auto jaillit à ses pieds en vrombissant, comme soufflée de l'intérieur du tunnel et fila...* » Lire la description en regardant les lieux leur donnait un deuxième degré de réalité. Ou de fiction.

Les rapports entre Platon et Dashiell Hammett m'apparurent alors avec une incroyable limpidité. « Toujours cette question d'image, lui expliquai-je, euphorique. Brigid O'Shaughnessy cherche une statuette en forme de faucon, censée valoir des millions. Pour l'obtenir elle embauche Spade. Mais elle lui cache son véritable but. Et le faucon trouvé est sans valeur, une copie de l'original ! Vous entendez ? Une copie. L'original, en vérité, on ne le trouve jamais. Et Spade résiste de toutes ses forces aux déclarations d'amour de cette femme qui lui a menti dès le début ! Il finit par l'envoyer en prison. C'est une scène très célèbre du cinéma américain, allons ! »

Nous avons redescendu l'escalier de vieilles tuiles blanches, les marches où, peut-être, Dashiell avait imaginé le fameux personnage de Brigid O'Shaughnessy... Non, Zarian ne connaissait pas Hammett. Il avait d'ailleurs beaucoup de peine à admettre que les Etats-Unis puissent engendrer des artistes, au sens où un homme comme lui, dont le grand-père avait entrevu Schöenberg à Vienne en 1915, et qui avait été élevé dans la tradition européenne, pouvait entendre ce mot. Il écoutait de plus en

plus distraitement mes considérations sur la ressemblance si frappante de sa propre femme avec la fameuse héroïne du roman le plus célèbre de San Francisco. Il regardait filer les autos surgissant du vieux tunnel, comme Dash, éméché, tuberculeux, le faisait peut-être en rentrant chez lui, à deux pas d'où nous étions, rue Monroe.

Et moi, je continuais à suivre le petit fil blanc de ma raison, au risque de l'exaspérer complètement. Je peux être casse-pieds. Je lui démontrai par A + B que le prénom de sa femme et le fait qu'elle ne s'habille qu'en bleu ne pouvaient être une coïncidence. Tout le monde à San Francisco avait déjà entendu parler du *Faucon maltais*, de Dashiell Hammett, du couple célèbre Brigid O'Shaughnessy et Sam Spade. N'était-il pas d'ailleurs parfaitement normal qu'un ingénieur qui ne lisait jamais de romans, et qui avait fait ses études pré-universitaires en Europe, n'ait pas vu ce qui m'avait sauté aux yeux le lendemain de mon arrivée : la photo de Dashiell toute racornie et celle de Mary Astor, qui a joué le rôle de Brigid O'Shaughnessy, dans l'immense buanderie de la maison de la rue Golden Gate ?

Même s'il ne semblait pas goûter le plaisir désuet de marcher dans une ville, je l'obligeai à parcourir à pied le court trajet, jusqu'à la ruelle du crime. Debout dans Burrit Alley, il lut d'un ton impatient, sur la plaque de bronze : *On approximately this spot, Miles Archer, partner of Sam Spade, was done in by Brigid O'Shaughnessy.* Ses dents luisaient dans le noir. Il semblait exaspéré et songeait probablement, à cet instant, à la meilleure façon de me larguer. Je lui expliquai que l'association des Amis de Dashiell Hammett avait réussi à inscrire, sur les murs d'une ville qui n'avait pas toujours été la capitale mondiale de la logique binaire, les noms inventés de personnages fictifs, et la solution inattendue d'une des intrigues les plus habilement maniées du roman noir. « Vous voyez : certains Américains, il y a peu, étaient encore capables de penser et de rigoler.

— Vous êtes complètement marteau. Mais vous avez les yeux si pâles ! Cessez de vous défendre, de quoi avez-vous peur ? Cessez de raisonner... »

Je me fâchai : il n'y a aucune raison de cesser de raisonner ! Il riait. Je continuai quand même. Brigid O'Doorsey ne s'habillait-elle pas toujours en bleu ? Il en convint. Ne portait-elle pas ses cheveux « fauves » et « bouclés » ? Oui, il avouait tout ce que je voulais, m'embrassant dans le cou. « C'est peu après sa naissance, lui disais-je, cherchant fébrilement une citation dans le roman, lorsque sa mère a constaté quels yeux exceptionnels avait sa fille, que celle-ci a été identifiée à cette Brigid O'Shaughnessy. *La jeune femme entra lentement, un peu hésitante, attachant sur Spade le regard à la fois timide et scrutateur de deux yeux bleu de cobalt.* Vous entendez ? C'est remarquable !

— Moi qui suis le premier et principal intéressé », chuchotait-il alors dans les oreilles électrisées de cette femme qui habitait mon corps, « j'ai abandonné les recherches. Faites-en autant ! Cette histoire ne vous concerne pas. Pourquoi ne pas jouir tout simplement du temps qui reste ? » Le sourire protecteur, le ton paternaliste de l'éternel masculin ! Il ne m'écoutait plus. C'était toujours comme ça.

« Child Find a fermé temporairement le dossier, continua-t-il. Il faut attendre le 1^{er} juillet. Laissez-moi regarder vos yeux de chat... » Taratata ! Il me prit par la taille. Je fis celle qui ne s'aperçoit de rien. Et je continuai de plus belle mes dénégatoires raisonnements.

« Mais je vous en prie, se lamentait-il, laissez tomber. De toute façon, vous ne pourriez pas comprendre ! Vous êtes des gens... trop gentils. *Friendly people, you, from up there...* » Dans sa voix, la vraie mélancolie des exilés, le charme fatal des désespérés.

Son infaillible technique, son regard pénétrant, sa voix magnétique : sans doute avait-il appris tout cela dans ces groupes de formation de leaders qui abondent en Californie ? C'était un apôtre du *positive thinking*, m'avait-il raconté en rigolant, qui l'avait entraîné sur la côte Ouest. La mère et les tantes de Diran Zarian y avaient, depuis longtemps déjà, rejoint d'autres membres d'une très ancienne famille qui avait jadis possédé de riches domaines non loin du mont Ararat.

« Le climat, la végétation, l'océan Pacifique, la présence du soleil, tout ressemble ici à la Méditerranée : notre pays, maintenant, c'est la Californie », disaient leurs lettres. Lui se sentait encore rattaché aux Arméniens et il conservait l'espoir de se rendre un jour en Arménie soviétique. Mais Joe, son fils ? Pas sûr. Avec les générations, les peuples les plus coriaces finissent par mourir, m'avait-il dit, à moi !

C'était un bel homme. C'était un homme émouvant. C'était un homme intelligent. J'avais parfois rêvé de lui. Je n'ignorais pas que je le désirais. Je savais exactement ce que je faisais.

Vrai ou faux ?

Nous marchions en silence. Il s'interrompait parfois pour m'embrasser. C'étaient de longs baisers un peu désespérés comme le sont toujours les longs baisers. Oui, sans doute était-ce toujours comme cela et l'avais-je tout simplement oublié.

« Je rentre.

— Mais non.

— Il est tard.

— Non, vous devez venir avec moi. Je vous invite à *Cliff House*. C'est là qu'elle m'avait donné rendez-vous.

— J'ai un enfant, un mari.

— Je sais. C'est... C'est très bien. Très bien. Moi, je trouve ça très bien... D'accord ? Nous sommes d'accord ? Je respecte. Mais venez. Si vous partez, vous le regretterez toute votre vie. Je veux... Je voudrais vous parler d'elle. C'est important. Nous n'avons que cette nuit. »

L'hiver, à Montréal, on va au cinéma, on parle, on lit. Et la fiction s'accumule comme du mercure dans nos cerveaux. La princesse de Clèves, Anna Karenine, Emma Bovary, Anne-Marie Stretter, Jeanne Moreau dans *Moderato Cantabile*. Elles étaient en moi, les grandes amoureuses. On verrait bien. Une femme dégagée et libre de son désir suivait un étranger dans une ville étrangère. Et cette femme était certainement moi. On verrait bien ce que je découvrirais. La passion ? Le grand amour ? Le vrai ? Celui dont parlait Vasseur ? On verrait ce qu'on verrait. J'évitais de regarder dans les vitrines mon image dans la robe de Brigid O'Doorsey. Ma détermination venait de loin, je ne savais d'où. C'était presque de la colère. Oui, il y avait à ce moment-là une certaine fureur qui me guidait dans ces rues inconnues. J'en aurais le cœur net. Je n'ai jamais cherché l'expérience pour l'expérience. Mais je n'ai jamais cessé non plus de croire à la méthode expérimentale. Une inoubliable et étrange certitude me dirigeait.

Zarian était quant à lui devenu taciturne et sombre. Il héla gravement un taxi qui nous emmena directement au Hyatt d'Embarcadero. La compagnie pour laquelle il travaillait y louait annuellement une place de stationnement. Dans

l'ascenseur vitré comme en chute libre, l'usage déjà vacillant de ma précieuse raison m'échappa presque complètement. Sa bouche cherchait la mienne mais il n'y avait pas que moi et lui. Il y avait ma bouche, ta bouche, sa bouche. Tu étais réellement « en moi ». Je n'étais plus « une ». J'étais « nous ». Je te sentais en le sentant. Ce n'était pas une question de morale. Ce n'était pas ce que je voulais. Ce n'était pas ce que j'étais censée être. Ce n'était pas ce qui était arrivé à Madame Bovary. Mais qui était Madame Bovary ? Je n'étais pas fière de moi, de ces ratiocinations, de cette petite cervelle qui refusait de se taire. Non, je n'étais pas fière. Vasseur avait raison ? J'étais une incurable aliénée ? Ce n'était pas si simple. On allait bien voir. Je continuais à le suivre, le cœur battant, palpitante comme si j'allais enfin avoir une de ces révélations totales et pleinement satisfaisantes qui vous clouent le bec et vous empêchent à jamais de vous poser des questions sur vous-même.

La porte s'ouvrit sur le labyrinthe désert d'un garage souterrain. Zarian m'y précéda, marchant tête baissée, pressant le pas, se faufilant parmi les rares autos. Des bruits de métal entrechoqué se mêlaient et s'amplifiaient en écho. Il m'attendit debout à côté de la Mercedes, inexplicablement impatient, tenant la portière ouverte. Lorsque nous fûmes assis, il me prit les mains, enserrant mes poignets : « Alors, jeune femme aux yeux bleus, on est curieuse, n'est-ce pas ? » Il ricanait avec amertume. Puis sa voix se radoucit et il ajouta, mêlant le français à l'anglais : « *Little friendly khébékwase, so friendly, so... What the hell do you want to know ? Avec cette robe qui ne vous va pas, qu'est-ce que vous cherchez ? Vous ne savez pas qu'il est dangereux de jouer les bons Samaritains ?* »

Il démarra brusquement, me projetant vers l'avant. Retrouvant admirablement son chemin dans les couloirs de béton gris du parking, il se dirigea vers la sortie, dont la porte s'ouvrit automatiquement à notre approche. Nous étions dans la rue Market. Les trottoirs étaient déserts. Aux feux rouges,

Zarian s'immobilisait quelques secondes seulement, pour vérifier si une auto ne venait pas, puis il repartait en trombe, sans desserrer ses lèvres minces.

Plus loin, aux environs du Golden Gate Park, les maisons victoriennes occupées par les hippies, puis recyclées par les gays, alignaient leur ornementation démente, comme les fantômes d'une époque révolue. « Ici a vécu Janis Joplin », dis-je, pour rompre le silence. Mais Zarian était devenu sombre, mélancolique. Et il n'ouvrit pas la bouche avant d'être assis à « sa » table dominant la falaise, au restaurant *Cliff House*, à l'extrémité de la ville.

« Brigid m'avait donné rendez-vous dans ce restaurant. Elle m'attendait ici, vous voyez ? » commença-t-il à raconter, à peine assis, irrité et poussé par je ne sais quelle urgence, levant le bras pour commander un litre de ce Californian Chablis dont je ne pourrai plus jamais tolérer la fadeur.

« Elle faisait face à la porte, ici même. Elle m'attendait. Je me souviens qu'elle me regarda entrer, sans broncher. Elle avait changé de robe depuis le midi. Au cou, elle portait un drôle de collier, que je ne lui ai plus jamais revu après, et qui imitait le bracelet d'une montre. Elle portait aussi des boucles d'oreilles en plumes de paon. De vraies plumes ! Comme si nous avions fait un pacte connu d'elle seule, elle se mit immédiatement à me raconter sa vie dans les moindres détails, disait-il à voix basse, pour mieux attirer mon attention. Ses voyages, ses amours, ses innombrables conquêtes. Je la connaissais pourtant à peine, vous savez. Je ne l'avais rencontrée que l'après-midi même, à la foire d'informatique de San Francisco. Elle parlait d'une voix distante, indifférente. Impossible de l'interrompre. Son ton était morne et égal comme s'il s'agissait d'une autre. Comme si elle exposait un cas devant des cliniciens. Et c'est justement cette indifférence qui était étrange, et comme... incompatible avec ses... propos, avec ce... qu'elle disait... »

Lui-même, Diran Zarian, bredouillait en regardant la nappe. Il releva la tête, fronçant les sourcils. Je crus devoir

lui faire signe que je comprenais. Il reprit : « L'amour, la passion avait été, jusqu'à maintenant, disait-elle, l'unique affaire de sa vie ! Des amants un peu partout dans le monde. Riches et célèbres. Leur chiffre d'affaires, leur physiologie... Des détails... comment dire. Elle me faisait une sorte de compte rendu anatomique. Sexuel... » Il cherchait ses mots. Je l'écoutais, sans oser le relancer, attendant qu'il continue.

« Et en même temps, reprit-il au bout d'un moment, elle avait cet air défiant, presque provocateur ! C'étaient d'interminables descriptions. Gênantes. Elle disait tout. Ce que ces hommes exigeaient d'elle. Ce qu'elle leur suggérait. Ce n'était pas vraiment de la grossièreté. Mais les mots ont parfois un effet... direct sur notre corps. Après quelques minutes de ces descriptions, je... la désirais follement. »

Il haussa les épaules, dans une sorte d'impuissance. « Brigid s'en aperçut certainement. Elle ne pouvait pas ne pas se rendre compte de l'effet de ses petits récits. Je la priai de partir, de quitter cet endroit. Mais elle continuait de plus belle. Je ne pouvais plus m'empêcher de la toucher, je ne l'écoutais plus, je ne voulais que partir d'ici, au plus vite. La posséder. Mais à un certain moment, reprit-il d'une voix tout à coup passionnée, elle se leva brusquement de table. » Dans ses yeux passa un mauvais éclair. « Vous savez ce qu'elle fit ? Elle sortit en courant du restaurant, sans me donner d'explication ! »

Autour de nous les gens se retournaient pour reluquer l'énergumène qui parlait dans cette langue étrangère, et qu'on voyait, gesticulant, dans le miroir du bar. « Au bout de quelques instants, comme Brigid ne revenait pas, je courus à sa suite. Mais je ne la trouvai pas. J'eus beau chercher, elle semblait disparue. Pourtant, comme vous avez pu le constater, cet endroit est isolé du reste de la ville, et il n'est pas possible de s'y rendre ou d'en repartir sans voiture. Je restai donc sur place, à côté de la Porsche que je possédais à cette époque, et j'attendis... »

« C'était le clair de lune, reprit-il pensivement, après une

longue pause. Les vagues prodigieusement fortes frappaient avec une extraordinaire vigueur les rochers escarpés. Tout à coup je l'aperçus, sur une avancée étroite, penchée au-dessus du gouffre. Je fus si saisi, et si convaincu, à cette minute même, que Brigid allait se jeter dans la mer, que je ne criai pas. J'étais séparé d'elle par une de ces clôtures de fer que nos sociétés se croient obligées de poser, pour protéger les désespérés contre eux-mêmes. Je ne sentais plus rien d'autre que la force d'attraction de la mer, ce fracas et cette violence de l'eau. Je réussis à escalader maille par maille la grille qui me séparait d'elle... Venez, me dit-il, sortons, je vais vous montrer... »

Et il m'entraîna à sa suite. Dehors, sur la terrasse, le vent et la brume nous enveloppèrent, nous soustrayant pour ainsi dire d'un degré de plus à la réalité. Il faisait froid, et la mer se soulevait, se fracassait en d'énormes vagues assourdissantes. Je l'écoutais, fascinée, qui me montrait, les cheveux décoiffés, le filet de métal qu'il avait réussi à escalader cette nuit-là, et à travers lequel on pouvait apercevoir la furie de l'océan, en bas de la falaise, à l'extrême pointe du rocher...

« Je m'approchai d'elle par derrière », cria-t-il dans mon oreille, en me tenant par la taille, tremblant. « Elle restait là, immobile, ne pouvant m'entendre. Je n'osais la toucher. Je dois dire que je n'osais intervenir dans ce qui me sembla, à tort ou à raison, et peut-être seulement à cause de cette mise en scène naturelle, être un moment extrême de décision. Un de ces moments privilégiés de notre vie où nous sentons que nous avons notre destin entre nos mains, et qu'il nous appartient de décider de vivre ou de mourir. Car je crois depuis longtemps », disait-il lentement, comme s'il avait beaucoup réfléchi à ces questions et me livrait la quintessence de sa pensée, « que notre vie n'est précieuse que parce que nous avons le pouvoir d'en disposer, et que nul ne peut jamais exercer ce pouvoir à la place d'un autre. Oui, ajouta-t-il, solennel, telle est la terrible économie de notre existence ! »

Il me demanda de me placer à un certain endroit, orienta mon visage de façon que je ne voie, droit devant moi, que l'océan Pacifique et que j'oublie complètement le halo de lumière de la ville. « J'étais comme cela, à peu près à cette distance d'elle. Et elle semblait sur le point de se jeter dans la mer. Et encore maintenant, je ne saurais dire si elle sut ou non que j'étais là. Car parfois, n'est-ce pas, nous sentons sur notre nuque, sans avoir besoin de vérifier, le regard de l'autre. »

Il me prit par le bras pour revenir lentement à l'intérieur du restaurant, dont la lumière ambrée éclairait la nuit comme le phare d'un bateau sur la mer. « J'ai eu longtemps la conviction que, n'eût été ma présence muette, elle aurait basculé dans les vagues. Aurais-je sauté, pour l'en retirer ? En aurais-je eu le droit ? Aurais-je crié ? Quelqu'un aurait-il pu m'entendre, dans ce fracas ? À quoi bon se poser des questions auxquelles il n'y a pas de réponse. Mais nous nous les posons tous, n'est-ce pas... J'ai vraiment cru que mon seul regard, par-delà ma volonté de la sauver ou non, avait produit une attraction suffisante pour l'empêcher de sauter... Après plusieurs minutes, elle se retourna vers moi. Son expression était à ce moment d'une cruauté inoubliable. J'en fus complètement stupéfait. »

Nous étions de nouveau assis l'un en face de l'autre, dans la pénombre du restaurant. Il parlait à voix basse, ménageant ses effets, s'interrompant parfois pour vérifier, non pas si je l'écoutais mais — du moins ai-je eu cette impression — si je le croyais... « Son visage était si dur, si haineux, que j'en restai bouche bée. Ma surprise dut disparaître, expliquait-il. Car se rendant compte de ma réaction, comme si elle avait eu peur d'être découverte, ou revenant peut-être simplement au présent, Brigid changea brusquement d'attitude. Ses yeux se radoucirent, sa bouche se détendit. Comment vous dire ! On aurait juré qu'un vent léger et mystérieux venait de balayer son visage. Et alors je me mis à douter. Oui, répéta-t-il plusieurs fois, dès ce moment, je doutais. Je doutais

de ce que je venais de voir. Du sens, de la signification de ce que je venais de voir. Brigid jouait-elle ? Et quel jeu jouait-elle ? Peut-être aimait-elle simplement se promener sur les garde-fous, comme certains enfants pour faire peur à leurs parents ? Le savait-elle elle-même ? Tous les détails de cette soirée sont restés gravés dans ma mémoire. Je me rappelle encore parfaitement la rapidité de succession de ces expressions : de l'extrême cruauté à une parfaite superficialité... »

Il commanda deux cafés irlandais, spécialité de l'endroit. Le liquide chaud et alcoolisé sembla le réconforter. « Voyez-vous, je me demande parfois si je n'ai pas rêvé. Vous parler me fait un bien immense. Je n'ai jamais trouvé personne à qui raconter ces circonstances. Elle était toute mouillée, sa robe collait sur elle. Nous sommes revenus nous asseoir ici, à cette même table. Je n'avais aucune notion du temps qui avait passé. Si ce n'avait été ce vêtement plaqué sur son corps, la pâleur inhabituelle de son visage, j'aurais dès ce moment douté, pas tant de la réalité de ce que je venais de voir, mais de sa véracité. Comprenez-vous ? Quand jouons-nous, quand quittons-nous notre masque ? Eternelles questions ! Tout n'est peut-être qu'une affaire d'atmosphère ? Au cœur de la civilisation de l'image, comme vous dites si bien, comment pourrions-nous y voir clair !

« Eh bien, c'est justement à ce moment, me confia-t-il comme un secret, qu'elle sortit avec grand mystère deux microprocesseurs de son sac. Ces fameux *chips*, je les connaissais mieux qu'elle ! J'en avais déjà vu plusieurs. Alors, je riais, sans comprendre où elle voulait en venir. "J'ai été dans l'orbite de Satan", me disait Brigid. "J'ai été une mauvaise femme, plus mauvaise que tu ne crois." Et elle m'offrit ces ordinateurs minuscules. »

De surprise, j'avalai une gorgée trop chaude qui me brûla la langue. « Mais, l'interrompis-je, c'est aussi ce qu'elle m'a dit au téléphone. Les mêmes mots. Et vous savez, ces mots, où elle les a pris ? Dans le roman ! Parfaitement ! Un

instant ! Je vais les retrouver ! Un instant ! Juste un petit instant ! »

Zarian souriait mélancoliquement, repoussant le livre de sa longue main de pianiste en hochant la tête. « C'est la seule fois, m'assura-t-il, où j'ai aperçu l'ombre d'une douceur sur la figure de Brigid... Je me rappelle très bien les mots : "Ma vie n'a pas de sens, j'ai été une mauvaise femme. Mais tu as le pouvoir de me sauver. Je t'aime, tu m'aimes ! En sommes-nous sûrs ! Ne rêvons-nous pas... ?" Je me rappelle exactement les mots que je vous répète », chuchotait-il, en me regardant fixement, comme s'il me les adressait, à moi !

Je t'aime, tu m'aimes... À qui parlait-il ? À elle ou à moi ? Et moi ? Qui étais-je pour écouter ces mots ? « Je la crus sincère, ajouta-t-il amèrement. Et elle l'était sans doute. Sur le coup, oui, mais ensuite ? Enfin ! Je n'y comprends toujours rien. Je t'aime, tu m'aimes... Ces paroles produisent toujours un effet... remarquable, n'est-ce pas ? » demandait-il, sans attendre de réponse.

« En tout cas », reprit-il en me regardant si tristement, si profondément que je baissai les yeux, « dans la bouche de Brigid, ils me parurent avoir l'accent de la vérité. Yeux bleus... Yeux pâles... Nous, hommes orientaux, ne savons guère résister aux femmes américaines... Ses microprocesseurs, je les lançai loin derrière moi, pardessus ma tête. Vous savez, ces ordinateurs imprimés ne sont pas plus gros que notre ongle. Dans la noirceur de la salle à manger, il était inutile de les rechercher. Elle me regarda avec stupeur. On pense toujours que les gens beaux sont idiots, que les êtres aux yeux bleus sont des purs. Ce n'est pas si simple...

« Mais elle ne broncha pas, reprit-il, mystérieux. Au contraire elle me dit, l'air décidé, qu'elle avait certes perdu beaucoup de temps dans sa vie, mais que maintenant elle avait un grand projet. *Your computer is a housewife !* Faire de l'ordinateur personnel l'ami des femmes ! Elle concevait un logiciel destiné aux ménagères mères de famille, aux divorcées aux prises avec les problèmes complexes de la vie moderne. Ce serait, disait-elle, le premier produit de la

compagnie du Faucon maltais. Un programme d'administration domestique ! »

Il riait, désabusé. « Son frère n'est pas moins idiot qu'elle. Il l'assurait que Steve Jobs serait lui-même intéressé, pour Apple. C'était l'époque où tout était possible, dans le domaine de la micro-informatique. L'époque où Ivan Illich faisait fureur à Berkeley, l'époque des magazines d'électronique et des clubs d'ordinateurs. Je n'y pouvais rien ! "Il y a un marché pour notre produit", disait-elle, s'appuyant sur le succès, réel et historique, de l'expérience *Rent-A-Wife*, une compagnie de services domestiques à domicile fondée et gérée par une femme, dans le sud de la Californie.

« Ensuite, elle m'emmena chez elle. Oui, oui, rue Golden Gate. Je vais utiliser une expression française irremplaçable : dès ce soir-là, je l'avais dans la peau. Dorénavant, plus rien ne compta que le plaisir qu'elle sut immédiatement me donner. Un plaisir aussi pur que celui de la drogue la plus fine, fit-il en me saisissant les mains. Plonger mes yeux dans l'eau glacée de son regard myope, toucher ses cheveux roux, son corps divin ! J'étais devenu obsédé.

« "Je serai une mère pour ton fils. Nous habiterons cette maison. Je donnerai ma vie à ton enfant. Toute ma vie", m'a-t-elle dit en me quittant, gémit Zarian. Nous nous sommes mariés en septembre. En deux mois, c'était fait. Remarquez bien, mariage, surtout ici, c'est un mot qui ne veut rien dire. Même devant le prêtre arménien. Pauvre imbécile. Mais je ne veux pas m'apitoyer sur moi-même. »

Il réfléchit longuement. Je crus qu'il avait fini de parler. Mais comme un bébé qui jette un dernier soupir avant de s'endormir, il ajouta : « Je m'étais juré pourtant, quand la mère de Joe nous a quittés en laissant un simple mot sur le réfrigérateur, j'avais juré de ne plus jamais permettre à une femme moderne d'entrer dans ma vie. Vous savez, moi, j'ai été élevé par une femme possessive mais affectueuse. Traditionnelle sans doute, mais animée d'un authentique sentiment maternel. Quand Mary avait laissé ce billet où elle

disait que jamais elle ne céderait sur le plan professionnel, j'avais cru qu'elle allait revenir. Je ne pouvais imaginer qu'une femme quitte son enfant. Mais c'était bien mal connaître les Américains que d'escompter qu'un bébé serait plus lourd dans la balance qu'un poste de critique déconstructive dans la ville la plus laide du monde. » Son ton était extrêmement las et désenchanté.

Le 10 septembre 1977. Mère, belle-mère, robes de tulle et bouquets ! « Les Américains aiment les mariages. Les Arméniens aussi », résuma-t-il... Bob Mason servit de père. Je te serai fidèle, jura-t-elle à son mari, le soir des noces.

Mais elle se refusa à lui, sans raison valable.

« Les femmes qui reçoivent dès la naissance, outre ceux de la richesse et de la nationalité, l'immense privilège de n'avoir jamais à douter de leur attrait, se soucient comme de leur première chemise de la cohérence de leur vie », conclut-il avec emphase, retrouvant soudainement ses esprits, riant de lui-même.

« À moins que, poursuivit-il en me saisissant brusquement par le bras, se levant et forçant mon regard : si tout cela n'avait été qu'une comédie ? Une façon d'entrer dans ma vie ? Parce qu'elle et son frère auraient cru que je possédais quelque secret informatique capable de leur apporter la fortune ? Suis-je fou ? Que pensez-vous ? Dites-moi, ai-je l'air d'un fou ? Ah ! heureusement, vous vous êtes trouvée dans cette maison. Quelle chance, quel hasard inouï ! Car sans vous, qui êtes la raison même, je crois que je serais devenu fou... Jamais, jamais je ne vous remercierai assez d'avoir été là. Ce que vous êtes... Ce que vous êtes est absolument précieux ! Ne changez pas. Les femmes comme vous, prêtes à écouter, si elles disparaissaient de la surface de la terre, comme cela est en train de se passer ici, dans des pays technologiquement avancés, le monde ne serait plus qu'un enfer... Mais venez, venez. Partons. Je ne peux supporter plus longtemps cet endroit.

« Le sauveteur n'a pas le droit de se sauver. Vous avez

voulu m'écouter, vous devez continuer », grommela-t-il, me serrant par le bras et m'entraînant après lui, puis refermant brutalement la portière de la Mercedes, sans obtempérer, quand je le priai sèchement de me déposer à Civic Center.

6.

Nous avons roulé le long de la mer.

En contrebas se succédaient les petites plages en croissant éclairées par la lune où, dans quelques heures à peine, les amateurs de surf viendraient se mesurer aux vagues de fond et défier la mort. Apparemment, Zarian avait son idée. Il savait où il allait. Les pneus crissaient dans les courbes. Conduire cette voiture semblait pour lui une seconde nature. Jamais je n'avais eu à ce point l'impression que les autos sont la coquille, la carapace, le corps de ceux qui les aiment. Il regardait droit devant lui, absorbé par les manœuvres. Débrayer, passer les vitesses, embrayer, accélérer aux virages. Nous descendions vers le sud, sur le Scenic Drive. Jusqu'où irions-nous ainsi ? Il n'était pas possible d'aller plus loin. L'Océan, comme une nappe de plastique argenté, ondulait à cent mètres de la route côtière.

« Vous avez eu pitié de moi ? Vous avez voulu vous donner bonne conscience ? Vous voulez aider un pauvre homme ? » demanda-t-il, rageur. Puis, se radoucissant, il ajouta : « Si quelqu'un peut comprendre, c'est bien une femme comme vous, avec cet admirable sens de la... de la pudeur, si vous me permettez. Alors, dit-il avec détermination, vous allez m'écouter encore. Vous ne pouvez vous soustraire maintenant. Vous n'en avez pas le droit. » Sa voix était

pathétique. Je ne pouvais, en effet, qu'écouter ce que cet homme avait à se dire en me parlant.

« Dès le soir du mariage, réfléchissait-il tout haut, perplexe, et comme s'il tentait encore une fois, honnêtement, de comprendre Brigid, les mines, les poses se multipliaient. Vous avez vu ses photos d'enfant ? À quatre ans, cinq ans, la fillette de porcelaine, posée sur des coussins de velours, dans sa robe à volants, ses cheveux longs étalés sur le dos, soigneusement coiffés, le petit doigt en l'air ? En vérité, tout ne me semble limpide qu'après coup. Je suis un chercheur, vous savez, j'ai un tempérament scientifique. Il me parut d'abord normal qu'une aussi belle femme, choyée en tout point, soit également capricieuse. »

Il se taisait longuement et, par à-coups, brusquement, s'emballait : « Des régimes alimentaires cinglés, des migraines, comme si nous avions été mariés depuis vingt-cinq ans ! Mais que voulait-elle ? Impossible, impossible de le savoir. Elle bredouillait des incohérences en buvant de l'eau d'Evian, changeait de vêtements quatorze fois par jour, achetait des robes de plus en plus farfelues, des poupées, des souliers en peau de reptile, des crèmes et des maquillages somptueux, importés de France. C'est le début de l'horreur, disait-elle chaque matin à son miroir. À trente ans, à Los Angeles, vous êtes fini. Ici, c'est un peu plus tard. »

Il monologuait, fabulait peut-être, comment savoir ! « Puis ce furent les sablages du visage, les implants de silicone dans la poitrine... On la ramenait à la maison dans une ambulance silencieuse conduite par des femmes aux gants blancs, sanglée sur une planche, enveloppée de bandelettes. On l'installait dans sa chambre, avec les poupées, et on brûlait autour d'elle de l'encens en lui apportant des purées qu'elle buvait à la paille. Elle était tombée entre les mains de femmes aux idées extrêmement puissantes ! C'est vous qui m'avez montré à quel point cette lutte est futile. Nous sentons le temps couler dans nos veines, et rien n'est plus émouvant que ses marques sur notre peau, m'avez-vous dit un jour... Au cours

d'une de ces opérations, un médecin avait abîmé, oh ! très légèrement ! en effleurant avec un scalpel, un muscle minuscule, servant à esquisser les sourires. À partir de ce moment, ses yeux ont semblé encore plus inhumains, plus timbrés. Son frère Ron poursuivit en justice le jeune médecin responsable de cette erreur. Il y eut un procès. Il y eut d'autres chirurgies. Sa peau s'amincissait chaque fois. Elle devenait de jour en jour plus artificielle, plus étrange ! À en devenir fou. Malgré les avertissements de la dermatologue, elle passait des journées entières au soleil. Elle et Joe devinrent en peu de temps inséparables. Ils s'installaient dès le matin dans le jardin. Elle avec des crèmes. Lui avec un système de loupes, s'amusant à brûler des lambeaux de papier de soie. Il est difficile de croire que le soleil puisse être mortel. Mais qu'il agisse comme une drogue, déclara Zarian, cela est indéniable. »

Nous avons passé la limite du comté de San Francisco et venions d'entrer dans une réserve militaire. Il referma la capote de la Mercedes. Si on suivait cette route jusqu'au bout, on se retrouverait à Los Angeles, au Mexique ! « Vous ne me croirez peut-être pas mais j'avais peur. Je ne suis pourtant pas un homme impressionnable. Mais jusqu'où irait-elle ? J'avais complètement perdu contact avec Joe. Je n'ai jamais eu une grande facilité à le comprendre. Pour un homme comme moi, l'intelligence est la plus grande des qualités. Le cerveau de mon fils est différent. Vous comprenez ? Différent. D'un autre ordre. Mais lui et ma femme formaient, pour ainsi dire, un nouveau couple. Toujours ensemble. Exaspérants ! Qui aurait pu prévoir ? Tous les après-midi, ils se rendaient à Redwood City, chez Bob Mason. Le grand manitou prétendait qu'il saurait débloquer l'intelligence de mon fils, dit-il avec un indéfinissable dégoût. Et Brigid le croyait ! Elle a toujours été sous la coupe de Mason. Vous savez, je n'exclus pas la sexualité des méthodes employées par cet individu. Je préfère ne pas y penser. Je ne pouvais rien faire. Les repas du soir étaient lugubres. Macabres assiettes, parsemées de graines de tofu et de luzerne...

« Ecoutez bien, dit-il en embrayant. Un jour elle avait invité quelques amis. Pour le dessert, elle apporta sur la table une magnifique omelette norvégienne... saupoudrée de poudre à récurer. Vous ne me croyez pas ? Une autre fois, elle acheta cinq poulets de grain dans la meilleure boucherie de Berkeley. Elle les rangea dans un tiroir et s'en alla avec Joe passer une semaine chez son frère. Je travaillais cette semaine-là à San Diego. Une odeur de rat mort régnait dans le bungalow quand je suis revenu. À partir de ce moment, elle ne fit plus jamais à manger. Joe bouffait des pizzas. Plus Brigid maigrissait, plus il grossissait ! À devenir fou... »

Le café m'avait revigorée. L'air frisquet me réveilla complètement. La nuit s'était assombrie. De gros nuages couvraient la mer. Nous foncions dans le noir. Je songeai qu'en français on dit rouler à tombeau ouvert, mais je jugeai inutile de l'expliquer à Zarian. Il ne m'écoutait pas. J'aperçus au loin, brillant au milieu d'un petit centre d'achats, le grand M jaune de McDonald's, inséré de force dans la cervelle des Nord-Américains dès leur premier anniversaire de naissance. Et ton enfant, mère indigne ? Nous avons quitté la route panoramique. La voiture pénétra de nouveau dans la ville par une autoroute surélevée. Nous longions un terrain de golf. Ses mains quittaient parfois dangereusement le volant pour appuyer ses paroles d'un geste véhément. Le pied sur l'accélérateur, Diran Zarian parlait, parlait, d'une voix blanche. Et je commençais à me demander sérieusement, mon amour, comment revenir à moi, comment revenir à nous !

« Ecoutez, dites-moi, me demanda-t-il à la faveur d'un feu rouge : comment une femme peut-elle se comporter pendant deux mois comme une experte des plus raffinées des choses de l'amour, et du jour au lendemain devenir un squelette frigide ? Vous pouvez peut-être m'expliquer ? Vous savez beaucoup de choses. Je ne suis pas un ange. Et puis, son mépris pour les Arméniens, je ne l'ai pas supporté. »

Qu'une Américaine qui a parcouru le monde et participé aux

fameuses émeutes de Berkeley puisse ne pas être au courant des massacres, du génocide, des déportations d'hommes nus dans les déserts torrides de Turquie en 1915 ! Quelle aberration, en effet ! Je ne pus qu'approuver. Cette ignorance, alors que le XX^e siècle n'était pas encore terminé, dans un pays où l'information circulait librement, c'était scandaleux ! Est-ce que je savais que les auteurs du génocide des Arméniens avaient été appuyés par des Allemands ? Est-ce que je savais que les nazis répétaient à qui voulait l'entendre que personne ne se souviendrait du génocide des Arméniens par les Turcs ?

You, folk people, lui disait Brigid, mezza-voce, avec un indéfinissable mépris, lorsqu'elle le sentait devenir trop... amoureux. Devant la propre mère de Zarian, avec une légèreté coupable, elle avait affirmé un soir que non seulement elle ne savait rien de l'histoire millénaire des Arméniens, mais qu'elle n'éprouvait aucun désir de connaître le passé. « J'ai eu honte, j'ai été blessé, je ne le nie pas. En revenant de visiter ma famille, ce soir-là, j'ai été emporté, comment dire, par une mémoire de violence. »

Moi j'étais seule, j'étais loin, et j'étais crevée. Vidée, si-phonnée, incapable d'en entendre davantage. Où allions-nous ? J'étais à sa merci ! J'entendais, mais je n'y étais plus. En rentrant de cette soirée arménienne, Brigid et lui s'étaient battus. Joe les avait entendus. « Alors, s'enflamma Zarian, il a enfoncé notre porte, armé d'un de ces robots jouets. Ses facultés de jugement sont minimales. Il s'est jeté sur moi en criant *I'm gonna kill you, I'm gonna kill you...* Ces enfants sont très forts, vous savez. Leur colère sera de plus en plus terrible, car leur cerveau n'est pas adapté à notre siècle, et ils ne sont pas suffisamment crétins pour l'ignorer. Joe me renversa sur le plancher. Il aurait pu me tuer. Facilement. Mon propre fils était un étranger. Mon enfant est un tueur, comprenez-vous ? Pouvez-vous comprendre mon inquiétude actuelle ? Que s'est-il passé lors de la mort de Mason ? Quel rôle ont-ils fait jouer à Joe ? Il était prêt à tout, pour elle. Ce sont des choses qui ne s'oublient pas, qui ne s'inventent

pas. Vous, par exemple, vous seriez face à votre ennemi, et vous ne seriez pas capable de tuer, j'en suis sûr. Vous préféreriez même mourir que de tuer. Mais lui, il est parfaitement capable de tuer quelqu'un. Il en a l'instinct. *The ability to kill*. Vous comprenez ?

— Mais vous devez avertir la police ! Je vous l'ai déjà dit ! O'Doorsey est un avocat connu ! Il fait partie d'une étude qui a son bureau rue Market. Je témoignerai de ce que j'ai vu ! »

Il était trop tard. Nous avions passé un cap. Pris dans son histoire, il ne pouvait plus m'entendre. J'écoutais. J'ai l'habitude. Lorsqu'il m'aurait tout dit, il se méprisera. Et il m'en voudrait. Et je ne pouvais strictement rien y faire ! Vasseur, Françoise, tant de gens m'avaient raconté leur histoire. Ensuite ils parlaient. Celle-ci n'avait rien à faire avec moi. Je le savais depuis toujours. Comment y avais-je même été mêlée ?

« Le lendemain matin, continua-t-il, Brigid avait des ecchymoses au visage. Elle s'en alla très tôt, avec Joe. » Le lendemain de quoi ? Je ne suivais plus. Il me manquerait toujours des morceaux. Cela m'avait passionnée. Cela ne m'intéressait plus.

« Je crus qu'ils étaient partis au restaurant. Elle l'emmenait, quelle que soit l'heure du jour, dans des *fast-food*. Après ces virées, m'expliqua-t-il avec amertume, ils se retrouvaient inmanquablement chez Bob. Là-bas, l'alcool coulait à flots dès l'après-midi, et l'on retrouvait toujours de nouveaux spécimens de ces mâles à mâchoires carrées et à épaules larges qui ont contribué à la réputation de la baie de San Francisco. C'est là qu'elle aura trouvé refuge ! Mais oui ! Avec ces hommes habillés de cuir et portant des gants cloutés qui hantent les bains de vapeur de la rue Castro ! Là où les humains se conduisent comme des bestiaux... Là où rôde la peste moderne... *Californians, damned Californians...* »

Il me regardait d'un air orgueilleux, redressant nonchalamment, avec une dangereuse désinvolture, du bout des doigts, la trajectoire de son bolide. Me défiant presque du regard. Mais qu'avais-je donc fait, sauf d'être là, par le plus grand des hasards, ce soir-là, dans cette ville, et de l'écouter ? Et

puis tout cela n'était-il pas exagéré ? N'inventait-il pas à mesure ? Ne se laissait-il pas emporter dans son propre malheur ? Rien ne semblait plus entraver son imagination. Il regardait droit devant lui, les yeux méfiants...

« Quelques minutes après que Brigid et Joe furent partis, je reçus un appel, continua-t-il. La Chevrolet de Brigid s'était engagée dans le mauvais sens d'une voie en spirale, dans un garage souterrain d'Oakland, descendant la pente à quatre-vingts milles à l'heure. Dans un camion pick-up, au même moment, un plombier et son cousin amorçaient leur remontée vers la sortie. Collision frontale ! Le cou cassé, les ouvriers moururent instantanément. »

Il s'était arrêté à un stop, oubliait de redémarrer. Il regarda fixement au loin, par-dessus moi... « Brigid dut passer plusieurs mois dans les cliniques, dit-il lentement. Elle ne fut plus jamais la même. Mais Joe, peut-être grâce à son adiposité et à son inertie naturelles, s'en tira miraculeusement avec une simple cicatrice à la joue gauche, causée par un éclat de pare-brise. »

Nous étions revenus dans la ville. Les maisons pâles endormies, la silhouette des gratte-ciel, me réconfortèrent autant qu'une présence humaine. Nous étions depuis quelques minutes parvenus à un quartier que je reconnaissais d'autant moins que l'épais brouillard, caractéristique du microclimat de San Francisco, enveloppait la Mercedes. Les rues, sinueuses comme celles d'une banlieue, étaient de plus en plus abruptes. Zarian changeait les vitesses sans avoir l'air d'y penser. À un moment donné, j'eus la certitude qu'il circulait souvent ainsi, le soir, seul, dans San Francisco, et qu'il aimait profondément cette ville. Je le lui dis, mais il ne me répondit pas, occupé par ce qui ressemblait de plus en plus à un cauchemar éveillé. Je sentais remonter le goût des huîtres crues avalées à Sausalito. Craignant d'être malade, j'avais fermé les yeux, prenant le parti de ne plus suivre ce qui m'apparaissait à tort ou à raison comme une fabulation maladive devant suivre son cours jusqu'au bout. Nous mon-

tions, insensiblement, continuellement. Au sommet de San Francisco, à Twin Peaks, il immobilisa la Mercedes, laissant tourner le moteur. De là, la vue de la ville était, me dit-il, « imprenable ». Effondré, la tête sur le volant, Zarian appuya sur le bouton du magnétophone intégré au tableau de bord. Les accords si poignants du deuxième mouvement de la septième symphonie de Beethoven envahirent lentement la voiture. Un tout petit garçon. Il venait de si loin. Nous étions si différents l'un de l'autre. Il pleurait. Je ne disais rien. J'écoutais la musique, je respirais l'air humide et pénétrant, recroquevillée sur mon siège.

« Ecoutez-moi : je vais vous dire une chose, car nous ne nous reverrons peut-être pas. Le temps raccourcit, vous devrez bientôt partir dans votre ville. Et je ne vous retiendrai pas, je n'en ai pas le droit. Mais sachez que si vous n'aviez pas été ici, cet hiver, je serais devenu fou. Vous avez un incroyable sens de la raison. Sans la raison, je serais désespéré. Pourtant il n'y a aucun motif de se livrer au désespoir.

« Cet accident, était-ce pour me faire peur ? Pour se tuer ? Pour se tuer avec Joe ? Pour le tuer ? Une simple distraction ? Banal accident, simple réalisation d'une probabilité ? Négligence ? Folie ? Tentative d'assassinat ? Conduite suicidaire ? Menace ? Les faits sont les faits. Mais les motifs ? Même l'enquête n'a pu éclaircir la question. Pas de témoins, évidemment. Ces garages sont entièrement administrés par des yeux magiques branchés à des microprocesseurs... »

Nous redescendîmes à toute allure vers le centre de San Francisco. Il m'offrit une cigarette d'un genre particulier... « *Crack, you don't know crack ? Cocaine, you know. You're a very little girl. Crack. Une forme efficace de cocaïne. Vous ne prenez pas de cocaïne ! How come ? Come on !* »

Les rues s'allongèrent. Nous revenions vers l'autoroute urbaine. Mes paupières se fermèrent malgré moi.

Lorsque je me réveillai, nous étions arrêtés devant la maison qu'il avait achetée, m'expliqua-t-il, dès qu'il avait ap-

pris, de ma bouche, que celle de la rue Golden Gate avait été louée. « Il faut bien se loger. Un de ces châteaux pour nouveaux millionnaires. Vous négociez par téléphone, tout meublé, prédécoré », disait-il en riant de bon cœur. Je ne le croyais pas. « Mais oui ! Les gens n'ont plus le temps de s'occuper de ces choses. Vaisselle, rideaux, tout est compris dans l'achat. » Il me fit visiter. Une cafetière italienne, les épices dans la cuisine. Des voilages brodés dans le salon. Le couvert mis sur la table en noyer : le vendeur s'occupait de tout.

« Pour les gens comme moi, qui n'allons quand même pas nous mettre à réfléchir à la couleur des murs et à courir les casseroles, c'est l'idéal... Il suffit de présenter la carte d'American Express et d'avoir un crédit solide... » Il mit de l'eau à chauffer dans un four à micro-ondes.

« Ecoutez-moi : je vais partir.

—...

— Oui. Je suis... fatiguée. Je crois qu'il vaut mieux que je parte.

— Mais... Vous... m'aimez.

— Peut-être. Pendant quelques moments, oui, je vous ai... peut-être. Mais n'est-il pas... déjà trop tard ?

— Oui, sans doute. Mais ça ne change rien. Vous ne pouvez plus partir. Vous le savez bien. »

C'était vrai.

Lit géant, draps de satin beige, volants d'organdi. Moquette assortie. Des fleurs de tissu parfumées sur la table de chevet. Des marines encadrées aux murs. Tentures harmonisées... Tout était faux. Langue, dents, salive. Les belles histoires ! Les aventures ! Rodolphe, Vronsky, Belmondo !

Tout était « déjà » faux.

Mais j'étais rendue trop loin de l'autre côté du miroir. Je me conformai à l'image. Anna Karenine, Emma Bovary, Anne-Marie Stretter, mes amies. Elles m'avaient désertée, déjà. Les amies, ça n'existe pas.

Tout le reste de la nuit, nous avons cherché qui nous étions.

À la fin, nous avons trouvé ce que nous savions déjà. Bien sûr. Et dans mon sac à main il y avait toujours, sur mon papier :

1. la plaquette.
2. l'argent.
3. la chambre 1219.

7.

Je refusai qu'il me reconduise à ma voiture. Il me serra longtemps, longtemps dans ses bras. Nous n'allions plus nous revoir. Il n'y avait rien à dire. Il n'y avait rien à modifier. Nos chemins se séparaient ! Voilà, c'était comme ça. La vie !

« Méfiez-vous des Californiens ! »

Je les avais oubliés.

Il ferma la porte.

Je descendis en pleurant un escalier bordé d'azalées. Marchai, sans penser, n'importe où, dans n'importe quelle direction, descendant une pente, en remontant aussitôt une autre encore plus à pic. Je te parlais à mi-voix. « Mon amour, mon amour ! » N'importe quoi. « Je t'aime. » Je t'entendais, en moi. « Rien n'est grave, Claire. Il n'y a qu'à retrouver la Renault et à revenir. Revenir, c'est toujours revenir au présent. » Je te-me parlais. Incurablement rattachée à toi par ce cocon de mots que nous avons filé, intarissables, depuis la seconde où tu m'as regardée, dans une manif, square Dominion, à Montréal. Et si j'avais trouvé une cabine téléphonique, je t'aurais appelé.

Mais je ne voyais que des maisons aux crépis roses, mauves, vert pâle, quelque part dans un quartier cossu non loin des zigzags de la rue Lombard. Je ne voyais que des

cerisiers japonais, des palmiers de Floride, des fleurs aux couleurs éclatantes et des cactus dont je ne connaîtrai jamais les noms. Montréal me paraissait soudain si loin. Inaccessible. Comme au bout d'un télescope. À Montréal, je marcherais bientôt dans les rues comme dans mon propre cerveau. Je voyais la rue Ontario quand elle croise la rue Amherst. Les maisons de brique rouge où se faufile l'ombre des parents. Les immeubles incendiés, les murs aveugles, le vieux tunnel Wellington. Les traces impudiques de la vie venant à peine de quitter les immeubles éventrés, dévoilant quelque temps encore la couleur des intérieurs, les escaliers inutiles comme ceux d'un décor, quand le théâtre est désert et que l'on imagine encore les silhouettes parties vers quelque morte banlieue. Les écoles placardées, les restaurants qui changent de nom, s'adaptent aux nouvelles clientèles. Les commerces se recyclant. Cette incroyable résistance de Montréal à se figer dans la moindre tradition qui fait aussi sa beauté, désespérée, certains soirs de février où les citoyens tiennent absolument à s'habiller comme à Rio, comme à Nice, comme à Miami. Ce n'était pas tant cette ville que j'aimais mais ma vie, qui m'avait toujours été livrée à travers cette ville. Revenir... Mais comment ?

Les sandales de serpent, la robe de Brigid. Faux. Archifaux.

Un taxi se trouva là, devant moi. J'y montai, réveillant le chauffeur, un mulâtre au cou épais, à tête rasée, qui écarquilla les yeux comme s'il n'avait jamais vu une femme de sa vie. « *Civic Center, please.* »

Nous étions le jeudi 28 juin 1984.

Le temps s'écourtait.

Mes muqueuses abrasées, vulve brûlante, lèvres enflées : ces plages soyeuses et fragiles étaient la limite précise de « moi ». À l'intérieur, je sentais encore, comme à retardement, les va-et-vient de Diran Zarian. Mais une mère moderne devait savoir résister aux courts-circuits, aux nuits blanches. Le taxi filait sur l'avenue Van Ness. Commerces de voitures de prestige, restaurants fermés, vendeurs de jour-

naux. La journée commençait. La tour pyramidale de Trans-america m'apparut au détour : ne resteraient que les images, les indépassables clichés du touriste. Bientôt l'inévitable transformation en souvenir serait terminée. Tristesse et petite mort. Réduction, solidification, diminution et oubli. Connu, archiconnu.

La course valait vingt-deux dollars. Je n'avais que des billets de dix dollars. Le chauffeur regardait mon porte-monnaie avec de petits yeux noirs brillants. Je lui donnai précipitamment trente dollars et sortis du taxi sans refermer la portière. La Renault était toujours là, vieille bête. Elle démarra avec le même retard sympathique, le même grognement affectueux. La route 101 était toujours aussi large, elle conduisait encore au Bay Bridge...

Et Vasseur ne dormait pas.

Je craignais ses sarcasmes.

Chut ! Il me fit signe de ne pas parler trop fort. Phil dormait mal. Il avait beaucoup pleuré. Il ne voulait pas partir. C'était normal. Travail du deuil, expliqua le psy. Salutaire.

« Je ne pourrai jamais le consoler.

— Quand on ne veut pas voir souffrir les innocents, on ne fait pas d'enfants.

— Tu es méchant.

— Alors, ton Levantin, tu as couché avec lui ? »

Sa mâchoire inférieure se déplaçait nerveusement de gauche à droite. Ses petits yeux gris scrutateurs me déshabillaient l'âme. Il souffrait, Vasseur, là, devant moi. Mais je ne pouvais pas m'occuper de tout le monde.

« Je vais dormir un peu... »

Dans la chambre dénudée, je cherchai du dentifrice, du Tylenol. Avec un peu de chance, la migraine ne s'installerait peut-être pas. Le Tylenol n'était pas dans la trousse de pharmacie. Je fouillai, ne trouvai pas, m'énervai. Ta prudence excessive, exagérée, exaspérante. Tu te méfiais du Tylenol. À Chicago, en 1982, un maniaque ou un espion industriel avait inséré du cyanure dans des gélules de Tylenol et depuis ce

temps tu jetais systématiquement les bouteilles. Et est-ce que moi, Claire Dubé, je n'aurais pas dû quitter depuis longtemps un homme qui jetait les bouteilles de Tylénol et qui lisait du Montaigne, en 1984, en Californie ? Est-ce que je ne serais jamais une femme de mon siècle ? Étais-je incapable de reconnaître la passion, la vraie, le grand amour, l'Amour ? Étais-je même une femme, au fond, aurais-je vécu complètement une vie de femme si je revenais ainsi toujours, toujours à moi, si je ne réussissais jamais à me perdre, si je ne courais pas à ma perte, aveuglément, dans les bras des inconnus ? Pourquoi donc n'étais-je pas capable de franchir les limites ? Non, je n'étais pas Emma Bovary, Anne-Marie Stretter, Anna Karenine, mortes de passion et d'amour. Et pourtant, Diran Zarian était bien Vronsky, Rodolphe. Oui, il l'était. Alors pourquoi n'allais-je pas le retrouver, oui, pourquoi ? Pourquoi n'étais-je pas prête à tout quitter pour un regard, à m'acheminer vers l'autodestruction comme une vraie grande amoureuse, sans souci de mon mari, de mon enfant ? Il fallait me rendre à l'évidence. Je ne correspondais à rien. À aucune de ces histoires. J'étais une agnostique de la passion. Incurable. Et que pouvais-je y faire ?

Je restai longtemps dans la douche tiède, laissant couler l'eau, m'abreuvant au jet, m'asseyant au fond de la baignoire et faisant des ruisseaux avec le creux de mes mains, dirigeant les rigoles vers le drain. Pleurant. Si je ne t'avais pas rencontré, un jour de neige, à Montréal, si tu ne m'avais pas aimée en me voyant, j'aurais peut-être, moi aussi, dans une ville dorée, suivi un homme sur un simple coup d'œil, quelques phrases pénétrantes ? Mais il est dans notre nature de nous laisser aimer. Et je m'étais laissé aimer, il y avait une éternité, dans la folie de la première neige sur des toits bas et des balcons de bois, dans une ville septentrionale toute blanche. Et depuis, jamais je n'avais trouvé une seule raison raisonnable de déchirer ce léger cocon de mots qui, à partir de ce moment, nous avait réunis et me rattachait irrémédiablement à toi, plus fort que tout. Je voulus t'appeler, à Montréal,

pour te lire cette phrase de Kafka à son amie Milena : « Ce n'est pas toi que j'aime, dit Kafka, c'est ma vie, qui m'est donnée à travers toi. » Mais à quoi bon ?

Je me séchai longuement et dans le miroir de Brigid O'Doorsey j'effaçai avec la serviette la buée pour me regarder, me regarder encore. Était-ce ma faute ? L'avais-je voulu ? Non. J'étais la femme d'un seul homme, la mère d'un garçon de cinq ans. Je n'étais pas du genre à me déshabiller n'importe quand, devant n'importe qui, « changer de lit changer de corps ». La révolution sexuelle m'avait oubliée. Apparemment, j'étais trop timorée pour me débarrasser de ces liens anachroniques qui rattachent aux autres. Il aurait été tellement plus simple de te quitter. Prendre un appartement. Phil un jour sur deux, une semaine sur deux. Beaucoup plus conforme aux valeurs de notre société, comme disait Vasseur.

La robe de Brigid, en tas, sur le tapis bleu poudre. Ses sandales. J'enlevai les bagues, les remis dans la boîte mauve avec le reste de sa pacotille. Quelques heures encore et le regard de l'autre remplacerait mes paupières bouffies. J'aurais déjà commencé à oublier la Californie, Diran Zarian, Ron O'Doorsey. Ma mémoire se fixerait peu à peu sur des images, des photos. Les souvenirs se décharneraient, se cristalliseraient, et le présent finirait une fois de plus par gagner. Comme il avait toujours gagné. Que resterait-il alors, quel noyau étonnant persisterait, qui serait encore « moi » ?

Je me maquillai lentement, interminablement. Les yeux bleus ne vieillissent pas. Regarder ses propres yeux dans la glace, et rien d'autre. Je traçai d'une main habituée cette mince ligne, vert-de-gris, sur le bord des cils, ce trait de peinture qui suffisait toujours à me ramener à moi-même. Le gris Christian Dior était de la couleur exacte du contour de l'iris de mon œil, lui-même de la couleur exacte de l'œil de ma grand-mère. J'éloignai mon visage : « Mon visage est mon visage. Je jure qu'aucun scalpel ne le touchera jamais. » Je parlais toute seule !

Un peu de rose sur les lèvres, sur les joues. J'enfilai un jean et un large chandail de coton où était écrit « *I left my heart in San Francisco* ». *Words, words, words...*

Flight 756 — San Francisco Airport — 13:30 pm — Checking time : 12:00 pm.

Le billet d'avion. L'agenda ouvert au dimanche 1^{er} juillet 1984. Avec son marqueur noir, Phil y avait dessiné un de ces chasseurs au fuselage parfait que nous avons entendus traverser le mur du son dans le ciel pur de San Francisco.

L'aérogare minuscule et familière, déserte dans la nuit. Quelques douaniers bonasses, l'accent naïf de Montréal, les fautes d'orthographe sur les affiches, le français à la radio, dans la rue. Cela me semblait inatteignable, inimaginable. Que nous venions de là-bas, soyons nés là-bas, ayons appris le français là-bas.

Je peignai longtemps mes cheveux, comme si l'ordre dans ma tête tenait à cette coiffure. Ma peau était redevenue rose. J'avais soif. À la tempe gauche, une petite veine battait douloureusement. Je la connaissais. C'était le signal qui m'indiquait quand je n'avais pas assez dormi.

Café, pour survivre à l'empoisonnement au Californian Chablis. À compter de maintenant, le retour serait long dans l'espace, court dans le temps. C'était mon époque, et je n'en aurais pas voulu d'autre. *Live here and now*, était-il écrit sur le cendrier de Brigid O'Doorsey.

Il faisait beau, toujours beau, dans le jardin.

La porte de la chambre s'ouvrit timidement. Phil était là, les deux yeux fermés. Il avançait un pied devant l'autre en tâtonnant. Ses paupières étaient gonflées et rouges. Ses cils étaient collés par un pus épais comme de la glu. « Mes yeux sont comme de la vitre, Claire. Je ne peux plus les ouvrir, je suis aveugle. » Je le pris dans mes bras et le portai jusqu'à la cuisine. Je fis bouillir de l'eau et pendant qu'elle refroidissait je préparai du lait chaud avec du miel qu'il but sans protester, amorti, languissant. Puis avec des tampons d'ouate je nettoyai longuement les cils épais, le bord des paupières

soudées. Il ne parlait pas. Son front était brûlant. Lorsqu'il put enfin ouvrir les yeux, je vis le blanc de l'œil, infiltré de sang rose comme la chair de la pastèque, l'iris brillant de fièvre. Il n'irait pas à l'école. Je craignais une colère, une protestation de la dernière énergie. Mais non. Son désespoir était total, il ne désirait même plus le communiquer. Je l'emmenai au bureau du Dr James qui prescrivit un antibiotique en jurant que le lendemain la conjonctivite serait terminée et lui donna un cahier à colorier, lui faisant promettre d'envoyer une photo de lui en train de jouer dans la neige. Au retour, nous nous sommes tous les deux installés dans le lit de Joe Zarian pour dessiner. Il s'endormit dans mes bras. Je m'endormis aussi. Quand il se réveilla, ses yeux étaient encore collés. Je réappliquai les compresses. Je tartinai deux tranches de pain avec du beurre d'arachides et les apportai devant la télé. C'était l'heure de *Sesame Street*. J'avais fini par m'habituer à ces monstres de peluche synthétique. Cookie Monster le boulimique. Big Bird l'épouse de banlieue. Et ce génial misanthrope velu qui habitait une poubelle ! La démocratie de la laideur... Phil allait de mieux en mieux. Dans la bibliothèque de Joe Zarian il y avait une adaptation pour enfants de *Moby Dick*. *L'Île au Trésor*. Je lus tout l'après-midi. Il corrigeait mon accent en riant de moi.

Vers cinq heures le téléphone sonna. Je décrochai en bâillant. Un grésillement bizarre se fit entendre. Puis il y eut un dé clic. « *Wait... you are listening to a computer...* » Mon cœur battait. « *A message is coming...* » Dans la machine, une autre machine ! Du grand art. Un filet grêle, légèrement métallique mais souple à s'y méprendre. Quelle machine avait bien pu déclencher les deux autres ?

Puis j'entendis la voix d'une très jeune fille, claire mais lointaine, non pas à cause d'un éloignement dans l'espace, probablement, mais à cause de cet enchâssement d'enregistrements, qui ne pouvait se faire sans parasites ni perte d'information. Claire Dubé, 2230 Golden Gate Avenue, Berkeley, California, était priée de noter que Mr. Ron

O'Doorsey serait à la chambre 1219 du *St. Francis Hotel*, à San Francisco, le 30 juin, à minuit exactement, et qu'il désirait la rencontrer.

Le message se terminait par le bip bip caractéristique de notre époque. Puis ce fut le ronron d'une bande magnétique tournant à vide. J'écoutais. La « communication » s'interromprait-elle d'elle-même ? Je n'arrivais pas à fermer. Après quelques crépitements, j'entendis de nouveau : « *Wait... You're listening to a computer... A message is coming...* »

Moi, Claire Dubé, je devais me rendre à la chambre 1219 pour rencontrer Ron O'Doorsey !

J'appelai Vasseur et lui tendis sans parler le combiné. Il portait une chemise de velours côtelé que je me souvenais très bien avoir achetée à Paris avec lui, il y avait une éternité, aux Galeries Lafayette. Je tremblais. Il voyait bien que je n'en pouvais plus. Mais lui non plus, peut-être. Et n'était-ce pas absurde de se trouver pour ainsi dire à bout de forces, exsangues comme nous l'étions, sans aucune raison identifiable ? Il écouta, me regarda d'un œil vide. D'une bouche pâteuse, dans un suprême effort de sociabilité, il me dit : « Les ordinateurs ne sont qu'une mode, qui ne changera rien au destin cyclique de l'humanité... »

— Tu m'écoeures.

— La bourgeoisie, pour se renouveler, a constamment besoin de renouveler le mode de production. »

Ce n'était pas le moment de discuter. Dans l'appareil on entendait : « *Room 1219... St. Francis Hotel... midnight...* » Je reposai délicatement le combiné sur le commutateur. D'une voix craintive il demanda : « Vas-tu aller à ce rendez-vous ? »

— Dans la chambre 1219 ? Mais oui, certainement, je vais y aller. Pourquoi pas ? Et toi, tu vas m'accompagner. Tu vas venir avec Phil. Comme ça, j'aurai moins peur... »

TROISIÈME PARTIE

Tu mens, si tu prétends que tu ne sais pas,
dans le fond de ton cœur, que je t'aime.

DASHIELL HAMMETT,
Le Faucon maltais.

1.

Hawaiian Rainbow habitait un bungalow dégarni, dans une impasse, au bout d'une petite rue à laquelle on avait accès après un labyrinthe d'autoroutes et de rues, dans l'immense et pauvre ville d'Oakland. On découvrait là un tout autre visage de la Californie, africain, portoricain, barbadien, hawaïien, que nous n'aurions pas mieux connu que le visage yankee de San Francisco et de Silicon Valley.

Après avoir erré, dans l'encombrement du samedi midi, de Wendy's en Safeway, de McDonald's en Liquor Store, sur une infâme avenue commerciale parallèle à l'autoroute, et avoir tenté en vain d'accéder, par-delà les odeurs de graisse et l'incroyable *nowhere* qu'est l'Amérique profonde, à la petite rue Magnolia que nous voyions sur la carte mais qui, dans la réalité, était séparée de nous par d'infranchissables échangeurs, nous avons fini par échouer au Jack London Square, centre de cette « ville sans centre », comme avait dit Gertrude Stein d'Oakland : « *There is no there, there.* » Près de la hutte de bois qui, dit-on, aurait abrité London lors d'une expédition au Klondike et qu'on avait transportée là, un représentant du parti communiste local distribuait des tracts que les gens jetaient immédiatement par terre et qui allaient ensuite voler sur les quais. Le colosse en débardeur de coton blanc et salopette de denim nous indiqua avec sérieux et dignité une succession de sorties

et de bretelles d'autoroutes qui nous mèneraient beaucoup plus facilement que les rues « normales » à l'enclave résidentielle oubliée par les urbanistes, à quelques coins de rues de là.

Indications en main, j'avais réussi à atteindre la minuscule maison de bois peint en mauve à laquelle deux palmiers, plantés de chaque côté d'une galerie aux marches défoncées, s'efforçaient de donner un semblant de fierté. Hawaiian Rainbow habitait avec son frère et un ami de son frère. Nous étions en retard. Ted Jarving et d'autres enfants étaient déjà en train de boire des jus de papaye, de grignoter des bonbons à la noix de coco et des flocons de banane séchée en écoutant Rick, le copain du copain du frère de Hawaiian Rainbow, un grand Noir maigre qui portait un de ces chandails en acrylique troué imitant celui des lanceurs de base-ball, et qui jouait de la guitare, assis par terre. Dans la pièce il n'y avait rien d'autre qu'un énorme appareil de télé encastré dans un meuble de bois foncé, datant probablement des années 50. « Je suis née sur une toute petite île, une communauté de trois cents habitants. Mais pour gagner sa vie, il faut venir en Californie », me dit-elle en m'accueillant.

Les enfants décorèrent à grands cris le living avec des ballons, des rubans et des serpentins. Elle leur demanda ensuite de peindre les murs de planches de sa chambre à coucher. Avec des pinceaux et de la gouache, chacun y allait de son soleil, de sa chaumière à toit pointu. Mais Phil restait renfrogné, hiératique, et il refusa systématiquement de participer à ces activités ou aux autres jeux proposés par Hawaiian Rainbow. Il ne riait pas, il ne souriait pas. « Tu es le roi, *you're the king of the party* », crièrent les petits quand elle lui passa le traditionnel collier de fleurs au cou. Mais raide, figé, engoncé dans son chagrin, Phil refusa de porter ce collier hawaïien, en fleurs de plastique. Je le mis dans mon sac pour le conserver, afin qu'il se rappelle toujours son premier amour. « Je ne veux pas la quitter », me disait-il en s'accrochant à son cou. Elle était presque aussi petite que lui. Il ne voulait pas jouer, il ne voulait pas manger, il ne voulait rien. Il souffrait.

Elle se pencha alors et lui dit doucement, en me regardant comme pour me consulter : « D'accord, Phil. Tu vas retourner chez toi. Et si ta maman veut bien, j'irai avec vous à l'aéroport... » Le sursis accordé sembla le soulager. Je me penchai à mon tour, le pris dans mes bras. Son corps était raide, hostile. Ted Jarving s'empiffrait de chips. J'embrassai la petite femme en la remerciant. Je lui donnai rendez-vous, le lendemain onze heures, à la station Embarcadero, aux environs de laquelle il nous faudrait, quoi qu'il arrive, passer pour nous rendre à l'aéroport. Nous reniflions toutes les deux, souriant à travers les larmes, confuses de nous laisser prendre à ce mélo, solidaires dans notre inébranlable volonté de tout faire pour cet enfant qui ne comprenait pas ce qui lui arrivait, et qui en même temps comprenait tout. « *Such a loving child* », répéta-t-elle. Mais elle avait du mal à parler, elle aussi.

Phil étouffait littéralement. Ses yeux allaient-ils pouvoir résister à tant de larmes ? « Les autres restent, je pars, ce n'est pas juste. » Dans l'auto il ne cessa de répéter, obstinément : « Jamais. Je ne la verrai plus jamais. Jamais, jamais, jamais. » Je dus m'arrêter sur le bord de l'autoroute parce que moi aussi je pleurnichais. Le soleil était toujours là, spot unique et brûlant, au-dessus de la Californie. Tu auras connu l'amour, lui disais-je mentalement. Tu oublieras, et moi plus tard je te dirai : Tu as connu l'amour, lorsque tu étais tout petit, en Californie...

Jamais, jamais, jamais. *Never again !* La voix de mon enfant redonnait sens aux mots usés comme s'ils n'avaient pas encore été utilisés par un être humain, comme s'ils avaient été créés ici, maintenant, dans cette auto qui filait sur une autoroute américaine, pour traduire directement ce qui déchirait cette tête, ce corps. Je me souviendrais pour lui. Je serais sa mémoire comme lui, redonnant sens aux mots, lui-même était ma mémoire. C'était peu, très peu. Infime. Et pourtant, c'était tout. Tout ce qui importait. Quand ce lien disparaît, il ne reste plus rien. La chaîne humaine est brisée. On ne s'aperçoit pas des failles, et peu à peu tout s'effrite, ne restent que des apparences, des images, et puis c'est la disparition.

Il se calma en jouant à faire flotter un kleenex dans le vent. Puis il demanda si on pouvait acheter un cadeau pour Hawaiian Rainbow. À l'Emporium d'Oakland, il hésita longtemps entre des foulards de soie, des savonnettes fleuries, des attaches à cheveux, des bijoux de plastique et puis il eut une idée : il voulait lui donner sa photo. Il fallut chercher un Photomaton, de la monnaie, prendre la photo : lui, grave, sérieux, amoureux.

Lorsque nous sommes enfin revenus, il était presque cinq heures. Et à la hauteur du jardin de miss Marple, j'aperçus de loin la Mercedes bleu marine de Diran Zarian. Je ne fus pas autrement surprise.

Je me garai derrière lui et montai en soufflant l'escalier de tuiles.

Zarian attendait au salon. Il lisait. Il s'excusa mille fois d'imposer sa présence. « Je comprends votre confusion. Je ne veux pas vous troubler. Je croyais que mon beau-frère serait ici. Votre ami m'a expliqué que vous aviez rendez-vous à San Francisco. Je ne voudrais pas vous ennuyer. Mais vous comprendrez que je dois absolument vous accompagner. Votre heure sera la mienne. J'attendrai ici le moment de partir. Si vous permettez, je désirerais continuer à lire *Le Faucon maltais*. »

Et il s'isola, avec une fierté un peu comique, dans sa lecture, comme Phil, écorché, atone, le fit devant l'écran de télé, regardant d'un œil fixe une inépuisable série de carnages entre robots transformables, rythmée par les accords déshumanisés d'une musique générée par un programme informatisé.

« Mais elle est complètement folle ! » chuchotait pendant ce temps Vasseur, dans la cuisine, à mi-voix, en parlant de moi. « A-t-on jamais vu pareille méconnaissance de soi, déployer tant d'énergie pour se fuir ! Tu couches avec un étranger, quoi de plus normal, quoi de plus banal, gloussait-il en haussant exagérément les épaules. Et tu voudrais me faire avaler que c'est pour retrouver ton mari ! Mais c'est le comble de l'auto-justification ! »

Je pensais : plusieurs êtres humains ont ressenti l'angoisse de justifier leur existence, Alain Vasseur, tu n'as pas le droit de me

réduire à l'état d'un cliché qu'on épingle sur un mur. Et je me souviens clairement d'avoir dit : « Alain, je crois que nous n'avons plus rien en commun, sauf du passé. » Mais cela n'était pas vrai, et je le savais bien. J'avais parlé sans réfléchir, et je fus surprise de le voir trembler tout à coup, et sangloter sans sanglots comme pleurent les hommes, des larmes sèches, quelques hoquets rauques et douloureux. On n'aurait pu dire s'il pleurait ou s'il riait, en réalité il ne faisait ni l'un ni l'autre. Les mots n'existent pas pour ce genre de manifestation dans notre larynx. Je me levai et caressai sa peau rugueuse, jusqu'à ce que le fou rire nous gagne et que, à travers cette hilarité, je lui dise encore : « Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ! Ce n'est pas mon genre ! Je sais bien qu'à notre époque, la raison semble commander de quitter son mari. J'ai tout essayé pour rompre. Mais je ne peux pas ! Ce n'est pas ma faute ! Je finis toujours par revenir ! C'est peut-être justement ça, l'Amour ! »

À quelques mètres de nous, Zarian lisait en soupirant. Je l'entendais se lamenter et je continuais à me dire : je ne peux pas penser le contraire de ce que je pense, je ne peux pas mentir. Le corps de cet homme et le mien. Un corps ou un autre. Et ses mains me parcourant. Une sorte de perception aiguë, d'hyperconscience, d'auto-observation. Comme si on passait un crayon sur ma peau pour la dessiner. Quand j'avais senti qu'il allait pénétrer en moi, j'avais gardé les yeux ouverts. Je l'observais. J'avais honte maintenant de l'avoir surpris à cet instant intime. Mais j'étais à distance de mon corps. Et lui perdu dans son débat avec le désir. Il n'y avait rien de moi qui passait à cet homme, même s'il en était à aller et venir en moi et que mon corps répondait à son rythme. Et pourtant, à ce moment précis, j'avais éprouvé une sorte de sollicitude fraternelle. J'en étais venue à exprimer non pas cette jouissance qui renvoie chacun des amants à lui-même, mais l'affection que l'on a pour les êtres à qui l'on donne la permission, par notre présence, de reconnaître leur propre faiblesse. Et quelque chose avait tout de même eu lieu. Rien n'était neutre. Quelque chose maintenant me liait à cet homme.

« Elle mentait ! Toujours, dès le début, dès la première minute ! Toute sa vie Brigid a menti ! Elle n'a même jamais soupçonné ce qu'est la vérité. Tout le monde lui a menti. Alors, elle a menti à tout le monde », a conclu Zarian, l'air tout à fait désolé, quand il est venu nous rejoindre dans la cuisine plus bleue que jamais. Il avait lu et apprécié, disait-il, le fameux dialogue d'amour entre Sam Spade et Brigid O'Shaughnessy. « Elle disait je t'aime, tu m'aimes, elle jouait le jeu de l'amour comme Brigid O'Shaughnessy ! Une garce ! Elle croyait ainsi obtenir le secret de l'informatique. Autant chercher la pierre philosophale, la formule de l'or, faire de l'alchimie », disait-il, réfléchissant à haute voix.

Il était sept heures du soir, peut-être un peu plus tard. Vasseur sortit du réfrigérateur un pain italien, de mauvaises tomates gonflées d'eau, un fromage imitation mozzarella, de forme carrée, vaguement caoutchouteux, et des fraises également obèses et insipides.

« Mais ce n'est pas si simple, ai-je répondu comme malgré moi à Zarian. Il faut savoir faire des nuances ! Brigid O'Shaughnessy et Sam Spade sont vraiment amoureux, en un sens. Ils sont attirés l'un vers l'autre. Spade ne le nie pas. Il lui dit qu'il l'aime. Il est honnête. Mais Brigid lui a menti. Elle a menti à tout le monde. Comment la croirait-il ? Il l'aime, mais il ne la croit pas. Spade va-t-il gâcher sa vie pour un mot ? Ils ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils disent ! La vérité est toujours double. Alors, il n'a pas le choix. Ils doivent se séparer. Il doit l'abandonner. Ce qui les sépare, ce n'est pas l'amour, c'est la vérité. Spade est incapable de mentir. Il est incapable de se mentir à lui-même, ou de mentir aux autres. Cela ne veut pas dire qu'il ne l'aime pas. »

Je parlais lentement, regardant fixement Diran Zarian. Il approuvait en hochant lentement la tête. Il souriait. Nous étions d'accord. Oui, il comprenait. Nous nous étions toujours compris.

Vasseur, sourire en coin, feignait la nonchalance et nous observait. Mais Zarian, comme repris par l'angoisse, recommença à se lamenter : « Elle s'habillait toujours de bleu comme Brigid

O'Shaughnessy... Cette poupée sur le lit est sans contredit une réplique du personnage de Brigid O'Shaughnessy... L'association des Amis de Dashiell Hammett... Tous ces bleu de cobalt. Ces coïncidences ne peuvent pas être fortuites. Non, cela ne peut pas être l'effet du hasard, vous aviez absolument raison. »

Feuilletant *Le Faucon maltais*, je tombai sur ces paroles de Brigid O'Shaughnessy, que je lus à la ronde : « Je suis si lasse, si lasse de tout : de moi-même, de tous ces mensonges, lasse de ne plus savoir où est la vérité. » Personne ne me répondit. Nous étions tous en bout de route, crevés.

Je préparai un sandwich avec les tomates et le fromage et l'apportai à Phil, en lui expliquant que nous devons maintenant aller à San Francisco rencontrer Ron O'Doorsey et chercher notre argent. De la part d'une femme qui l'avait entraîné jusque-là pour le jeter dans les bras d'une fée et l'en arracher six mois plus tard, rien ne l'étonnait plus. Il grignota du bout des lèvres, et se munit du robot transformable de Joe Zarian pour la soirée.

Un magnétophone enregistrerait automatiquement tous les appels téléphoniques : je fis écouter à Zarian le message de Ron O'Doorsey. *Room 1219, midnight...*

N'importe qui peut brancher une de ces machines sur une autre, me disais-je, me préparant à répondre à cet immatériel rendez-vous opéré par ordinateur et à me rendre dans le hall du *St. Francis* où, dans *Le Faucon maltais*, le partenaire de Sam Spade entreprend sa dernière filature avant d'être trucidé par Brigid O'Shaughnessy...

Je cherchai dans l'annuaire téléphonique le numéro de l'hôtel et demandai à communiquer avec la chambre 1219. Le répondeur automatique était débranché, me dit sèchement la préposée. Et cela signifiait qu'« ils » étaient dans la chambre, mais qu'ils ne désiraient pas répondre pour le moment.

Il était près de neuf heures. Phil refusa de boire ce qui restait de lait. Je le jetai dans le lavabo, ainsi que le fond de la dernière cruche de chablis. Dans le réfrigérateur, il n'y avait plus que des œufs, un oignon, une canette de jus. Je fis une dernière fois le tour du pro-

priétaire, fermai les portes vitrées à clef. La maison était beaucoup plus en ordre qu'à notre arrivée...

Dans les valises il n'y avait plus de place pour l'éléphant de peluche. Je le mis dans le sac que je prendrais avec moi dans l'avion, avec l'oreiller satiné sans lequel notre enfant n'avait jamais, jamais fermé l'œil.

Vasseur descendit les bagages et commença à les ranger dans la Renault. Tout n'y rentrait pas. Il faudrait abandonner le tri-cycle, comme prévu. Phil hurlait. Il fallut négocier : Vasseur irait le porter, avant de quitter la Californie, au Berkeley PreSchool & Daycare.

J'ai vérifié si le passeport et les billets d'avion étaient bien dans mon sac, et nous avons quitté la rue Golden Gate vers dix heures. L'écran de la télévision était allumé, dans le bow-window de miss Marple. On apercevait ses cheveux gonflés en forme de nuage, à travers l'organdi, dans la fenêtre. Elle souleva un pan du rideau pour nous regarder partir.

2.

Sur le Bay Bridge, nous nous sommes laissé prendre par le spectacle de la baie flamboyant dans les dernières lueurs du coucher de soleil. La bonne vieille Renault renâclait, minuscule, sur la travée de droite, loin derrière la Mercedes de Zarian. Nous avons vu s'éloigner les lumières du quai de la marina de Berkeley, celles des réservoirs de pétrole et, à gauche, le port d'Oakland et ses conteneurs. Passant l'île au Trésor, j'ai dit à Phil : « Regarde, le phare clignote dans la prison d'Alcatraz, regarde les derniers palmiers, les derniers eucalyptus... » Des clichés, faussement enjoués, pour masquer la gravité du moment.

Ce rendez-vous de minuit était le comble de l'absurdité. Aurions-nous le temps de revenir à Berkeley pour dormir ? Ce n'était pas évident. Alors tant pis. Les bagages étaient dans la Renault. De San Francisco, nous passerions directement chercher Hawaiian Rainbow place Embarcadero et nous nous rendrions ensuite à l'aéroport, avais-je décidé, sans trop savoir si c'était bien faisable.

« Prenons un verre », suggéra Zarian, qui nous attendait en marchant de long en large dans la rue Powell, devant l'hôtel. Les palmiers de Union Square brillaient, métalliques, sous les lampadaires. Je regardais, indécise, ce décor somme toute médiocre. Il était à peine onze heures. Nous étions en avance. J'acquiesçai.

Le bar en marbre noir était occupé par quelques couples élégants perchés sur les tabourets. Nous nous installâmes autour d'une table basse, tous les quatre intimidés par l'aspect lourd et presque funèbre de ce hall qui serait, d'après les fanatiques de Dashiell, l'original du *St. Mark Hotel* dans *Le Faucon maltais*. C'était ici en tout cas que Dashiell, détective pour l'agence Pinkerton, avait travaillé à son plus célèbre cas, dans le cadre de la fameuse affaire Arbuckle. Cela s'était passé, précisément, dans la chambre 1219.

Je voyais le temps s'écourter sur ma montre, mais j'avais beaucoup de difficulté, entre ton meilleur ami, mon fils et cet ingénieur qui m'aura tant plu, à demeurer rationnelle et à m'exhorter d'abandonner l'argent, la plaquette et Vasseur lui-même s'il le fallait, plutôt que de rater l'avion ! Ce barman, me disais-je, pourrait bien être un détective. Et cette élégante, une aventurière !

« Bob Mason et Ron O'Doorsey étaient en réalité des b.i., *bi-identity*, bissexuels, *understand* ? Vous comprenez ? » Diran Zarian évitait systématiquement mon regard. Il parlait à Vasseur. Je ne pouvais m'empêcher d'écouter ce qu'il disait, au lieu de concentrer mon attention sur les dollars et la plaquette que je voulais récupérer. « Bob Mason, le pauvre, ne connaissait qu'une solution à tous les maux : *sex ! Sex, sex, sex*, siffla-t-il avec dédain. Mason aurait été capable de coucher avec sa propre mère ! Je n'ai pas voulu inquiéter votre amie avec mes ragots. Mais vous savez, ce sont des fous ! » Vasseur rigolait.

L'heure venue, nous avons réglé l'addition et nous sommes dirigés vers les ascenseurs. Il ne me restait qu'une vingtaine de dollars américains. J'admirai la partie originale du hall. Naguère, un bureau circulaire y accueillait les invités. Dans le luxueux ascenseur, Zarian se plaça derrière moi. « Je m'excuse, je suis honteux, chuchota-t-il à mon oreille. Je ne pourrai jamais assez m'excuser. Je ne fus pas un très bon amant. J'y repenserai toute ma vie. Vous y repenserez toute votre vie, vous aussi. Je vous aime. Vous m'aimez aussi. Pourquoi partez-vous ? Vous avez peur ? » Je ne répondis pas. Le cœur me cognait. Oui, j'avais peur. Je frappai moi-même

à la porte de la chambre. La « vraie » chambre 1219... Ron O'Doorsey allait-il vraiment être là ?

Les portes de trois des murs de la chambre étaient fermées. Le quatrième mur, derrière Spade, était percé de deux fenêtres surplombant Geary Street. La description de Hammett, le décor du film, tout était parfaitement exact. O'Doorsey était bien là, jean beige pâle, chemise blanche ouverte. Sa barbe foncée et drue repoussait, accentuant les traits creusés de son visage, qui s'élargirent quand il aperçut son beau-frère, Diran Zarian.

Il lui tendit en souriant, comme à Vasseur et à moi, une main cordiale que l'autre, reculant d'horreur, refusa ostensiblement de serrer. Moi, j'assistais à leur rencontre, et j'en oubliais mes propres affaires, ces fameux dollars que je devais réclamer et rapporter à Montréal. Quant à la plaquette, sans avoir éliminé l'espoir qu'O'Doorsey me la rendrait, j'avais plus ou moins lâchement remis à plus tard le moment où j'aborderais le sujet, souhaitant secrètement que la chose se fasse naturellement. Je n'avais jamais été emballée par l'idée de cette montre polyglotte pour voyageurs. Fabriquer une machine pensante, parlante ou traductrice, n'était-ce pas l'affaire d'un poète ou d'un philosophe plutôt que celle d'un linguiste sérieux ?

Cherchant une fois de plus à interpréter le sourire, l'attitude aisée de l'avocat, je ne pouvais m'empêcher de me demander si oui ou non Zarian disait la vérité sur les mœurs sexuelles de son beau-frère, ou si ses affabulations cocasses n'étaient pas le fait (comme d'ailleurs l'accusation allait en venir quelques minutes plus tard d'O'Doorsey) d'« un straight macho sans cœur ni sensibilité ! » Longues cuisses tendues, torse saillant sous la chemise blanche : l'indéniable sex-appeal du Californien bronzé n'était pas pour dissiper ma curiosité. Comme le spectateur d'un mauvais télé-nuit qui ne peut s'arracher à l'écran même s'il travaille le lendemain, je voulais tout savoir avant de partir.

Le temps, la décoration moderne, ont complètement banalisé les lieux, me disais-je en regardant autour de moi la télévision, le lit, les fauteuils, le tapis et les tentures assortis. J'avais rarement éprouvé un tel malaise. Dans la chambre 1219,

l'ombre de Dashiell était presque tangible. Ce qui s'était passé ici en 1921, l'avait-il vraiment découvert ? On n'en serait jamais sûr. La lumière n'avait pu être faite sur le scandale Arbuckle. Si bien que l'acteur obèse, en son temps aussi célèbre que son contemporain Charlie Chaplin, était mort sans avoir obtenu réparation du tort immense qui lui avait été causé. Hammett était persuadé, quant à lui, de l'innocence du comédien. Et au bout du troisième procès, Arbuckle avait été complètement blanchi. Mais trop tard. Son nom était devenu synonyme de corruption.

Dashiell Hammett était certes un homme intègre. Mais combien de trous noirs subsistaient ainsi dans l'histoire de la justice, dans l'histoire de chacun d'entre nous ? Même les faits, parfois, sont difficiles à établir. Alors, les motifs qui ont engendré les faits... Cette Virginia Rappe était une fille de mœurs faciles. Une alcoolique. Une droguée probablement aussi. Elle était morte le 9 septembre 1921, d'hémorragies, quelques jours après le week-end de trois jours qu'elle avait passé ici, dans cette chambre, avec Ruskie Arbuckle et ses amis. Avait-elle succombé à un viol, ou à un avortement ? Charmante alternative. Arbuckle avait-il été victime de journalistes jaloux et corrompus ? Et Dashiell avait-il été convaincu hors de tout doute de l'innocence d'Arbuckle ? Qui ici ne connaissait ce sordide épisode ?

« Asseyons-nous et discutons, puisque vous êtes là, proposa affablement l'Américain à son beau-frère. Alors, vous avez reçu mon télex, n'est-ce pas ? Je me suis rendu jusqu'à la rue Golden Gate, importunant Mrs. Dubé, pour connaître votre réponse. En vain. Et maintenant ? Vous avez changé d'idée ? Vous voulez... coopérer ? » Mais Diran Zarian, debout, poings serrés, fermé comme une huître, n'allait ni s'asseoir ni discuter.

Voyant cela, Ron O'Doorsey, toujours souriant, haussa les épaules. Offrant un verre de jus à Phil, sortant du réfrigérateur encastré dans un mur des glaçons et une bouteille de whisky, il s'adressa dorénavant à Vasseur et à moi, nous offrant à boire, sans plus s'occuper de son beau-frère.

« Ma sœur a commis la sottise d'épouser ce macho, un des

hommes les plus étroits d'esprit que je connaisse », nous raconta O'Doorsey, confortablement calé dans le sofa, avec sa déconcertante familiarité, comme si nous étions là depuis toujours et pour toujours. Zarian, lui, n'existait plus. Une odeur fade régnait dans la chambre, malgré la fenêtre ouverte d'où montaient les bruits lointains de la rue. Des relents de parfums, de moisissure et de poussière.

« Ce que nous appelons ici un *straight*, vous comprenez ? Ces hommes-là, vous les reconnaissez à leur cravate, à leurs habits foncés et à leur chienne blanche. Ils protègent jalousement l'accès des ordinateurs et des laboratoires. Dès les années 50, le monde entier aurait pu profiter de ces machines. Mais ces gens-là sont complètement déshumanisés. Ce sont des êtres comme eux qui ont fabriqué la bombe atomique. Mon beau-frère est incapable de la moindre tendresse. Ma sœur a beaucoup souffert. Ce sont des hommes comme lui qui travaillent pour l'armée, pour la marine, et qui pour des raisons prétendument scientifiques finiront par faire sauter la planète. »

Je regardais Zarian à la dérobée. Il se tenait droit contre le mur, une statue.

« Excusez, je vous prie, l'heure tardive du rendez-vous, poursuivit O'Doorsey en se tournant vers moi. Mais dans notre domaine, nous devons travailler vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Vous devez penser que nous sommes des gens compliqués, des gens "spéciaux" ? C'est moi, si cela peut vous intéresser, qui ai pris la décision de mettre la maison en location, secrètement. Ma sœur et moi sommes très liés, et nous possédons en commun une compagnie d'informatique. Ma mère elle-même m'a demandé de débarrasser Brigid de ce type qui n'en veut qu'à notre argent et à son corps. Quand vous avez téléphoné de Montréal, j'ai pensé que c'était un coup de pouce du destin. Le 1^{er} janvier, je savais bien que mon cher beau-frère ne pourrait pas éviter de se rendre dans sa famille. Ces gens-là ont leur folklore. Je me suis arrangé pour que Joe n'aille pas à Fresno. C'était la condition.

Sans ce zigoto amateur d'allume-feu et de pétards, Brigid ne m'aurait pas suivi, expliqua O'Doorsey en clignant son œil louche. J'avais trouvé pour elle une superbe maison, dans un secteur de Cupertino qui est encore si sauvage qu'on voit passer des cailles et des chats sauvages dans les jardins. À trente minutes du travail. Pauvre Bob. Il était si bon. Il a toujours adoré Brigid. Il s'était donné tant de mal pour la persuader qu'il était parfaitement légitime, après plusieurs années d'un mariage manifestement destructeur, de prendre du recul. Vous ne croyez pas ? Mais pourquoi vous raconter tout ça ! Ça ne vous regarde pas, après tout, même si vous avez été malencontreusement mêlée à nos discussions. Veuillez excuser ces regrettables incidents, les soucis que vous a apparemment causés notre... absence. Je vous dédommagerai, bien entendu. Mais je ne voulais sous aucun prétexte que le mari de ma sœur sache où nous nous trouvions. »

O'Doorsey s'était relevé, pour verser à Vasseur une rasade de whisky. Il se dirigea sans mot dire vers une des portes. Celle-ci donnait, comme je l'avais déjà deviné, dans la chambre 1220. C'est en effet une suite de trois pièces qu'avait louée le malheureux Arbuckle, pour y rencontrer l'infortunée Virginia Rappe, le 5 septembre 1921. Les amateurs de cinéma connaissent la disposition de cet endroit. Je repensais au sympathique libraire de l'association des Amis de Dashiell Hammett. « *You can try room 1219...* » Il avait raison !

Par la porte entrouverte, je vis que, dans la deuxième pièce de la suite, étaient installés plusieurs micro-ordinateurs, tous allumés, reliés par des rallonges électriques courant sur le tapis. « Nous avons loué cet espace pour nos démonstrations. Vous comprenez, avec un tel nom, ce lieu s'imposait. Les clients sont extrêmement sensibles à ce genre de mise en scène... »

Mais tout en parlant, O'Doorsey se dirigea lentement vers une troisième porte, qu'il entrouvrit et referma aussitôt.

La pièce, avais-je eu le temps de voir, était sombre, éclairée peut-être par la lueur mauve d'un écran de télévision. À travers

les éclats de voix des acteurs et les sons stridents de la musique, je crus entendre l'avocat s'adresser à quelqu'un. Zarian s'approcha de moi et me dit en anglais : « *I won't interface with those people anymore...* »

Mais il s'interrompit aussitôt. O'Doorsey ressortait de la chambre en tirant par les jambes un corps inerte et honteusement gras.

3.

Le malheureux Joe Zarian soufflait et renâclait, plongé dans un sommeil comateux. Ron O'Doorsey le traînait par les pieds, comme une poche de sable, sur le tapis rouge. Habillé d'une ample tunique indienne qui n'arrivait pas à masquer les incroyables replis de graisse à la taille, il était étendu sur le dos, les jambes écartées, les bras en croix, sa petite tête ronde ballotant légèrement. Un peu de salive s'écoulait de sa bouche entrouverte. Il ouvrit un moment ses yeux de cochon dont le regard stupide m'avait tant frappée, le premier jour. Phil, qui jusque-là avait joué tranquillement avec son robot, s'approcha de moi, me tirant par la main. Oui, oui, lui fis-je signe, c'est lui. Lui dont il avait occupé la chambre durant six mois. Joe Zarian. Pour l'empêcher de couiner, expliqua l'avocat, il avait fallu lui administrer une forte dose de narcotiques. Je regardai une fois de plus Diran Zarian. Ses narines étaient épatées. Comme celles d'un cheval de race, ai-je pensé. Ses yeux rencontrèrent les miens sans me voir.

Phil se dirigea avec résolution vers le géant et déposa le robot à voix synthétique dans la main pendante et molle de Joe Zarian. Le jouet retomba sur le tapis, le tapis rouge de la chambre 1219 du *St. Francis Hotel*.

Non, jamais aussi clairement que cette nuit-là, aux confins du

continent, dans cette chambre où Dashiell lui-même, ce « rachitique communiste », comme allait l'appeler plus tard Zarian, était venu enquêter sur le viol de Virginia Rappe, n'avais-je éprouvé à ce point la certitude que nous ne savons jamais ce que nous sommes, où nous nous trouvons, ce que nous faisons.

Et d'un autre côté, il y a un sens à nos trajets. Au moment où nous nous éloignons le plus, selon toute apparence, nous nous rapprochons ! Ainsi n'avons-nous d'autre choix que de nous en remettre à la voix intarissable qui parle à tout moment en nous, et qui ne cesse de nous indiquer le nord. Cette irrépressible manie de préciser notre pensée est bien la chose la plus précieuse que nous possédions, une bave mentale et en quelque sorte le cordon qui nous rattache à nous-mêmes et qui, si nous ne l'entendons plus, nous fait revenir à l'état de barbares sans mémoire. Oui, je m'en rendais compte, je tenais plus que jamais au petit fil de ma raison comme à de l'or pur...

Barbarian : à plusieurs reprises Ron O'Doorsey venait d'employer ce terme pour désigner son beau-frère, cherchant peut-être à faire réagir l'Arménien caché sous l'Américain... « Un de ces mâles barbares, attachés à des privilèges préhistoriques. Et un monstre d'ambition, me dit-il de nouveau, de plus en plus provocateur. Il y a longtemps que je le connais. Tout le monde se souvient de Diran Zarian, dans la Vallée : un négociateur sans remords, qui a tout fait pour nous empêcher de développer nos propres ordinateurs. Je l'ai vu, dans les clubs d'amateurs, saboter ses propres programmes plutôt que d'en confier un iota aux autres. Je l'ai vu pirater froidement un endroit nommé Friendly Computer, rire à la face d'Ivan Illich, traiter mon ami Mason de *computer junkie* quand il sollicitait sa signature pour une pétition contre l'invasion américaine du Cambodge.

« Mais mon ami Bob, n'en doutez pas », me confia Ron O'Doorsey, les joues rougies par l'alcool, en me forçant à le regarder, « était lui aussi un génie. Un grand, un très grand innovateur, dit-il la voix étranglée. Malheureusement, ses thérapies n'ont pas réussi à défaire le lien entre Brigid et Joe : plus

elle dépérissait, plus il grossissait, c'était à devenir fou », m'expliquait Ron O'Doorsey sans jamais se départir de son exaspérant sourire. Je pensai soudain à ce monstre que Phil avait reçu en cadeau et qui, plongé plusieurs heures dans l'eau, l'absorbait peu à peu, se gonflant et se transformant en une sorte d'eunuque gluant.

« Mais, insista O'Doorsey, durant six mois ce glouton débile a quand même été plus heureux qu'il ne l'avait jamais été, grâce à l'aide et à la compétence de Bob et de ses amis. Oui, il a profité de la sollicitude professionnelle de jeunes psychologues de Palo Alto, et il a grandement amélioré son sens logique, complètement dérégulé par les tribulations émotives de la première enfance. Malheureusement », et son ton se fit monocorde, sa voix plus sourde, le tic des lèvres plus fréquent et plus tordu, « comme vous l'avez déjà appris par les journaux sans doute, il y a une dizaine de jours, alors qu'on fêtait la promotion d'un confrère de Stanford, cet enfant a aperçu son grand ami Bob pratiquant le bouche à bouche avec ma sœur et cela lui a déplu... »

Les ricanements de Ron O'Doorsey devenaient franchement malsains. Un frisson nerveux parcourut Diran Zarian, lui qui n'avait pas bronché en se faisant traiter de barbare par une *darned Californian* ! Ron O'Doorsey baissa la voix, et d'un ton confidentiel il nous raconta ce qui s'était passé lors du décès de Bob Mason.

Joe venait encore une fois de jouer avec des allumettes, comme il le faisait depuis toujours. Après avoir souillé les draps avec ses propres excréments, il avait mis le feu au lit qui était effectivement, depuis six mois, celui qu'utilisaient parfois Brigid et Bob. Il était ensuite survenu comme un véritable sauvage parmi les invités. Bob était, à cet instant, agenouillé auprès de Brigid, qui s'était étendue au soleil, au bord de la piscine. Ron était là aussi. Il avait certes vu l'obèse se pencher avec difficulté et ramasser un de ces cailloux peints en blanc qu'on dispose parfois sur la pelouse entourant les piscines profondes et claires, ici, en Californie. Mais ses réflexes ralentis par

l'alcool l'empêchèrent d'imaginer les intentions du malheureux, et il ne put arrêter l'orang-outang essoufflé qui, bousculant les invités, renversant tables et verres, pointait son arme primitive vers Bob Mason. Que s'était-il vraiment passé alors ? Le saurait-on jamais ? Mason, comprenant que Joe voulait l'attaquer, avait probablement eu peur, et, déséquilibré, avait basculé dans la piscine. L'émoi s'était propagé rapidement parmi les invités. Lorsqu'on avait compris qu'il fallait lui porter secours, il était trop tard. On l'avait hissé hors de l'eau. Un filet de sang s'écoulait de sa tempe. Bob Mason ne respirait plus. Personne dans l'assistance ne connaissait les techniques de réanimation. La panique s'était répandue. Bob Mason était mort.

Alors Brigid avait pris l'énorme enfant dans ses bras si maigres et n'avait plus voulu desserrer son étreinte. Lui, Ron O'Doorsey, ne savait comment dénouer le couple si bizarre qu'ils formaient à ce moment tragique — les bras osseux de sa sœur refermés sur la chair grasse du géant ! Il ne niait pas avoir craint, à cet instant, les réactions en chaîne qui se produisent à l'occasion dans ce genre de garden-parties.

Le feu avait été vite éteint, mais il avait fallu appeler la police. « Arrêt cardiaque », conclurent les autorités du district, après avoir interrogé les témoins et saisi la bande magnéto-scopique sur laquelle une jeune fille, venue faire, pour le compte d'un poste de télévision locale, un reportage sur les derniers survivants des hippies, avait capté les événements.

Ron O'Doorsey mesurait ses effets. Sa voix était devenue presque inaudible. Il se tut et nous regarda. Il souriait toujours et soulevait périodiquement son index courbé, le rabaisant ensuite, lentement, à intervalles parfaitement réguliers, en tremblant imperceptiblement.

Zarian se pencha sur son fils et lui parla dans un anglais saccadé : « *What did they give to you, what did they give to you, do you hear me ?* » L'obèse entrouvrit un instant ses paupières enflées. Les petits yeux bougèrent deux ou trois fois de gauche à droite comme ceux d'un animal traqué. Puis ils se révolvèrent et l'on ne vit plus que deux globes blancs et vides qui se refer-

mèrent lourdement, en même temps que l'on entendit un clapotement mou, répété, comme s'il cherchait en vain à avaler sa salive. Zarian tenta de soulever la masse de chair. « *Walk, walk, this is a bad stuff they gave to you, Joe ?* » Mais Joe n'entendait rien. Diran Zarian se releva en respirant bruyamment. Mani-festement, il avait peine à contenir ses émotions.

La haine déformait le sourire, l'éternel sourire américain de Ron O'Doorsey. Un rictus déformait celui de Diran Zarian. Leurs dents blanches brillaient dans la pénombre de la chambre. Et j'avais peur. Peur qu'ils n'en viennent aux mains, et d'être témoin d'une rixe qui m'empêcherait de rentrer. J'aurais dû partir. Mais ni Phil, ni Vasseur, ni moi ne bougions plus.

Se calmant, tel un danseur reprenant son souffle, sans qu'il doive y paraître, après une performance, Zarian vint se planter devant O'Doorsey. Sa voix était tremblante et comme assourdie : « Je suis persuadé que vous avez manigancé tout cela, dit-il sèchement. Vous êtes jaloux. Vous ne supportez personne dans la vie de votre sœur. C'est comme ça depuis toujours, n'est-ce pas ? Quel est votre rôle dans la mort de Mason ? Vous le manipulez comme vous manipulez Brigid. Un génie, Mason ? Oui, en un sens. Mais complètement dégénéré. Il vous fournissait l'information, vous fournissiez le reste. Ce dont il avait besoin pour vivre. Alcool, drogue et amitié ! Je sais que la justice américaine n'attend pas après moi pour régler ses affaires. Mais tout le monde, dans la Vallée, sait que Mason avait pris une surdose de cocaïne. Fournie par vous, n'est-ce pas ? Crack ! Crack, speed et Pepsi ! Cet individu ne savait plus ce qu'il faisait. Et mon fils ? Vous connaissiez très bien son caractère... irritable. Vous l'avez... préparé et, le moment venu, vous avez regardé le spectacle sans broncher ! Et pourquoi ? Pour empêcher Brigid de sortir de votre zone d'influence ? Vous croyez que je n'ai pas compris vos menaces ? Vous m'ordonnez de communiquer avec vous avant le 24. Le 23 Mason crève, et mon fils est présent. Vous pensez que je ne peux rien prouver ? C'est possible. Les avocats possèdent toutes les ficelles. Vous manipulez votre sœur comme une marionnette. Elle a moins de cervelle que ses poupées. »

Zarian se laissa tomber dans un fauteuil et réfléchit longuement. Ron O'Doorsey le regardait en souriant doucement, sans dire un mot. La tête dans les mains, Zarian poussa de profonds soupirs avant d'être capable d'articuler lentement, en regardant fixement le tapis : « Je renonce à la vérité. Vous avez voulu me rendre fou. Je ne comprends plus rien. Je n'ai plus aucune référence réelle. Je ne sais plus distinguer le vrai du faux. Que voulez-vous au juste ? C'est un obscur chantage. Je ne désire pas revoir Brigid. Mais cet enfant est mon enfant, mon enfant est mon enfant, mon enfant est mon enfant », répéta-t-il comme si ce truisme, à lui seul, résumait tout ce qu'il y avait à dire.

Et puis, dans un dernier sursaut, Zarian ajouta : « Le mouvement Child Find a été alerté. Et la police collabore avec Child Find. Que proposez-vous ? Je ne désire que la paix. »

Alors Ron O'Doorsey, exhibant de plus belle ses dents fluo-rées, s'approcha de Diran Zarian, osant même poser la main sur son épaule : « Ne faites pas l'innocent. Vous savez parfaitement ce que nous attendons de vous. Nous ne voulons que ce que vous avez promis à Brigid, à *Cliff House*, vous vous rappelez certainement, en avril 1977, après la foire d'informatique de Civic Center, persiflait-il. Je dois vous signaler une broutille qui a son importance, ajouta-t-il. Mon ami Bob a lui-même été un membre actif du mouvement Child Find de San Francisco. Nous sommes parfaitement au courant de vos démarches. *Poor Bob*, répétait O'Doorsey. Si sensible au sort des enfants du divorce. Il avait consacré une bonne partie de son temps à la conception d'un nouveau jeu informatisé, un jeu d'aventures et de rôles, qui allait permettre aux enfants retrouvés, après avoir été ballottés d'un parent à l'autre, revendiqués en cour, trimbalés à gauche et à droite du pays, d'exprimer et de canaliser sur l'écran cette violence rentrée qui inhibe leurs capacités affectives et logiques. Surtout logiques. Votre fils lui-même a bénéficié de cet amour purement gratuit de mon ami Bob Mason.

« Mais faites bien attention, continua O'Doorsey, plus menaçant. Il me serait très facile de suggérer à la Justice que votre

cruauté mentale est la principale cause des comportements aberrants de ma sœur depuis son mariage. Une femme comme elle, la reine de la baie de San Francisco, ne peut pas sombrer dans le désespoir en si peu d'années. Votre première femme vous a quitté, et vous n'avez manifestement pas su aimer votre enfant. Croyez-moi, Zarian : vous n'avez aucune chance de le récupérer, devant la loi et les tribunaux californiens. Ici, nous sommes à l'avant-garde, et très sensibles aux changements de mœurs de notre époque. Ma sœur a été le seul et unique parent de votre enfant. Certainement la seule personne, depuis sa naissance, qui lui ait donné ce qui est plus précieux que tout et qui doit guider notre jurisprudence : le temps consacré par un adulte à un enfant. »

L'incrédulité se mêlait au dégoût sur le visage de Diran Zarian. Sa peau mate avait peu à peu tourné au gris. Phil à mes côtés parlait doucement au robot transformable.

« Il y a un autre aspect, au sujet duquel il est de mon devoir professionnel de vous mettre en garde », continuait l'avocat en se rengorgeant et en faisant tinter dans son verre les glaçons de son éternel whisky. « Votre stupide garçon pourrait bien, quant à lui, se retrouver dans une école de réforme ou dans quelque établissement du genre. Vous comprenez, le nombre d'incendies criminels augmente considérablement, dans l'Etat de Californie, depuis quelques années, et il a fallu établir des lois pour prévenir ces accidents qui coûtent si cher à la société. Une travailleuse sociale a déjà été alertée. Et elle ne peut ignorer bien longtemps que votre enfant a, devant témoins, attaqué un individu avec une pierre, se comportant comme un primitif. Quant aux propos que vous avez tenus, plusieurs fois de suite, dans votre famille arménienne de Fresno, concernant l'an 2015 et une certaine vengeance des Arméniens contre le gouvernement turc, ils ne sont pas tombés non plus dans l'oreille d'une sourde, et Brigid a rapporté suffisamment d'indices pour nuire à l'ingénieur le plus réputé, et en tout cas inquiéter l'armée américaine sur votre compte ! » ajouta-t-il à la fin, comme pour enfoncer le clou...

Je n'ai pas rêvé. J'ai été le témoin de cette bizarre tractation. Si Diran Zarian voulait bien dévoiler un de ces projets dont il avait fait miroiter le génial intérêt, pour séduire sa pauvre sœur, Ron O'Doorsey ne prendrait pas la peine d'insister auprès de la police sur le comportement plus que menaçant de Joe. Le divorce n'était qu'une formalité. Quelques papiers à signer concernant le décès toujours possible de Brigid, et les deux Zarian seraient libres de tout lien avec les deux O'Doorsey.

« Ils s'imaginent un secret industriel ! Il y a des imbéciles ici comme ailleurs », me confia Zarian en tremblant comme une feuille.

Il s'approcha de Vasseur et lui demanda quelque chose en chuchotant. Lui rendre un « petit service » : aller chez un Arménien propriétaire d'une bijouterie dans la rue California. Sonner à la porte en respectant un certain code qu'il lui écrivit, en morse, sur un bout de papier. Rapporter une certaine enveloppe contenant certaines disquettes. Car lui, Diran Zarian, ne voulait pas quitter les lieux dans les circonstances.

Vasseur fut probablement trop interloqué pour refuser. Il était trois heures du matin. Et il allait se rendre dans la rue California, sonner chez un inconnu, pour chercher une disquette ! Ce n'était pas sérieux ! Vasseur avait toujours eu le plus grand mépris pour ces gadgets que sont les ordinateurs !

Il me demanda en rigolant mon plan de San Francisco. Il était resté dans le coffre à gants de la Renault. Zarian, impatiemment, lui dessina le trajet.

Il restait approximativement douze heures avant l'enregistrement des bagages, dix-huit heures avant l'atterrissage à Montréal. Je n'avais pas du tout envie de voir Vasseur partir pour cette destination hasardeuse. Mais je n'arrivais plus à réagir. J'avais passé la nuit précédente à discuter avec lui et à consoler Phil. J'avais depuis longtemps outrepassé la frontière de la fatigue. J'avais pour ainsi dire quitté mon corps et je flotais quelque part loin de moi-même.

Les épaules rondes, le dos voûté, son imper marine sur le bras, Vasseur m'embrassa sur la joue. « Je reviens. Ne t'inquiète pas, Claire. Bonne chance ! » Il s'amusait prodigieusement !

Ron O'Doorsey, lui, me regardait avec condescendance. Je répondais à son sourire insignifiant, tout en me disant : « *Smile !* Tu es née sur le continent américain mais tu n'es

pas américaine pour autant ! *Smile !* » C'était à moi de jouer. O'Doorsey sortit un cigare d'une boîte de bois foncé, et l'humecta soigneusement.

« Ecoutez, m'entendis-je lui demander d'une voix forte, moi, je dois bientôt partir. Cela suffit. Pouvons-nous régler nos affaires en attendant mon ami, s'il vous plaît !

— Mais bien sûr ! *No problem !* C'est la raison pour laquelle je vous ai demandé de venir, vous le savez bien. Je tiens à conserver les meilleurs rapports avec vous et votre mari. Mais nous sommes à l'ère de la monnaie électronique ! J'espère que vous n'espérez pas que je vous remette une liasse de dollars ? *We are not cow-boys anymore...* »

Assis dans le fauteuil de velours de faux style Chippendale, dans la chambre 1219 du *St. Francis Hotel*, Ron O'Doorsey déposa son cigare, ouvrit une seconde bouteille de whisky. Sa diction s'empâtait à chaque verre, mais il souriait toujours. Ses yeux étaient clairs et effrontés. Son outrecuidance me faisait peur. Et en même temps, je me sentais tout à fait dégagée. Stupidement désincarnée. Ron O'Doorsey, j'en avais la conviction, n'était guère plus intelligent que sa sœur. Il riait doucement.

« Non, répéta-t-il. Je n'ai pas vraiment apporté de dollars. Mais ne craignez rien. Nous savons vivre. Vous ne partirez pas sans être pleinement satisfaite. »

J'avais pris Phil sur mes genoux. Il avait mis son pouce dans sa bouche, comme lorsqu'il était un bébé. Sa tête lourde calée sur mon épaule, son souffle léger, son odeur un peu sure, ses cheveux drus sous mes doigts : ces sensations seules me rattachaient à la raison. Je tournai les yeux vers Diran Zarian, comme pour solliciter un conseil muet... Mais lui regardait son fils, qui s'était redressé sur son séant et regardait son père.

Joe Zarian était à ce moment-là inoubliable. Le dessus des mains gonflé, les cuisses pansues, la face enflée d'un boudha sans âge, il s'était relevé, soufflant, relevant difficilement la tête. Il avança de trois pas vers Zarian. Mais comme si ses

pieds, sans proportion avec le corps qu'ils devaient supporter, ne pouvaient suffire, le corps difforme, inexorablement penché vers l'avant, s'écroula lourdement sur le tapis. Les yeux vides se refermèrent. Joe Zarian dormait de nouveau. Seul son ronflement troubla, pendant quelques minutes, le silence de la pièce.

Devant sa réincarnation déformée et grotesque, le père tomba à genoux... Ron O'Doorsey lui jeta un regard pour s'assurer qu'il ne nous voyait pas et me fit signe discrètement de le suivre.

« Je vais vous demander de signer un petit papier, chuchotait-il, venez par ici, un instant. »

Je déposai Phil endormi sur un fauteuil.

« *Dollars are obsolete !* » Les dollars sont complètement défectueux, répétait Ron O'Doorsey en bâillant.

Il me fit passer devant lui, dans la deuxième chambre de la suite, et referma derrière nous la porte, m'observant avec une satisfaction sans borne.

Mais j'avais déjà eu l'occasion de voir ce genre de bricoles. Il y avait là une dizaine de micro-ordinateurs installés en désordre sur de grandes tables de bois plaqué, certains assemblés, d'autres sur le point de l'être. Des kilomètres de fils électriques accouplés, blanc et rouge, vert et noir, rejoignant des planchettes en bois. Des tableaux de circuits à nu, des claviers et des écrans séparés par des rallonges tire-bouchonnées, des voltmètres, des voyants rouge vif ou verts, du fil de laiton, du fil de cuivre, des pinces, du fil de nylon, des rames de papier, des imprimantes fonctionnant de façon intermittente, obéissant à des commandes mystérieuses, et sur les écrans noirs la dentelle des caractères, des graphiques se faisant et se défaisant instantanément, des programmes défilant d'eux-mêmes dans le murmure envoûtant des ventilateurs.

« Quelques formalités, rien de compliqué. Tenez. C'est une formule que l'on utilise beaucoup dans la Vallée. Les experts d'I.B.M. ne se déplacent jamais sans elle. Précautions normales... Vous signez ici. »

Je lus le libellé, énigmatique et apparemment anodin. Décla-

rer au préalable que je ne révélerais rien, au cours de notre conversation, qui ait un caractère confidentiel.

« Vous avez compris, n'est-ce pas, le malheur de ce cher Mason ? disait O'Doorsey. Un apôtre de la pensée alternative. Il venait tout juste de parvenir au fameux cri primal qu'il cherchait depuis des années. Oui, quel dommage ! »

Il posa sa main sur une boîte de plastique noire qui était là, parmi d'autres objets, sur une affiche encadrée que je connaissais bien car elle se trouvait agrafée au mur de notre cuisine, à Montréal : une image dans le style des années 60, où l'on voyait un homme du XVIII^e siècle, coiffé d'une perruque longue, ressemblant vaguement à Voltaire, assis au pied d'un arbre, lisant un livre, tenant une plume d'oie à la main. Au-dessus de la tête du lecteur, une pomme scintillait dans l'arbre. Cette image était le logo original d'Apple Computer.

« Ne signez pas, intervint Zarian, qui avait entrouvert silencieusement la porte. Je les connais. Ils m'ont fait le coup. Ce papier leur permet d'utiliser vos idées sans que vous puissiez rien prouver. Ce sont de vulgaires fraudeurs, des voyous.

— Vous ne signeriez pas ?

— Demandez-lui où est votre plaquette, vous verrez bien ! »

Je haussai les épaules. Les idées se bouscullaient dans ma tête. Je ne savais plus quoi penser. Tu disais toi-même que cette montre traductrice était irréalisable. Un jour, qui n'était pas loin, il y aurait des objets parlants, des jouets qui comprendraient le langage des enfants, les machines rendraient la diversité linguistique caduque, on en reviendrait au langage, à la pure faculté de langage. Mais la miniaturisation n'était pas encore suffisamment avancée pour produire ce bijou que tu avais imaginé, dans le plus grand secret, de peur de paraître ridicule auprès de tes confrères. Une montre parlante, équipée d'un programme de traduction automatique. De quoi te faire mettre sur la liste noire de tous les organismes de subvention à la recherche des gouvernements du Québec et du Canada réunis. La petite veine battait plus que

jamais sur ma tempe droite. Que je signe ou non, qu'est-ce que cela pouvait changer ?

Femme mariée rentrant sagement au bercail : toute vie peut être réduite à deux ou trois clichés, me disais-je en écrivant mon nom, Claire Dubé, sur le formulaire de Ron O'Doorsey. J'aurais tout donné pour qu'il revienne au plus tôt, Alain Vasseur ! Il était parti depuis moins d'une heure. Je remis comme en rêve son papier à Ron O'Doorsey.

Le temps s'était incroyablement étiré, allongé, déréalisé. Zarian grommela : « Stupide petite fille », et il sortit de la pièce en maugréant. La porte se referma lentement. O'Doorsey détacha la copie du formulaire signé et me la remit. Je rassemblai mes esprits pour déclarer avec une grande assurance que, naturellement, j'attendais un chèque de 4 634 dollars. Ou de l'argent comptant.

L'avocat me tendit alors une disquette.

Le murmure des ordinateurs s'amplifia brusquement. Je dus m'asseoir.

« Regardez bien cette disquette. Cette disquette est la clef universelle de l'informatique, m'annonça O'Doorsey pompeusement ! Elle permet de copier instantanément et exactement tous les programmes que vous désirez, même les mieux protégés. Personne n'a jamais réussi à la prendre en défaut. Votre mari comprendra : ce sont des échanges qui se font quotidiennement. Pour lui, cette disquette vaudra amplement les dollars que vous prétendez que je vous dois, et elle compensera aussi les petits conseils qu'il nous a donnés cet hiver. Plus d'original qui tienne ! Aucun programme autoprotégé ne peut résister à notre clef. »

Je le regardais, sans y croire. C'était trop fort.

« Il est grand temps, après tout, que les efforts soient partagés, qu'on dépasse l'individualisme, ajouta O'Doorsey, plus fat que jamais. Mon gadget annule la propriété privée, vous comprenez ? Je sais que vous me comprenez. Mason m'a souvent dit que votre mari était des nôtres. N'aurait-il pas envie de revenir travailler avec nous ? De s'installer ici pour un plus long séjour ? Demandez-le-

lui. En tout cas, c'est avec un grand plaisir, une grande fierté, que je me permets de vous offrir ce symbole de notre époque, et la preuve indélébile que les idéaux de partage qui ont animé notre génération ne seront jamais plus oubliés. Une petite fortune, que je vous offre de bonne grâce, en souvenir de la Californie ! »

Sur l'étiquette : The Maltese Falcon Inc... Un faucon noir, sur fond azur.

« *The Maltese Falcon !* »

Je crus que j'allais perdre patience. Ma propre voix me semblait, dans cette langue pourtant familière qu'est pour nous l'anglais, celle d'une parfaite étrangère.

« Mais j'ai lu ce roman, vous savez ! »

Le sourire de Ron O'Doorsey était un mélange inextricable de stupidité et de ruse.

« Ne nous prenez pas pour des imbéciles, je connais ce roman par cœur, répétai-je.

— *Is that true !*

— Votre sœur se prend pour Brigid O'Shaughnessy ? Depuis quand s'habille-t-elle en bleu ? Vous voulez rire de nous ? Vous croyez que nous ne savons pas que le faucon est une attrape ? Le faucon maltais, la fortune, le trésor... Mais dans le roman de Hammett on n'atteint que la copie du trésor, pas l'original. Quel homme, n'est-ce pas, votre Dashiell Hammett ! En 1930, ici, à San Francisco, il savait que la vérité nous échapperait de plus en plus. À mesure que les moyens de connaissance se développent, l'être humain sent la vérité lui filer entre les doigts. Rien ne change jamais. Le problème majeur de Silicon Valley n'est-il pas celui de la copie ? Qu'est-ce que l'original, n'est-ce pas, quand on vient d'inventer une machine à pirater ! Il n'y a plus d'original. Il n'y a plus aucune différence entre la copie et l'original ! Y en a-t-il jamais eu ? Est-ce pour cela que vous avez baptisé votre compagnie The Maltese Falcon ? »

Il me regardait, souriant toujours, se moquant de moi.

J'attendais.

Mais il ne savait que rire, encore, doucement, en faisant de légers « tss, tss » avec sa langue.

« Merci pour la disquette, dis-je enfin, revenant à la réalité. Mais je rentre à Montréal, et je veux des dollars, des dollars américains, et rien d'autre. Comment voulez-vous que je puisse vous croire ? Nous sommes à l'ère de la monnaie électronique, dites-vous ? Mais ce que vous proposez là, c'est du troc ! »

5.

« Bien dit ! »

Je faillis sauter de joie. Comme s'il avait toujours travaillé dans les messageries, Vasseur était de retour, une enveloppe de papier brun matelassée à la main. Zarian le suivait de près. Vasseur lui remit le paquet. Les choses étaient à ce point étranges que sa balade nocturne et son retour me semblaient complètement naturels.

Mais O'Doorsey se raidit imperceptiblement en l'apercevant.

« *Don't worry, Mrs. Dubé*, nous allons régler cela, ne vous inquiétez pas, chuchota-t-il. Je vais vous signer un chèque. Pas de problème, ma petite dame », me rassura-t-il distraitement, d'un ton paternaliste.

Il se dirigea vers Diran Zarian et le secoua par les épaules, lui sifflant dans la figure : « *So ?...* »

Sans se démonter, l'autre le regarda avec hauteur, même si le Californien le dépassait d'une tête. Ne dissimulant pas la répulsion que lui causait le contact physique de Ron O'Doorsey, Zarian, ouvrant cette enveloppe rapportée par Vasseur, y prit ses disquettes et alla s'asseoir calmement, sans mot dire, devant un ordinateur de marque I.B.M.

O'Doorsey se tut immédiatement.

Le silence se fit. Zarian ouvrit le boîtier du micro-ordina-

teur. Celui-ci émit bientôt ces faibles bruits qui sont à notre époque ce que fut le vacarme industriel à la précédente. Il inséra successivement trois disquettes dans la mince fente horizontale. Répondant par *Yes* ou *No* aux questions sibyllines posées sur l'écran, Zarian fit alors défiler sous nos yeux un interminable arbre où s'embranchaient verticalement, dans un espace infiniment extensible, des séries emboîtées de circuits logiques se développant chacun en sens horizontal pour engendrer des réseaux secondaires. À l'aide d'une souris, il parcourait nerveusement le labyrinthe, tout en disant d'une voix blanche à O'Doorsey : « Est-ce bien ce que vous voulez ? Vous auriez mieux fait de m'en parler directement. Vous voulez une copie ? Rien de plus facile. Ce n'était pas la peine de déranger tout le monde et de droguer mon enfant. Pas la peine. » Dos courbé, avant-bras repliés, seuls ses doigts bougeaient tandis qu'il parlait d'une voix sèche, dans l'angoissant bruit de fond du ventilateur, accompagné du seul cliquetis du clavier de plastique.

Il s'activa longtemps, nerveux, hésitant parfois une ou deux secondes au-dessus d'une touche, la tête immobile, les yeux se déplaçant sans arrêt de gauche à droite, de haut en bas, pour balayer la surface noire où scintillaient les chiffres, lettres et hiéroglyphes, qu'il transformait à l'occasion en tableaux et en graphiques sous nos yeux captivés. Nous étions tous là, autour de l'écran où s'inscrivaient les caractères pointillés, fascinés par cet espace infini et invisible dont l'écran n'est que la surface et pour ainsi dire la porte.

Au bout d'un long moment, Zarian se retourna vers Ron O'Doorsey et, parlant très rapidement, il s'adressa à lui d'un ton distrait, d'une voix sourde, marmonnant les mots que je comprenais à peine : « Vous avez vu ? Vous avez compris ? C'est cela que vous vouliez, n'est-ce pas ? Oui, ça va. Moi aussi j'ai compris. J'ai tout compris... Tout ! »

Il se tourna vers nous. Son visage était hagard, mais son œil était terriblement brillant. Ce n'était pas l'œil d'un vaincu. « C'est ce dont je vous avais parlé », me dit-il en

français. J'eus l'impression qu'il m'avait fait un clin d'œil. Mais, si tel était le cas, personne d'autre que moi n'aurait pu percevoir ce message. Il enchaîna immédiatement en anglais, pour O'Doorsey, annonçant avec grandiloquence sa machine à détecter l'émotion ! Peur, chagrin, passion, sentiments de trahison ou de culpabilité, rien n'échappait à cet appareil. Ce que Vasseur avait apporté n'était qu'un programme.

Fébrile, il expliqua rapidement à O'Doorsey le principe de l'appareil : « Comme vous le savez, une fois que vous avez ce programme, il n'est pas très difficile de le faire brancher sur un simple système d'électrodes, posées sur le cœur, les tempes, les aisselles, où vous voulez, pour recueillir et analyser les signes vitaux. Si vous voulez, vous pouvez même utiliser une interface pour décoder les infléchissements de voix liés au stress. Cela impressionne d'autant plus le sujet testé. Vous en voulez une copie ? demanda-t-il rageusement à O'Doorsey. Mais rien de plus simple, mon cher ! Vous voulez l'utiliser comme détecteur de mensonges ? En faire une version... commerciale ? Le domestiquer, l'introduire dans les familles ! C'est bien cela que vous désirez, n'est-ce pas ? Il est vrai que j'avais parlé de mon invention à Brigid, il y a longtemps de cela. C'est un système qui a été conçu pour l'armée américaine. On l'utilise tous les jours dans les négociations, les échanges d'otages. Oui, oui. Lisez les journaux. Cela sert actuellement, dans la réalité. Mais comme instrument de chantage, tout au plus. Rien de scientifique. Enfin... Vous pourrez tenter la commercialisation. C'est bien cela qui vous intéresse, n'est-ce pas ? C'est parce que vous aviez entendu parler de mon appareil que vous m'avez présenté votre sœur, au salon de San Francisco ? Eh bien, je vous en fais une copie. Vous me rendez mon fils. Et nous sommes quittes ! »

Rappelant le programme de copie, Diran Zarian échangea deux disquettes et donna l'ordre de procéder. Quelques secondes plus tard, une image absolument semblable à celle que nous venions de voir apparut sur l'écran. Il

retira la disquette et la tendit à O'Doorsey sans se retourner, les yeux toujours aimantés par l'immatérielle image restée vive sur l'écran.

« Voyez-vous », me dit alors avec un étonnant détachement Ron O'Doorsey, qui s'était emparé de la disquette sans que la moindre expression, sauf peut-être un fugitif éclat de l'œil, vienne trahir une quelconque satisfaction, « vous avez tout à fait raison, madame. Nous avons évidemment appelé notre compagnie The Maltese Falcon en hommage à Dashiell Hammett, et vous avez bien compris pourquoi. Tout, absolument tout, dans notre domaine, peut être piraté. Il n'y a plus de droit qui tienne. Je suis avocat, et je peux vous dire ceci : on aura beau émettre des lois, personne ne peut plus les faire observer. Vous me direz qu'il en a toujours été ainsi ? Peut-être bien. Mais jamais on n'a admis avec autant d'évidence qu'ici les conséquences logiques : il n'y a plus de frontières entre le vrai et le faux ! Y en a-t-il jamais eu ? Peu importe. Je peux vous faire un chèque. Je peux aussi aller à la banque et vous rapporter des liasses de dollars, ma petite dame. Mais je vous propose plutôt mon copieur universel. Il est encore inconnu et ne circule que dans quelques départements de Stanford. Dans le domaine de l'informatique, le tout est d'avoir un peu d'avance. Le temps est la seule et unique réalité. Si vous rapportez cette disquette dans votre pays, vous pourrez copier instantanément et sans aucune difficulté les programmes géniaux que des savants ont mis des années à concevoir. Même les mieux protégés. Vous savez, les ingénieurs s'évertuent de toutes les manières à protéger leurs programmes. C'est un instinct normal, dont l'origine remonte probablement aux chimpanzés ! En utilisant des rayons laser, en insérant des aberrations logiques, en bousillant des secteurs, en posant des pièges à retardement, comme des enfants... Nous avons tout résolu. Réfléchissez bien. Savez-vous ce que vous laissez ? Je n'ai qu'à appuyer sur cette touche et dans cinq secondes vous aurez une copie de cette copie qui permet de copier... »

Ce disant, O'Doorsey regardait fixement la nuque de Diran Zarian, comme s'il attendait que celui-ci se retourne vers nous.

Ce qui ne prit guère de temps.

« *What ? What are you saying to that woman ?* Que veut-il vous faire croire ?

— La pure vérité, lui répondit Ron O'Doorsey.

— Une telle disquette n'existe pas.

— Faux. Elle existe. Je l'ai.

— Ils sont aussi menteurs l'un que l'autre, intervint Vasseur. Il te faut des dollars. Ne te laisse pas avoir.

— Dollars ? me demanda Zarian. Vous voulez des dollars ? »

Ron O'Doorsey faisait tourner avec désinvolture la disquette sur une de ses pointes entre ses doigts.

« Attendez, attendez, dit alors Zarian, surexcité. On peut savoir immédiatement s'il ment ou s'il dit la vérité. On ne peut tout de même pas affirmer n'importe quoi ! Tout n'est pas également vrai ou faux ! Ce n'est pas vrai ! »

Il fouillait dans la poche intérieure de sa veste. Il en sortit une autre petite boîte de plastique carrée.

Mais cela devenait une manie ! Et le temps filait.

Phil s'était réveillé, il me tirait par la main.

Il était temps, grand temps, que sa mère s'occupe de lui.

J'avais promis d'aller chercher Hawaiian Rainbow pour qu'elle nous accompagne à l'aéroport, me rappelait-il, en se collant sur moi.

« Ecoutez, je veux des dollars, dis-je aux deux hommes. Je m'en vais loin d'ici, je ne reviendrai pas, et je ne peux accepter autre chose. Je veux aussi la plaquette qui appartient à mon mari », ajoutai-je pour O'Doorsey. Ma voix sonnait étrangement clair et fort même si, et je m'en rendais parfaitement compte, rien ne les obligeait le moins du monde à m'écouter. « Au bureau, on m'a dit que Mason l'aurait... empruntée. Votre sœur, elle-même, m'a affirmé que vous aviez ce document. Vous êtes au courant, certainement. Il me reste peu de temps. Mais vous comprendrez que je tiens à cette plaquette. Mon mari a travaillé très longtemps à certaines recherches qui s'y trouvent

et il n'a pas pu la reprendre avant son départ. Excusez-moi un instant. Je reviens. »

Zarian me prit par le bras. Il tremblait, riait et grimaçait comme un gnome égaré. Il me dit à l'oreille : « Vous allez réussir, vous allez voir. Il va vous la donner. Vous allez voir. Comptez sur moi. »

6.

Dans la chambre 1219, j'avais déjà repéré le téléphone. Je composai le standard de l'hôtel, qui me passa la téléphoniste de San Francisco, qui communiqua avec celle de Montréal. Le français de Montréal ! De là où j'étais, cela semblait profondément irréel. Et pourtant, dans l'appareil, c'était toi. Proche, familier et, en même temps, presque un inconnu. Ailleurs, on n'est pas les mêmes. Alors, partir ne changeait rien ?

Oui, répondais-tu à la jeune fille, oui, tu acceptais les frais d'un appel de San Francisco.

Mais ta voix était lasse, brisée, exténuée. Il était arrivé quelque chose.

J'ai demandé : « Que se passe-t-il ? » et je pensais : c'est fini. Tu ne répondais pas. « Mais parle-moi, que se passe-t-il, quelque chose de grave ? » et je savais déjà : ta mère. Et tu as dit : « Oui. C'est fini. Je ne l'ai pas quittée une seconde, depuis une semaine, je n'en peux plus. C'est fini. Les vaisseaux ont éclaté. » Tu pleurais comme un enfant.

Ron O'Doorsey marchait de long en large. Vasseur me faisait signe de regarder l'heure. Phil, son sac Mickey Mouse à la main, me souriait bravement.

Au fond de la chambre 1220, Zarian pianotait frénétiquement sur le clavier de l'ordinateur.

« Je n'en parlerai pas à... comment veux-tu que je lui dise cela maintenant ?

— Oui, tu as raison.

— Comment te sens-tu ?

— Je n'arrive pas à me rendre compte. Cela vient juste d'arriver. Il y a quelques heures à peine. C'était comme la naissance de Phil, exactement la même impression de mystère. On est, et puis on n'est plus. On n'était pas, et puis on est... Je vais venir vous chercher.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Non, je vais être là, je veux lui apprendre la mort de sa grand-mère.

— Il est prêt. »

Il n'y avait rien d'autre à dire. Régler ces brouilles, et revenir. Je reposai délicatement l'appareil. Je regardais notre enfant et je pensais : cinq ans. Phil vient de commencer à sentir le temps peser et pousser. Il aura compris ici quelle forme a notre vie. C'est peu, et c'est tout. Il n'y a rien d'autre à comprendre. Le programme biologique a la forme d'une boucle, mourir c'est partir et partir c'est mourir un peu ! Quoi qu'il arrive, tu dois t'occuper de lui, penser à lui, uniquement à lui, maintenant. Tu es sa mère !

« *Wait a minute*, vous avez fini votre téléphone ? Alors venez voir », me criait Zarian avec impatience, dans l'autre pièce.

« Je vous attendais ! Regardez bien ! Ce ne sera pas long. Ecoutez : voici un programme particulièrement bien protégé. C'est un simulateur de vol. On l'utilise dans les écoles d'aéronautique. Je le transporte toujours avec moi. Si la disquette de Monsieur est capable de faire une copie de ce programme, c'est la preuve qu'elle est effectivement très puissante, dit-il, en désignant O'Doorsey. Ah ! ces gens de Stanford sont drôles, marmonnait-il... Car c'est moi, moi-même, qui ai protégé ce programme... Cette disquette a été trouée à l'aide d'un rayon laser, me confia-t-il à l'oreille. Et j'ai inventé une barrière logique inexpugnable ! Une barrière par le rien, disait-il, vous comprenez ? Elle ne peut certainement pas être copiée, nom de Dieu ! *Damned Californians* ! Attendons voir. »

Et, tremblant, il introduisit un par un, en tremblant, les minces carrés de plastique noir, tous identiques et interchangeable, dans le lecteur de disquettes. L'ordinateur émettait ses sons habituels. Diran Zarian ne bougeait pas plus qu'un chat guettant un oiseau. Les voyants rouges s'allumaient alternativement aux portes de ce monde invisible. Les secondes passaient comme des jours. Les deux boules de lumière se répondaient de plus en plus rapidement l'une à l'autre, dans une sorte de va-et-vient déréglé. Mais sur l'écran, rien.

Ron O'Doorsey alluma enfin le cigare qu'il tenait depuis un moment à la main et en tira nonchalamment une fumée âcre.

Zarian souriait de satisfaction : « Vous voyez bien !

— Oh ! regardez, dis-je, alors qu'ils se toisaient. Quelque chose vient d'arriver sur l'écran. Un logo ?

— Ah ! Mais oui ! Ce n'est pas... Ce n'est pas possible ! Il a passé ! Et il copie ! Il a su interpréter le vide ! Il passe toutes mes barrières ! Ce n'est pas possible, alors, vous m'avez espionné. C'est Brigid. J'en suis sûr. Sinon, comment serait-ce poss... ? »

Zarian était à ce point partagé entre la colère et l'admiration, qu'il y avait tout à coup quelque chose d'intensément comique dans ce qui se déroulait sous nos yeux.

Mais Ron O'Doorsey, d'un brusque coup d'épaule, le fit taire. Poussant Diran Zarian et le remplaçant brusquement au clavier de l'ordinateur, il appuya sur la touche de sortie, reprit prestement sa disquette dont l'étiquette brilla un moment et la remplaça dans l'enveloppe de papier métallique de la compagnie du Faucon maltais !

« Toutes les informations peuvent être transcodées pour d'autres micro-ordinateurs, ajouta l'avocat en haussant les épaules. C'est un copieur universel, madame ! »

Vasseur me montrait sa montre. Six heures du matin !

Zarian se grattait pensivement le crâne.

Je ne savais que faire : accepter cette extraordinaire disquette ou exiger mon argent ? Je cherchais en vain une position de repli. Il va y avoir un problème de liquidités, me disais-je sans

conviction, tout à coup désintéressée ! Tout cela me semblait plus que jamais insensé. « Je suis lasse, si lasse... de ne plus savoir où est la vérité... » Les paroles de Brigid O'Shaughnessy me repassèrent dans la tête.

C'est alors que, me prenant par la taille, Zarian me demanda d'une voix si mielleuse que je me mis à rire : « *How much ?* Combien voulez-vous ? Je vous l'achète. Je n'ai pas le choix. L'argent n'est pas un problème pour moi. »

Je le regardais sans comprendre.

« Mais il n'y a rien de drôle, stupide petite fille ! Acceptez, je vous en prie, acceptez sa proposition, vous avez tout à gagner ! disait-il avec impatience. Vous prenez la disquette d'O'Doorsey. Ensuite, moi, je vous l'achète. Et vous avez vos dollars ! Non seulement je vous l'achète, mais je vous la copie ! Je vous en donne une copie pour votre mari ! »

Il sortit de sa poche une liasse de billets neufs.

Phil vint se placer à côté de moi. Il me souriait toujours gentiment, comme pour m'encourager.

Sans dire un mot, O'Doorsey déposa sur la table la fameuse disquette ornée de l'étiquette de la compagnie du Faucon maltais.

Si lui ou Zarian avait alors tiré de la poche intérieure de sa veste un de ces vieux revolvers comme on en trouve dans les romans de Dashiell, je me serais mise à applaudir.

Zarian mit ses dollars juste à côté de la disquette.

Pendant une seconde, rien ni personne ne bougea plus.

7.

Juste à ce moment, Brigid O'Doorsey sortit de la troisième pièce, comme si elle s'en allait acheter un paquet de cigarettes !

Elle était vêtue d'une robe moulante, d'un bleu voyant, en suédine synthétique. Sa tête était recouverte d'une perruque blonde, de mauvaise qualité, comme un vilain chapeau, qui la déparait. Sur son nez luisait une bizarre tache rose, en forme d'amibe, granuleuse, recouverte d'un onguent verdâtre un peu répugnant. Les fameux yeux bleu de cobalt étaient cachés par des verres fumés aux montures de plastique blanches.

Le cœur battant, je lui tendis la main, qu'elle serra mollement. Ses doigts étaient froids. Je cherchais son regard derrière les lunettes. Mais ses yeux étaient vides. Le peu de chose que je savais d'elle défilait dans mon esprit. Ses notes, son journal, des images sur papier glacé, quelques adresses, quelques vêtements. Je ne savais rien de plus. Mais en savais-je plus sur moi ou sur toi, ou sur l'obscur sentiment qui nous rattache obstinément l'un à l'autre ? Peut-être pas. Les pensées se précipitaient dans ma tête, pendant que je regardais la disquette, les dollars sur le placage d'acajou de la table basse, le tapis rouge sous la table, les pieds de Brigid, dans ses souliers d'écaille bleu ardoise... Un mystère nous indique toujours le mystère banal que nous sommes chacun pour nous-même et les uns pour les autres !

Sa moue hautaine et dédaigneuse, la férocité de ses yeux bleus : rien du magnétisme qui m'avait tant impressionnée à l'arrivée ne subsistait dans la femme chétive et pitoyable qui se tenait devant moi. J'avais beau repenser aux quelques minutes en haut de l'escalier de la rue Golden Gate, à l'énigme de ses objets épars comme des lambeaux d'âme dans sa maison, au contact de sa voix, au téléphone : tout ce que je voyais, c'était une Américaine insignifiante. Elle enleva ses lunettes. Ses yeux se posèrent un moment sur moi, comme sur un objet inanimé, puis s'échappèrent sur les côtés, traqués. Elle se maintenait en équilibre en se balançant doucement sur son pied droit légèrement avancé. L'équilibre précaire des statuettes de Giacometti.

Brigid baiseuse de luxe, Brigid se prenant pour une espionne industrielle, Brigid femme fatale, épouse névrosée, Brigid perdant jusqu'à la trace de son propre visage à travers les chirurgies, le bronzage et la diète, Brigid O'Doorsey famélique, desséchée ! Était-ce bien elle qui m'avait dit, au téléphone : « *Nobody wants to kill me...* » ? Avais-je rêvé tout cela ? Non. Le sang affluait à mes joues. Les yeux me brûlaient comme si j'avais travaillé durant des nuits. Mes mains étaient poisseuses, j'avais faim, j'avais soif. Je n'avais pas rêvé.

J'observais sans m'en cacher son mauvais teint, les pores de la peau, la racine des vrais cheveux apparaissant sur le bord de la perruque. On n'est jamais trop belle, me disais-je. Et elle n'était certainement plus belle du tout. Elle s'était perdue en se vouant à la beauté. Par une de ces idées fixes qui s'emparent à l'occasion de nous et qui s'incrument si fortement dans notre esprit qu'elles finissent par acquérir une complète évidence, il me semblait comprendre mieux que personne la fatalité qui avait entraîné vers l'autodestruction la femme qui se tenait là, devant moi. Tirer l'épiderme, détendre les nerfs, modifier les muscles du sourire, la longueur du nez, la peau du ventre : devenir une autre, dans ce cas, c'était devenir soi-même !

Elle n'était pas si maigre, elle n'était pas si belle, elle n'était

que ce qu'elle pouvait être, comme tout le monde. Une vulgaire perruque, un bouton sur le nez ! L'énigme, comme une flamme, était éteinte. Le ballon était dégonflé.

Je regardai ensuite Diran Zarian. Cet homme, sa maison décorée par une compagnie immobilière, son épingle dorée à la cravate, sa Mercedes : en regard des années passées à Montréal, il ne m'était strictement rien non plus. Notre corps se fiche pas mal de nos pensées, de nos sentiments, et il n'y a que bien peu de vérité à déduire de nos sensations. Quand il m'avait touchée, embrassée, sa peau, sa bouche m'avaient inévitablement rappelé ta peau, ta bouche. Notre cerveau est ainsi fait. Ici, en ton absence, à cause de cet homme que j'avais probablement aimé, j'avais acquis la certitude de t'aimer, toi. De pouvoir te dire « je t'aime », et de savoir que c'était la vérité. Pour le moment, oui, je savais que je t'aimais.

L'autre femme mourait doucement. Celle qui sommeillait depuis longtemps dans ma tête, dans mon corps, tempêtait dans le grenier de ma cervelle, grugeant ma vie comme un ver solitaire, m'empêchant de sentir l'amour. Je l'avais laissée vivre, et elle mourait. Tout se clarifiait, tout se simplifiait.

Brigid O'Doorsey se dirigea vers la table d'ordinateur et s'empara des dollars en tremblant. Elle les compta en tremblant.

« Il y en a plus de quatre mille », murmura-t-elle avec avidité...

Elle esquissa, peut-être, le geste de les mettre dans son sac, puis, se ravisant, elle les jeta en vrac sur le tapis, en éclatant d'un rire plus niais que dément.

Je sortis de mon sac la cassette de Diran Zarian que je n'avais pas oublié de prendre avec moi, avant de partir, et la lui donnai. Elle haussa ses épaules pointues de loupveteau affamé et laissa mollement retomber la cassette sur le tapis.

Zarian reconnut sa cassette, se pencha pour la ramasser et la lui redonna, obstiné, sans parler.

« Je vais partir, dis-je en anglais à Brigid. Où est ma plaque ? Vous m'aviez promis que je la retrouverais. »

Mais elle ne m'entendait pas. Elle regardait Diran Zarian. Et lui la regardait. « Est-ce que tu m'aimes encore ? lui demanda-t-elle.

— Est-ce que vous vous rappelez ? Est-ce que vous m'entendez ? » continuai-je à demander doucement, toujours très doucement.

Mais Joe venait de se réveiller. Il s'était levé et, debout, il nous regardait tous d'un œil hébété et lointain, de l'œil d'un visiteur qui revient d'un très long voyage, et qui est loin d'être persuadé qu'il a bien fait de revenir.

8.

« Ces gens sont complètement fous. Prends l'argent, prends-le vite, pars, pars ! » me chuchota Vasseur en me touchant à l'épaule, comme pour me réveiller.

Je ramassai les dollars et, sans même les recompter, je les mis dans mon sac.

Aussitôt Zarian marmonna : « *Good ! Good ! Then, this is mine, now, damned Californians.* À moi la disquette, ah ! ils se croient forts ! Ils m'ont espionné ! » Sa main tremblante s'empara de l'enveloppe de papier métallique où, en lettres bleu ciel, était écrit : *The Maltese Falcon Inc.*

Cette femme dont il m'avait tant parlé, ce fils qu'il avait tant cherché à rejoindre, rien de cela ne comptait plus. « Ne partez pas ! Pas tout de suite. Une seconde ! Je vous fais une copie. Vous ne pouvez pas partir sans la disquette. Un copieur universel. Plus besoin de payer. Plus d'original ! Plus besoin de travailler ! » Il s'affairait déjà à copier cette machine à faire du faux.

« Où est ma plaquette ? » dis-je encore à Brigid tranquillement, obstinément, en concentrant toute ma volonté dans cette exigence qui, je ne le savais que trop, n'avait que les apparences d'un ultimatum.

Brigid regarda son frère avec une moue narquoise. « *Poor girl* », murmura-t-elle, comme s'il s'agissait d'un enfantillage.

Mais je me fichais bien de passer pour une fillette. Je me contrefous de passer pour ce que je suis.

« Vous voulez l'original ou la copie ? » demanda en rigolant O'Doorsey. Il farfouilla dans ses affaires et au bout d'un moment il me tendit une boîte de plastique noire, sans étiquette : « Nous avons tout avantage à nous entendre. Je ne sais pas où est la plaquette de votre mari, mais celle-ci est une copie conforme.

— Oui, peut-être. Mais comment peut-elle savoir ce que contient la plaquette ? intervint impatientement Vasseur.

— Rien de plus facile ! Je vais vous le montrer, si vous voulez. Cela va prendre une seconde. Et ça marche, vous savez ! Venez, venez voir, ça traduit, c'est très intéressant... »

Je n'étais plus capable de réagir. Je le suivis, une fois de plus, et le regardai en silence insérer l'objet dans la machine. À l'écran apparut presque immédiatement un logo avec le copyright de l'école polytechnique de l'université de Montréal. Cela, déjà, me rassura.

« Tenez, me dit O'Doorsey. C'est prêt. Vous n'avez qu'à essayer. Dactylographiez une phrase, et la machine la traduira. Allez ! Allez ! Essayez ! Je tiens à ce que vous ayez pleine satisfaction avant de partir. Votre mari est un précieux collaborateur. Il reviendra, j'en suis sûr. La Californie offre de tels avantages aux astucieux comme lui ! Vous verrez, il sera entièrement satisfait de notre petit échange de disquettes. Je vous le garantis ! »

Assise, je cherchais en vain les mots à écrire. J'avais la tête complètement vide. Dans mon sac, j'avais une traduction du *Faucon maltais* que j'avais achetée d'occasion à mon ami le libraire, cet hiver. Je l'ouvris au hasard à la page 232 et recopiai, avec une curiosité excédée, une phrase du bas de la page, en français : « Vous lui avez mis la puce à l'oreille, il a découvert ce qu'il valait et il a fait une copie. »

O'Doorsey appuya sur une touche. La machine répondit, quelques secondes plus tard. *You put a chip in his ear, he found out how valuable it was and made a duplicate.*

« Ce n'est pas mal, en effet », dit Zarian avec une admiration qui semblait sincère.

Moi, j'en avais complètement marre. « Vous voyez, me dit O'Doorsey. Je ne parle pas français. Mais le programme de votre mari est si bien fait, qu'il indique aussi les contresens. » Mon regard croisa les yeux moqueurs de Zarian. « Quel crétin », murmura-t-il. Je serrais frénétiquement la plaquette contre moi.

« Tu n'as plus beaucoup de temps, viens, viens », me dit Vasseur. Et il quitta la pièce.

Tenant Phil par la main, prenant vaguement congé de mes charmants hôtes, je sortis à mon tour dans le couloir, et j'appelai l'ascenseur. « Vous remercierez votre mari pour son programme de traduction automatique ! C'est une bonne, très bonne idée », cria une dernière fois O'Doorsey en riant. Je me retrouvai comme une somnambule dans le hall, dans les bras d'Alain Vasseur !

Il me tendait l'éléphant en peluche.

« Je voulais te dire, Claire : je tiens beaucoup à toi.

— Je sais. Et... moi aussi, Alain... »

Il partit chercher la Renault. Nous l'attendrions en face de l'hôtel, de l'autre côté de la rue Powell.

De là je vis Brigid O'Doorsey sortir de l'hôtel, avec Joe Zarian. Ils étaient appuyés l'un contre l'autre, elle filiforme, lui plus large que haut, couple grotesque, symétrique comme celui du masque tragique et du masque comique au théâtre. Une voiture américaine toute blanche, aux vitres teintées, s'immobilisa quelques instants. L'homme qui la conduisait portait une veste de cuir, un chapeau de cow-boy sur une longue queue de cheval rousse et un anneau à l'oreille droite. Montèrent-ils dans cette voiture ? Il me semble que oui. Les pneus crissèrent si sauvagement, et la voiture prit rapidement une telle vitesse, que Zarian, lui, n'avait pu les apercevoir.

« Attendez une minute, me criait-il. Vous ne pouvez pas partir comme ça. Je dois vous faire mes adieux ! »

Il courait, traversa la rue sans regarder, se faulant entre les

autos, rares à cette heure du matin. « Ces Californiens se croient forts », me confia-t-il avec fébrilité, dans un état d'énervement paroxystique, me prenant les deux mains. Des larmes coulaient de ses yeux rougis. « Mais je leur ai donné un faux ! Un gadget ! Allons donc ! La grande, la seule différence entre les machines et les hommes reste l'émotion. L'ordinateur se fiche de réussir ou non, voyez-vous... Il s'en fiche ! Alors, ces histoires de machines à détecter les émotions, vous comprenez, c'est de la foutaise. » Il tremblait intérieurement, en me tendant la fameuse disquette copieuse. « Elle est pour vous. Elle est à vous. Vous l'avez bien méritée... O'Doorsey a fait semblant de comprendre, disait-il. Mais croyez-moi, un expert se serait rendu compte de la supercherie. Mon programme est plein de trous et de boucles. Il s'autodétruit de lui-même après quelques heures de travail. Et je garde mon secret jusqu'à ce qu'il soit techniquement possible de le réaliser. Peut-être n'est-ce pas une si mauvaise idée, après tout, de commercialiser un détecteur de mensonges. Dans la vie, qui n'a pas un petit problème avec la vérité ? J'en parlerai à un ami arménien, cet automne. »

Puis cérémonieusement, tendrement, avec une sorte d'exquise ironie, il prit ma main et y posa ses lèvres. « Je me souviendrai ! Nous sommes des désespérés, mais nous ne nous découragerons jamais ! Je ne vous oublierai pas. Ne changez pas. Vous êtes une petite truite des montagnes... L'autre soir, chuchotait-il en anglais, sans doute pour que Phil ne comprenne pas, vous avez fait l'amour comme un jeune saumon de printemps... Vous ne pouvez nier. Il s'est passé quelque chose. Votre façon de parler, de faire l'amour, n'est-ce pas naïf ? Une sorte de désespoir ? Vous cherchez ce que vous n'êtes pas ? Mais ce que vous êtes est absolument précieux. Rare comme le sel. Pardonnez-moi. Quelques minutes, et il sera trop tard. Je m'arrête. Sinon, je vais vous dire que je vous aime, que vous m'aimez, que vous devez rester, et je n'en ai pas le droit... » Et s'éloignant pas à pas en continuant à me regarder, il bredouillait encore : « *Oh, I would have liked to love you instead of her.* J'aurais aimé vous

aimer ! Vous auriez pu me sauver ! La Californie a fait de moi un homme immonde, ridicule... Vous ne pouvez vraiment pas rester ? »

Heureusement, Vasseur arrivait avec la Renault. Je fis asseoir Phil sur mes genoux. Diran Zarian restait là, sur le trottoir, l'air désolé, les yeux rouges et humides. La voiture s'ébranla, et je ne pus m'empêcher de me pencher à la fenêtre pour crier : « Elle est partie avec lui, je les ai vus. Par là-bas ! » indiquai-je.

Puis je vérifiai dans mon sac la présence des dollars et de la fameuse plaquette de Bernouilli, de la précieuse disquette copieuse et des billets d'avion, du visa de séjour expirant ce jour même, dimanche 1^{er} juillet 1984, et enfin du passeport canadien que je partage avec Phil.

Un brusque coup de freins de Vasseur me projeta vers l'avant. La Mercedes de Zarian venait de nous couper dangereusement pour effectuer un demi-tour complet. Je me retournai et vis sa voiture s'éloigner dans la direction opposée à la nôtre.

Ce fut tout.

Nous traversâmes le quartier chinois, puis Nob Hill. J'aperçus une dernière fois la tour de Transamerica.

« San Francisco prouve que notre civilisation est capable de produire de belles villes », avais-tu dit, un soir. « Cet optimisme est maladif », avait répondu Vasseur. Cet optimisme était ma drogue. J'avais maladivement besoin de ma drogue. De toi.

L'amour n'est-il pas d'ailleurs, dans toutes les histoires d'amour, une drogue conduisant plus ou moins vite à la mort ? Ainsi, nous n'étions pas tellement différents des autres, bien que ne nous reconnaissant dans aucune des innombrables histoires inspirées par cet éternel sujet. Maintenant, dans cette voiture, j'étais sûre de t'aimer et de t'avoir toujours aimé.

Quand, un peu plus tard, Hawaiian Rainbow et Phil furent blottis côte à côte à l'arrière, je me calai avec soulagement au fond de mon siège.

De l'autoroute, je regardai une dernière fois les blancheurs de North Beach, les rues grimant vers l'ouest, les gratte-ciel

en miroirs, en acier inoxydable, en verre noir, où se reflétait le ciel sans nuages de la Californie. Au premier plan, les panneaux publicitaires : *We got the Money, Bank of America is leading now.* Accélérer, filer vers San Jose. Route 101. Sur une affiche de cigarettes : *Alive with pleasure.*

Une dernière fois l'océan Pacifique, le pont de San Rafael à l'horizon et les formes incroyablement douces des collines brûlées du comté de San Mateo. *San Francisco Airport. Airport Parking. Travelodge. Park, Fly, Arrivals, Departures.* Choix binaires, menant au défilé de compagnies aériennes. United Airlines, Western Airlines. Air Canada. Tu ne dois penser qu'à ton enfant, maintenant, me disais-je.

Quelques minutes avant la séparation définitive, je regardai mon fils et cette femme, main dans la main.

Mon regard croisa celui de Phil. Il souriait.

Se voyant sur le point d'accomplir cette séparation qui l'avait tellement fait souffrir, pour la première fois acteur de sa propre vie, à distance de lui-même, je crois qu'il se trouvait déjà soulagé, mon enfant. Je le sentais flotter sur la crête du temps.

Il jouait à épeler en anglais les lettres de : MONTREAL.

9.

Mais les adieux sont toujours interminables.

Dans l'aérogare de San Francisco, je marchais derrière mon fils et cette jeune femme, surveillant mon image dans les vitrines. Nous avons bu un café, du jus d'orange, acheté une carte postale, un cahier à colorier. Ils parlaient tous les deux, mine de rien, joyeusement.

Tapis roulants, panneaux d'affichage électroniques. Chevelures roses, or, argent, costumes synthétiques des voyageurs. Le plastique des technologies recouvrait tout, donnant à l'aérogare la dureté luxueuse du diamant. Le temps s'écoulait au ralenti.

Ces quelques jours sans toi avaient été des siècles. Sans le savoir, pensai-je en les regardant s'amuser, dessiner et rire, on se débat parfois simplement contre deux ou trois préjugés que l'on a sur soi-même. Ainsi faut-il se déplacer pour se retrouver. Choisir de rentrer. Et chaque fois que nous partons, c'est notre désir de revenir, notre désir tout court, que nous mettons à l'épreuve...

Les chiffres muets nous appelèrent enfin sur les tableaux noirs. Devant le portail de sécurité, ignorant la foule, Phil pleurait, de nouveau perdu dans l'orbite poisseuse du chagrin.

Alors cette douce enfant des îles qu'il avait tant aimée lui

confia une petite figurine de plastique : « Ouvre tes yeux. Regarde E.T ! Tu es E.T. Je suis E.T. » C'était, je crois, exactement ce qu'il fallait dire. Et il comprit parfaitement.

Mais à être ainsi la cause de l'absurde douleur de cet enfant, elle qui est l'innocence incarnée, les yeux roulants et catastrophés, elle allait se mettre à pleurer aussi. Alors en moi j'ai entendu un ordre clair : « Tu es sa mère, il est temps, arrache-le. »

Je l'ai pris dans mes bras, nous avons passé la barrière. Le portant sur moi, ses jambes ballottant contre les miennes, j'ai marché sur le tapis roulant, bousculant les voyageurs apitoyés. J'ai crié « *Thank you for everything* ». Elle m'entendait, ne m'entendait plus.

Je ne connaissais même pas son nom. Marilyn Miokushi ? Marlene Mitsobuchi ? Sa grand-mère parlait le japonais. En quittant son île, elle avait d'abord travaillé à L.A. Mais une femme seule ne peut guère vivre dans cette ville. Puis elle avait trouvé cet emploi, dans une école de Berkeley, et elle m'avait dit que c'était ici, dans la baie de San Francisco, qu'elle avait commencé à se sentir américaine... Voilà tout ce que j'aurai su d'elle.

Le tapis roulant nous emporta lentement dans la lumière tamisée par du verre filtrant, protégeant du soleil. Il ne respirait plus. La douleur l'étouffait. « La vie ne cesse pas, après une rupture. Le fil du temps ne casse pas. » Je chuchotais dans son oreille. Les gens se retournaient, navrés, pour nous regarder. « Le fil du temps ne casse jamais... »

Il sanglotait encore en entrant dans l'avion d'Air Canada. Puis devant quelques bonbons que l'hôtesse avait apportés en même temps que des écouteurs, il s'était calmé, avait mis ceux-ci sur ses oreilles, tourné lui-même le bouton de la musique. Les hoquets, les soubresauts s'étaient espacés. Il s'était endormi.

À quel point je m'étais laissé attirer par les Californiens, ce n'était peut-être pas ce qui m'étonnait le plus, survolant le Pays Doré, dans cet avion qui pointait déjà vers le nord, vers l'est. Traversant la couche de nuages, je me disais que la

force centrifuge avait commencé à s'exercer bien avant notre départ, depuis longtemps, à Montréal.

« Allons à San Francisco, répétais-tu depuis des mois. L'avènement de la micro-informatique, c'est une seconde Renaissance, le début du troisième millénaire. Jamais de simples individus n'ont eu accès à des instruments aussi puissants pour penser. Imaginons seulement Einstein ou Leonardo en possession de cette fabuleuse invention. C'est la réalisation du rêve faustien, l'être humain a créé son double ! Et cela se passe maintenant, sur notre continent ! » Les légendaires jeunes hommes d'Apple, et Peter Jennings, Michael Schroyer : tu les appelais par leur prénom. « Louons l'appartement, ramassons nos économies, empruntons un peu d'argent à Vasseur, et partons ! Nous sommes libres, allons en Californie. »

« Pars seul, comme tout le monde ! Pourquoi pas ? » avais-je souvent dit. Je ne voulais pas t'inciter à refuser l'invitation de Bob Mason, mais je n'étais pas sûre de vouloir t'accompagner. Vivre chacun de son côté, n'était-ce pas plus conforme aux valeurs de notre société ? Pourquoi ne pas essayer ? Et puis, brusquement, en un instant, le 31 octobre, je m'étais décidée. Tout s'était passé très vite. Nous étions chez Vasseur. C'était l'Halloween. Un vent anormalement doux faisait voler les feuilles mortes dans les rues rougies par les érables. Les enfants déguisés célébraient comme des païens la fête des Morts. C'était une de ces soirées exceptionnelles que le climat à lui seul rend mémorables. Le bleu polarisé du ciel était si pur qu'il tirait les larmes des yeux. Françoise, qui avait vécu avec Vasseur plus de dix ans, le quittait officiellement. Tous les deux exultaient ! Libres ! Une nouvelle vie ! Nous avons pris l'apéritif dans l'odeur de noix qui montait des feuilles séchées. Le jaune du parterre était hallucinant. Avec la naïveté que produit parfois le champagne, j'avais déclaré : « Nous, on ne connaît pas ça, la jalousie. Non, on n'est pas dans des rapports de possession. On est de la même force. Ça annule les rapports de force. C'est une des définitions du mot couple. En mécanique. »

Ce n'était pas la chose à dire. Mais si Françoise n'avait pas alors, de sa voix métallique, posé la question, « Mais... as-tu déjà connu l'amour ? » je ne serais probablement pas venue avec toi jusqu'ici. Je ne serais peut-être pas restée avec toi.

« L'amour est un mot. Chacun d'entre nous est chargé de lui donner un sens. Mais personne ne sait ce qu'il veut dire ! *Les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent pour partir !* Savez-vous que nous allons six mois en Californie ? Pour nous retrouver. »

Tu avais levé la tête, surpris. Tous les trois, vous m'aviez regardée. Je ne riais pas. Je ne faisais pas une blague. Ma voix tremblait de colère. J'aurais dit n'importe quoi pour lui donner la réplique. « Bonne idée, avait enchaîné Vasseur, pour détendre l'atmosphère. J'irai vous rejoindre ! Je ramènerai votre auto ! »

Le lendemain matin le vent sifflait dans les arbres dénudés du parc Lafontaine. C'était l'hiver.

Tu avais composé le numéro de Bob Mason, qui t'avait donné celui de Ron O'Doorsey. En dix minutes, tout était réglé.

Et nous nous étions sentis respirer, comme si nous venions d'échapper à un obscur danger. L'endroit où l'on naît nous renvoie insidieusement à la mort. Éprouver périodiquement le besoin de quitter sa ville natale n'est probablement que la manifestation du sentiment du lieu. Celui qui me faisait éprouver, maintenant, la certitude d'aimer la ville de mon enfance, ces modestes endroits où ont vécu d'humbles gens qui ignoraient le doute et les voyages.

Vivre continuellement au point d'impact de deux langues fait de l'esprit une sorte de camaïeu. Aller passer quelque temps dans une de ces villes dorées où les gens vivent, parlent et meurent sans se douter du bonheur qui est le leur de vivre, parler et mourir dans une langue puissante et unique, je le savais maintenant : c'était nécessaire. Sinon, on risquait d'oublier que, quelle que soit la langue, il y a des mots qu'on cherche toute sa vie.

Si j'étais restée seule à Montréal, si j'étais allée à Paris, Françoise m'aurait félicitée : « Enfin, tu te sentiras libre ! enfin, tu

pourras jouir de la solitude. » Et ces voix de mes amies, et les romans que je lis l'hiver, avaient fini par construire en moi une femme que je n'étais pas, et que le soleil de la Californie m'avait permis d'apercevoir.

Sinon, qu'étions-nous venus chercher ? me demandais-je dans cet avion qui me ramenait chez moi. Vérifier à quel point nous pourrions résister à la Californie ? Rencontrer nos héros ? Il est toujours trop tard pour les héros. Steve Jobs marginal dans sa propre compagnie, I.B.M. triomphante sur le marché des micro-ordinateurs, les idéalistes récupérés : le temps des utopies ne dure jamais longtemps. Il n'y avait plus que des ombres, des plans industriels, une autoroute bordée de mauvaises pizzerias et de fastueux centres commerciaux. Et ces cadeaux de l'utopie californienne, les micro-ordinateurs.

À l'escale de Toronto il avait fallu réveiller Phil. Dans l'avion Toronto-Montréal, les hôtes parlaient français. Il regardait pensivement les nuages par le hublot. L'avion commençait à descendre. Bientôt j'apercevrais, derrière la vitre, ta tête dépassant celle des autres, ta silhouette flottant dans une chemise indéfroissable. Voyant de trop près tes rides, le verre sali de tes lunettes, reconnaissant l'odeur de ton linge, la caresse de tes doigts sur mon visage, comment être sûre que je conserverais la certitude que j'avais si fermement éprouvée, en ton absence, de t'aimer ? Étions-nous voués à l'ambivalence ?

Montréal. Les toits bas, les affiches en français. On n'entend d'abord que la façon de rouler le *r*. On reste sous le choc deux secondes puis on se réhabitue. L'ouverture des voyelles, une certaine lenteur du débit : l'impression de n'être jamais parti !

Vasseur avait bien raison : être la femme d'un seul homme et la mère d'un enfant de cinq ans est en fait très éloigné des valeurs de notre société. Si un jour nous avons cédé à la facilité de dire « Mon amour je t'aime » ! Si une seule fois ces mots avaient eu sur nous l'efficacité qu'ils ont dans les romans, les revues, les films. Et si un autre jour nous avions pu dire : « Hélas, mon amour, je ne t'aime plus, mon amour, je te hais » ?

Notre vie aurait été différente.

Mais nous ne sommes pas des acteurs.

Et Dieu sait pourquoi, je me garderais comme du feu de prononcer quelque formule de ce style, quand je t'aurais enfin retrouvé, mon amour...